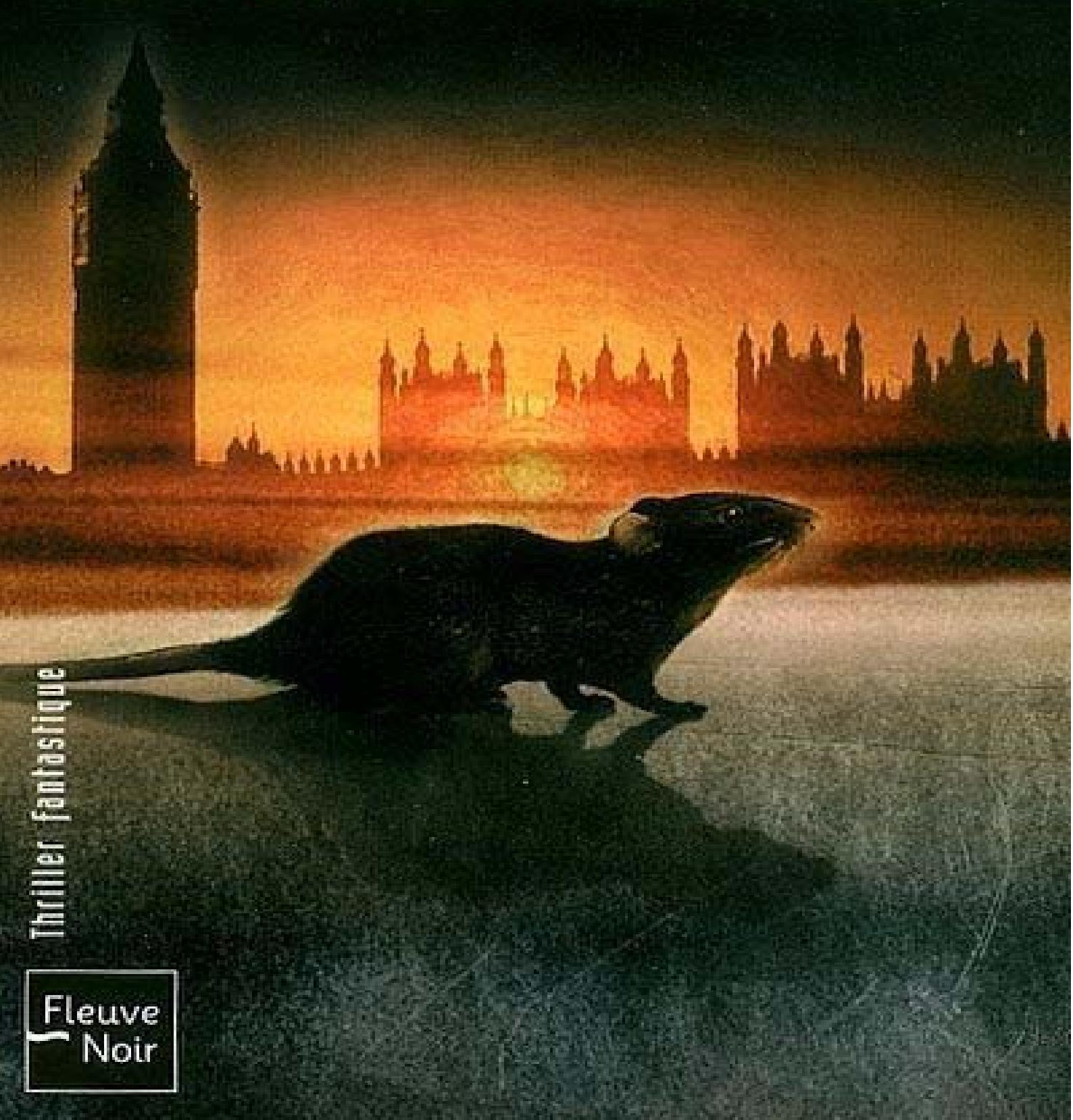


James
HERBERT

Le repaire des rats



Thriller fantastique

Fleuve
Noir

JAMES HERBERT

LE REPAIRE DES RATS



Titre original :
Lair

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ANNE CROCHTON

© 1979 by James Herbert
© 1989 Pocket pour la présente édition
ISBN 2-266-03163-5

PROLOGUE

Il y avait cinq jours que le rat était prisonnier de la cave. C'était une femelle. Elle était allée se cacher dans un coin, derrière de vieilles étagères, pour mettre bas puis, quand elle avait voulu répondre à l'appel qui s'était mis à résonner dans sa tête, elle s'était trouvée coincée par une lourde porte de fer. Le son n'avait pas cessé pendant cinq jours. Lancinant, monotone, étale, il avait presque rendus fous la mère et ses petits. Mais ils avaient trouvé de quoi se nourrir en abondance car les habitants de la maison avaient contrevenu aux ordres du gouvernement en gardant des provisions et en fermant leur cave qui, ainsi, ne put être nettoyée. Ils avaient prévu – c'était de petits commerçants avisés – qu'au retour de la population, il y aurait de gros problèmes de ravitaillement pendant les quelques premiers jours, avant que les choses ne reviennent à la normale et ils comptaient bien s'enrichir avec un peu de marché noir. Les rats se gorgèrent de nourriture. Les petits grandissaient et grossissaient chaque jour. Ils étaient déjà brun foncé, presque noirs. A l'exception d'un seul. Seuls quelques poils blancs piquaient son corps rose, presque blanc. Apparemment, il dominait les autres qui lui apportaient sa nourriture et se relayaient pour maintenir la chaleur de son corps en l'entourant du leur. Adjacente à sa tête, juste devant le garrot épais, une étrange excroissance, comme une bosse, avait fait son apparition.

Patiemment, ils attendaient le retour de la population.

1

— Saleté de vermine !

Tête levée, Ken Woppard examinait le plafond de sa grange. Ces traces rondes autour des chevrons, sur les murs blanchis à la chaux... Salissures provoquées par le pelage de petits animaux se faufilant sous les poutres jusque dans les renflements du toit, sans aucun doute. A sa connaissance, il n'y avait que les rongeurs pour se conduire ainsi. Souris ou rats ? Les marques étaient trop grosses pour avoir été laissées par des souris, apparemment.

— Mes empotés de chats ne gagnent pas leur croûte ! Maugréa le fermier.

Avant de sortir de la bâtie mal éclairée, il scruta le sol à la recherche de crottes. Il n'en trouva pas, ce qui n'était pas rassurant pour autant. La vermine était bien installée, les traces l'attestaient. Soit, le poison entrerait en action le soir même, car rien ne servait d'attendre les dégâts. Cultiver la terre était déjà assez dur ; si, en plus, les nuisibles venaient détruire leurs réserves... Le fluoroacétamide ferait l'affaire ; pas la peine de s'imposer un essai préalable, une bonne dose et ils seraient débarrassés.

Sur le seuil, le beau soleil d'octobre lui fit cligner les yeux. Il faudrait signaler l'incident, comme de juste : ordre légal du gouvernement après la Peste noire. Les foutues bestioles avaient été gazées, mais on craignait toujours une recrudescence possible. Problème de grandes villes, qui offrent un immense terrain d'élection au pullulement ignoble de la vermine — qu'elle soit animale ou humaine. Malheureusement pour elle, la forêt d'Epping était trop proche de Londres : elle inspirait la même peur. Alors ils allaient venir fureter partout, et mettre en quarantaine sa pauvre ferme, par crainte de ces maudits rats noirs.

Saleté... Pas de temps à perdre. Liquider tout ça avant que les ennuis ne commencent. Où étaient donc ces deux andouilles de chats ?

Pataugeant dans la boue de la cour, il siffla entre ses dents pour les appeler. Ces matous, il les entretenait pour travailler, pas pour se prélasser comme des animaux de salon ! Jusqu'à présent, ils avaient réussi à limiter le nombre des rongeurs, il fallait le reconnaître – on ne peut jamais les éliminer totalement, du reste. Mais si la vermine gagnait les bâtiments, cela pouvait conduire aux pires désagréments.

Le visage renfrogné, crispé de colère contenue, il tourna le coin d'une remise ; là-bas, dans la boue, gisait une petite chose blanche. Une plume d'oiseau sans doute. Mais pourquoi était-elle teintée de rouge sur un côté ? Il regarda mieux en s'approchant. Non, ce n'était pas une plume du tout, mais un très petit animal, mort évidemment. Il n'était pas rare de trouver des cadavres de souris alentour : *d'habitude*, les chats faisaient à peu près correctement leur travail. Cette fois-ci pourtant, le corps de l'animal présentait un aspect bizarre.

Il se pencha pour l'examiner de plus près, et respirant soudain plus vite, ramassa l'objet qu'il avait d'abord pris pour une souris morte. Le sang avait englué la fourrure à un bout tandis qu'à l'autre deux griffes manquaient. Ecœuré, il jeta la patte de chat.

Aussitôt redressé, il inspecta rapidement les parages, cherchant à repérer l'animal. Ce nigaud de bon-à-rien avait dû s'empêtrer dans l'une de ses machines, à moins que ce ne soit dans un circuit électrique, et avait eu la patte sectionnée. Il s'était probablement blotti quelque part pour lécher sa blessure – ou pour mourir, plus vraisemblablement. A ce point de ses réflexions, Ken Woppard vit les marques sanguinolentes sur le mur de la remise.

Elles le zébraient sur toute sa longueur, rouge sombre, visqueuses, avec des touffes de poils bruns et noirs collées ça et là. L'un des chats – ses bêtes n'avaient pas de nom, il n'était pas sentimental à ce point-là – avait un pelage noir et brun, et des pattes blanches. L'agresseur du pauvre matou blessé l'avait

traîné le long du mur ; les marques pathétiques qui s'y étaient inscrites en rouge disaient assez que le chat était alors vivant.

— Bon Dieu, ça alors ! fit le fermier stupéfait.

A grandes enjambées vengeresses, il se mit à suivre la piste sanglante. Quelle sorte de créature avait pu faire une chose pareille ? Un renard ? On n'en avait pas vu ici depuis des années. Et puis, un renard ne s'en prend pas à un chat ; il ne l'avait jamais entendu dire en tous cas. Alors un chien, peut-être ? Un de ces maudits chiens appartenant à quelque habitant de la forêt ? Comme si les gens ne pouvaient pas enfermer leurs animaux ! C'était déjà bien assez des chevaux qui trottaient librement partout ! Si oui, ce chien-là allait faire connaissance avec son fusil !

Le mur finissait là. Woppard battit précipitamment le terrain alentour, sans voir, tant il était furieux, ce qui gisait à quelques pas de lui. Il ne s'arrêta même pas quand sa lourde botte l'enfonça dans la boue — mais s'avisa un peu plus loin qu'il avait marché sur quelque chose de dur. Faisant alors demi-tour, il se pencha sur l'objet en question.

Un crâne à moitié embourbé, deux fentes aveugles qui le fixaient... Il tira sur l'oreille qui dépassait, et la tête vint dans un chuintement. La tête du chat ! De saisissement, Ken Woppard jeta le crâne qui atterrit dans la boue avec un bruit mou, et y resta planté de côté, un rictus jouant sur ses traits félins, comme s'il raillait la frayeuse du fermier.

A plat ventre dans l'herbe humide, l'homme rampait furtivement vers la jeune femme. Elle n'avait rien entendu ; étendue sur une grosse couverture pour se protéger de la rosée, elle offrait son visage au soleil, ravie d'une chaleur inespérée en cette période tardive de l'année.

L'homme sourit, une lueur particulière au fond des yeux. Un petit bruit dans son dos ; il tourna brusquement la tête vers ses deux compagnons, et leur adressa une mimique expressive qui leur enjoignait de rester tranquilles.

Dans un profond soupir d'aise, la femme éleva un genou — posture provocante qui mettait en valeur le galbe de la jambe. Le sourire de l'homme s'affirma ; il ressentit la pression de la

terre jusque dans ses reins. Ce corps d'une douceur voluptueuse était maintenant tout proche, proche à le toucher...

S'efforçant de discipliner sa respiration, l'homme cueillit un long brin d'herbe dont il dirigea la pointe frémissante vers le nez de la femme. A ce léger chatouillis, celle-ci broncha ; une fois, deux fois : le chatouillis persistait. Elle s'assit d'un sursaut en se frottant vigoureusement le nez comme pour déloger un insecte égaré, et aperçut alors l'homme secoué de rire.

— Terry ! Attends un peu que je...

Et elle lui lança à la figure une pleine poignée d'herbe.

Quant aux deux enfants, ils ne se tenaient plus de joie ; la petite fille grimpa sur le dos de son père et lui asséna sur le crâne des tapes tout à fait enthousiastes.

— Pitié ! Gémît-il, arrête !

Il attrapa la diablesse de quatre ans et la fit basculer par-dessus son épaule. La fillette roula dans l'herbe.

— Doucement, Terry, elle va être trempée, sourit la jeune femme.

— C'est bon, coquine, tu as entendu ce qu'a dit ta maman.

Il la déposa sur la couverture et la petite se précipita dans les bras de sa mère.

— On joue au foot. Papa ? demanda le garçon, les yeux brillants d'espoir.

— D'accord, Keith, va chercher le ballon. A l'arrière de la voiture.

Prêt à jouer pour l'Angleterre, le bonhomme de sept ans s'élança vers la voiture rouge garée à cinquante mètres sur une aire caillouteuse, non loin de la route. La forêt comptait beaucoup d'emplacements semblables, parkings non officiels à proximité des routes sillonnant la Ceinture Verte de Londres ; les week-ends et les jours fériés, ils étaient encombrés de véhicules – mais ce jour-là, en pleine semaine, la voiture rouge était seule.

La fillette bondit à la poursuite de son frère.

— Terry ? Appela la jeune femme. On est bien, non ?

— Oh oui ! Il faudrait venir plus souvent, vois-tu.

Elle posa sur lui un regard éloquent.

— Chaque week-end, en tous cas. Ce serait mieux que de faire manquer une journée d'école à Keith. Et pourquoi ne pas les remmener dès maintenant sur la côte sud ? Ils aiment la mer.

Terry émit un grognement évasif. Il était de bonne humeur, mais ce n'était pas une raison suffisante pour se lancer dans des promesses inconsidérées.

— Venez, tous les deux, en vitesse ! cria-t-il à l'adresse des enfants.

La jeune femme avait compris qu'il était inutile de poursuivre la discussion.

— Quand penses-tu reprendre, Terry ?

Il haussa les épaules.

— Quand le syndicat me le dira, je suppose.

— Je ne comprends pas comment ils s'en tirent avec ça. C'est un miracle que la société ne soit pas encore en faillite, au cinquième conflit cette année !

— Sixième. Il y a eu un ralentissement le mois dernier.

— Insensé ! Comment parvenez-vous à produire ne serait-ce qu'une seule voiture ? Cela me dépasse.

— Ne t'en préoccupe pas, Hazel. Je dois suivre les consignes du syndicat.

— Oh ! Pour cela, vous les suivez tous, on ne peut pas dire ! Vous êtes une bande d'écervelés !

— Mais nous sommes mieux payés, avec des avantages supplémentaires.

— Et que feront-ils quand il n'y aura plus de firmes automobiles ? Quand les Américains se retireront ?

— Arrête. Cela n'arrivera jamais.

— Jusqu'au moment où.

Mécontents l'un de l'autre, ils gardèrent le silence quelques instants.

— Cela me permet de passer plus de temps avec les enfants, non ? dit enfin Terry.

Hazel fit la moue.

Les deux enfants revenaient. Le garçonnet tapait dans le ballon et la petite courait après en essayant de le bloquer. Terry

se leva d'un bond et courut vers eux ; d'un coup de pied, il ôta le ballon à la fillette qui poussa un hurlement de plaisir.

Hazel sourit au spectacle des trois joueurs. Ne plus penser aux grèves, aux syndicats ni aux week-ends passés à la maison.

— Grand paresseux, va ! murmura-t-elle, attendrie, en observant son mari qui d'un coup de genou faisait rebondir la balle sur sa tête.

— Allez, Keith, au but !

Le garçon tira une mine dégoûtée.

— C'est toujours moi le gardien de but ! Si tu y allais pour changer, Papa ?

— Oui, oui, j'irai quand j'aurai marqué trois buts, d'accord ? Entre ces deux arbres, tiens. Allons, pressons !

Sans enthousiasme, le garçon gagna l'endroit désigné ; mains sur les hanches, il se planta entre les deux charmes face à son père qui sautillait.

La petite essaya bien de prendre le ballon des pieds de Terry, mais il l'esquiva adroitement et elle pouffa de rire.

— Pas de ça, mademoiselle Josie. Vous avez affaire à un pro !

Et il envoya un tir bien ajusté vers le but. Keith le reçut d'une façon toute personnelle et renvoya le ballon très loin.

— Crâneur ! lança le père.

Dans sa course pour rattraper le ballon, il glissa et tomba sur le dos. Hazel et les deux enfants rirent beaucoup de ses efforts pour se relever, et de sa mine déconfite.

— Bon, tu l'auras voulu, Keith ! Prépare-toi pour ce coup-ci.

Il cala le ballon sur le sol, recula de quelques pas avant de taper en hauteur, très fort. Josie sauta bravement pour tenter de l'intercepter, mais son frère fut plus prudent : il se baissa et l'objet vola par-dessus sa tête, puis disparut dans un bruissement de feuilles au milieu d'un épais bosquet.

— Oh, Papa ! Gémît l'enfant.

— Terry, c'est bien trop fort, observa Hazel sur un ton de reproche.

— Eh bien, va le chercher, fiston ! Commanda Terry sans se démonter.

Keith se carra au sol, les bras croisés sur la poitrine, l'air résolu.

— J'y vais, Papa ! cria Josie en se précipitant vers les buissons.

— Surveille-la, Terry, ne la perds pas de vue, intervint Hazel, anxieuse.

— Elle ne risque rien, il n'est pas allé loin, répliqua Terry en scrutant la verdure.

Au milieu du buisson, Josie repéra une petite ouverture par où elle se glissa, les yeux furetant de droite à gauche pour localiser le ballon. La voix de sa mère lui parvint à travers l'enchevêtrement de branches feuillues, mais sa recherche l'absorbait trop pour qu'elle écoute. Niché dans un fourré, elle l'aperçut alors, rond et blanc parmi les feuilles. Avec un cri de victoire, elle progressa encore, stoïque malgré les branches qui lui égratignaient les jambes au passage.

Un dernier effort, et elle toucha au but ; elle s'accroupit pour récupérer la balle. Quelque chose bougea juste derrière. Quelque chose de sombre dissimulé dans les profondeurs du sous-bois.

Les petits doigts de Josie atteignirent la balle qu'ils dégagèrent en la faisant rouler vers elle. Serrant l'objet contre sa poitrine, elle allait se lever quand ses yeux aigus remarquèrent l'animal. Elle s'approcha, courbée sous le feuillage pour mieux voir. Le ballon tout mouillé laissé de côté, l'enfant se mit à quatre pattes, sans souci de la terre humide qui lui salissait mains et genoux. Dans la pénombre, elle ne distinguait qu'un corps au pelage ras, noir, et le reflet de deux yeux rapprochés. La créature ne bougeait pas ; elle attendait que l'enfant vienne plus près.

— Gentil toutou, appela la petite, ravie. Viens, allons, viens...

Une forte branche lui barrait le passage ; Josie la repoussa impatiemment, sans réussir à l'écartier. Le bras tendu par-dessus l'obstacle, elle prétendit alors caresser la tête de l'animal.

La tête pointue pivota brusquement, et s'étira à la rencontre des doigts enfantins. La petite fille gloussa de bonheur devant cette manifestation d'amitié, et se pressa

davantage contre la branche pour pouvoir toucher la fourrure de l'animal. Elle sentit son haleine chaude sur sa main potelée.

Soudain, un craquement de branches derrière elle la fit tressaillir ; par pur réflexe, elle retira son bras.

— Josie ? Où es-tu ? Appela la voix inquiète de son père.

— Ici, Papa. J'ai trouvé un petit chien.

Terry se fraya un passage dans le taillis et trouva sa fille à genoux dans la boue, le ballon blanc abandonné à ses pieds. Elle tourna vers lui une frimousse rayonnante d'excitation.

— Attends un peu que ta mère voie dans quel état tu es, gronda-t-il en l'enlevant dans ses bras.

— Il y a un chien là, Papa. On peut le ramener à la maison ?

Le père scruta la pénombre. Josie se retourna pour lui montrer l'endroit où se cachait l'animal ; mais il avait disparu.

Le cheval noisette allait au petit galop le long du sentier. Son cavalier portait un uniforme brun clair impeccable et une bombe noire. Charles Denison, chef des gardes de la forêt d'Epping, était fort satisfait par cette belle matinée d'octobre.

C'était la saison qu'il aimait le mieux : les verts, les jaunes, les bruns de l'automne animaient la forêt d'une vie nouvelle ; sa personnalité s'en trouvait transformée, embellie. Les feuilles mortes reprenaient possession de la terre ; leur tapis doré nourrissait le sol de ses principes vivants, qui agissaient lentement au long des mois d'hiver. L'air était vif, d'une fraîcheur grisante. Et, surtout, les touristes étaient partis.

Ces quelque deux mille quatre cents hectares de bois, de prairies et de terres cultivées servaient de retraite à des myriades de Londoniens, ainsi qu'aux habitants des zones urbanisées entourant la forêt. Les jours de week-end et de vacances, des hordes l'envahissaient, semant leurs détritus, terrifiant la faune craintive de la forêt avec leurs incursions inopportunnes dans son domaine, riant, criant, mutilant les arbres et le sous-bois. Préserver l'aspect naturel de la forêt coûtait cher : plus de cent mille livres par an, payées intégralement par des fonds privés de la City, le quartier d'affaires de Londres. Le public s'imaginait à tort que cette bande de terre opulente était son bien, dont les impôts

assuraient l'entretien ; en fait, la sauvegarde de ce sanctuaire revenait aux capitaux privés.

Heureusement, les citadins avaient à présent déserté les lieux, laissant la forêt à ceux qui l'aimaient, qui appréciaient cette vaste réserve naturelle, si paisible, si changeante, si pleine de vie qu'un rien effarouchait. Moins de marmots hurlants, moins de transistors tonitruants. Les week-ends étaient encore chargés – ils le seraient toujours, quel que soit le temps – mais les jours de semaine comme celui-ci, quel délice ! Denison arrêta sa monture pour examiner des marques toutes fraîches à la base d'un bouleau.

L'écorce avait été arrachée par un animal de petite taille ; la blessure récente découvrait le bois nu et brillant. A petits coups sur les flancs, il pressa son cheval d'avancer : il voulait étudier cela de plus près. Des écureuils, probablement. Sale engeance que ces écureuils, malgré leur queue en panache et leur vivacité. S'il ne tenait qu'à lui, il les prendrait tous au piège ou les empoisonnerait. Au début de l'été généralement, l'écureuil gris s'attaque aux arbres, dont il ronge le tronc pour atteindre sous la rude écorce les couches gorgées de sève sucrée. Un arbre meurt souvent de telles agressions, surtout s'il a été dénudé sur tout son pourtour. Le profane refuse de comprendre la nocivité de ces petites créatures, qu'il ne semble pas assimiler à des rongeurs. Curieusement, d'ailleurs, leur nombre paraissait en nette régression cette année. Quant à l'écureuil roux, on n'en voyait plus du tout. Le gris l'avait évincé de la forêt bien des années auparavant, et s'était multiplié de façon incroyable ; même si, cette année, sa présence n'était pas aussi évidente.

Arrachant son cheval à l'herbe succulente qui poussait au pied du bouleau, Denison le guida jusqu'au sentier. Son œil à l'affût capta un mouvement soudain sur sa gauche, et il s'arrêta encore. Le fourré s'agitait furieusement, avant de retrouver un calme plutôt inquiétant. Cela arrivait fréquemment dans la forêt : son approche avait dû effrayer quelque animal, à moins qu'un autre n'ait brusquement attaqué. C'était aussi ce qui rendait la forêt si vivante. Une brève convulsion du feuillage, un cri ténu, presque inaudible : une créature des bois était tombée victime d'un ennemi plus gros qu'elle. Sans éprouver de

sympathie particulière, puisque telle était la loi de la nature, Denison eut la curiosité d'aller voir qui était la proie et qui était le prédateur. A son claquement de langue accompagné d'un petit coup sur les flancs, le cheval avança de quelques pas vers le fourré ; puis s'arrêta net, les jambes et le cou raides.

On ne percevait pourtant aucun mouvement dans le sous-bois, même pas le plus léger bruissement de feuilles.

— Eh bien, ma grande, continue donc ! s'écria Denison, agacé par cette nervosité intempestive.

Mais le cheval refusa de bouger. Il fixait le fourré d'un œil exorbité, et Denison commençait à s'impatienter de sa peur inexplicable, car il s'agissait bien de peur. La tension grandissante de l'animal ne laissait aucun doute au garde qui connaissait les chevaux, et particulièrement l'humeur de celui-ci : la bête était prête à s'emballer.

— Du calme, Bettina, du calme. Il n'y a rien ici qui doive t'inquiéter, affirma-t-il de sa voix la plus apaisante, en lui flattant l'encolure.

Habituellement, Bettina était la plus docile des juments ; de tels incidents l'impressionnaient rarement.

— Calme-toi, ma belle, voyons. Nous allons continuer notre route.

Mais l'animal se mit à sauter d'un pied sur l'autre, en lançant la tête en arrière, loin du fourré pourtant désormais silencieux. Il fallait regagner le sentier, l'éloigner du sous-bois menaçant : le cavalier lui pressa le flanc du genou gauche tandis qu'il tirait sur la rêne droite.

Ce fut alors que la jument prit le mors. En l'absence de toute autre manifestation de bruit ou de mouvement, simplement parce que la tension intérieure avait eu raison de sa résistance, elle s'enfuit au grand galop par le sentier, dans le tonnerre de ses sabots qui faisaient voler de grosses mottes de terre.

Pour tenter de maîtriser ce galop, Denison tira sur les rênes, corps penché en avant, jambes raidies sur les étriers. En vain : la main du maître était impuissante à dompter la terreur de l'animal. A cette vitesse, les branches basses qui effleurait le visage étaient dangereuses. Denison décida de lâcher la bride

au cheval : qu'il épouse son énergie, sa puissance – et sa volonté – se laisseraient ensuite plus aisément discipliner.

Ils quittaient à toute allure le couvert des arbres ; grâce à Dieu, soupira le cavalier, une prairie s'ouvrait devant eux. Sortant du chemin, le cheval s'élança dans la luxuriante verdure, et le garde pria le ciel qu'il ne rencontre ni trou ni ornière où se casser la jambe, et peut-être le cou.

Il tira de nouveau sur les rênes ; en rase campagne, l'agitation de sa monture faiblissait, il le sentait.

— Ho, ma grande, arrête-toi ! Ho, Bettina ! ordonna-t-il d'une voix qui se voulait égale, bien qu'il fût difficile en ces circonstances de ne pas céder à la panique.

Une brusque dénivellation : le cheval trébucha et se tordit la jambe, mais ne perdit pas l'équilibre. Il continua tant bien que mal sur la lancée de son galop effréné ; ce changement de régime brutal avait projeté en avant son cavalier, qui manqua lui passer par-dessus tête. Agrippé désespérément à l'encolure de l'animal, Denison sentit ses jambes lâcher prise, son corps glisser de la selle ; heureusement pour lui, ses pieds touchèrent le sol alors qu'il était encore suspendu au cou de Bettina. Ses bottes raclèrent la terre herbue, et son poidsacheva de ralentir la course de la jument qui finit par s'arrêter, frémissante et roulant des yeux, l'écume à la bouche et aux naseaux, la robe luisante de sueur.

— Du calme, ma fille, du calme ! Haleta Denison comme elle cherchait à se libérer de son étreinte.

Soulagé de reprendre pied dans autre dommage, il continua à parler doucement à sa jument en lui caressant la tête, pour l'apaiser. Ce n'était pas facile et, de surcroît, elle s'était blessé la cheville.

— Tout va bien maintenant, ma belle. Il ne t'arrivera plus rien de mal.

Il avait posé son front contre celui de Bettina, quand une forme se mouvant à quelque distance attira son regard. Là-bas, à flanc de coteau... Incrédule, il se frotta les yeux, regarda encore. Mais la vision avait disparu.

— Par tous les diables !

Normalement, on ne voyait pas de cerfs dans cette partie de la forêt, puisqu'ils vivaient de l'autre côté, près du bois de Theydon, dans une réserve spéciale où ils étaient à l'abri des voitures et des touristes. Leur existence était précieuse pour la forêt, en ce moment surtout, à la saison du rut. Ces cinquante dernières années, leur population avait tellement décliné qu'il avait fallu prendre des mesures radicales pour la protéger. Il était donc singulier de voir un cerf en liberté dans ces parages, mais l'apparition de celui-ci était plus étrange encore : car il y avait trente ans qu'on n'avait vu un mâle blanc à Epping.

Superstitions et folklore de la forêt étaient trop bien implantés en Denison pour qu'il n'en éprouve pas un sentiment de malaise. Il savait que l'apparition soudaine d'un cerf blanc était de mauvais présage.

L'entrée des laboratoires n'était plus très loin. Le conducteur réduisit progressivement sa vitesse, en décélérant plutôt qu'en se servant des freins. La voiture quitta la route parsemée de feuilles mortes et s'engagea dans l'allée qui serpentait au milieu des arbres vers l'imposante construction de brique rouge. Ici, les feuilles habillaient le sol d'un véritable tapis.

Drôle d'emplacement pour une entreprise vouée à la destruction des parasites, songea Lucas Pender en maintenant son Audi à la vitesse autorisée. En plein cœur du Surrey, entouré de pelouses, de bois et de prairies, l'endroit aurait fait un lieu de retraite idéal pour généraux, ou encore un établissement de cure, pourquoi pas ? En tout cas, personne n'aurait deviné d'après l'aspect du bâtiment qu'on s'y employait principalement à rechercher de nouvelles méthodes d'extermination des rongeurs. Certes, *Dératiz* – c'était le nom de sa société – s'occupait aussi d'autres secteurs ; ses locaux comprenaient divers départements consacrés aux problèmes du bois, vers, pourriture sèche, isolation, imperméabilisation, qui fabriquaient des produits destinés à ces usages spécifiques. Mais l'activité qui avait fait son renom, et provoqué l'incroyable expansion de ces dernières années, c'était l'extermination des rats. A cause des massacres perpétrés par les rats à Londres quatre ans auparavant, les entreprises de ce genre avaient bénéficié d'un développement sans précédent. *Dératiz* surtout, qui était devenue la plus réputée.

A l'époque de la Peste noire, comme l'avait baptisée la presse, Pender était un entomologiste attaché à une société spécialisée dans la protection du bois. Pour le prestige, il écrivait des articles variés sur la vie des insectes, et pour le profit, participait à l'édition d'une encyclopédie. Sa société étant implantée loin de Londres, il avait eu la chance d'échapper au

cauchemar de son invasion, puis de son évacuation. On avait finalement réussi à tuer ces rats par le gaz – c'était une espèce nouvelle d'un rat noir géant. Il avait fallu les extraire de leurs repaires souterrains à l'aide d'engins émettant des ultrasons ; ensuite, si l'on exceptait quelques accrochages sans gravité avec certains sujets ayant survécu au gaz, la menace avait paru jugulée. Il était cependant difficile d'accréditer ce fait auprès du public, quand la maladie transmise par la morsure des rats avait causé la mort de centaines de personnes. Et comment effacer le souvenir des malheureux qui avaient péri déchiquetés ?

L'enquête légale n'avait pas hésité à charger le ministre responsable, et comme ledit ministre avait été occis par les rats, le tollé s'était porté sur sa négligence supposée. Désormais, on ne prendrait plus aucun risque : tous les égouts, souterrains, caves et entrepôts furent systématiquement inspectés et désinfectés, et les locaux qui présentaient un risque potentiel démolis. Cette opération massive coûta des millions aux contribuables, mais personne ne songea à s'en plaindre. L'horreur avait été trop grande.

Paradoxalement, le soulagement s'installa vraiment lorsqu'on découvrit le premier rat brun. Ennemi juré du rat noir commun qu'il avait toujours dominé jusque là, il avait été évincé par cette nouvelle espèce de *rattus rattus*, ce rat noir géant beaucoup plus puissant que lui, et tellement plus rusé. Le retour du rat brun signifiait donc que ce fameux rat noir était définitivement vaincu. Quant aux espèces de plus petite taille, il était bien sûr plus facile de s'en débarrasser.

Les familles de rongeurs étaient florissantes. De par la loi, il fut décidé que toute trace de vermine devrait être immédiatement signalée au conseil local ; ce dernier aurait tous pouvoirs d'investigation et de mise en quarantaine. Le ministère de l'Agriculture et de l'Environnement travaillait en collaboration avec les entreprises spécialisées ; le plus gros contrat officiel était cependant échu à *Dératiz*, grâce aux efforts de Stephen Howard. Chercheur auprès de la société à l'époque de la Peste noire, celui-ci avait joué un rôle important dans la défaite des rats. Il avait alors noué beaucoup d'amitiés dans les cercles gouvernementaux, impressionnés par son action et sa

connaissance du sujet. Pender soupçonnait que ses contacts privilégiés dans les ministères avaient davantage contribué à son ascension au sein de l'entreprise que ses talents de biologiste et d'administrateur.

Howard avait trente ans, un an de moins que Pender. Ils étaient devenus amis sur les bancs de l'université où ils étudiaient l'un et l'autre la zoologie, avant que leurs choix respectifs de secteurs d'activité différents ne les séparent. Une conversation au téléphone de temps en temps, un rendez-vous une fois par an, c'était toute leur relation désormais. Et puis, peu après l'invasion des rats, alors que la ville retrouvait une vie normale, ils avaient repris contact, et Howard avait invité Pender à Londres. Howard était alors directeur de recherches chez *Dératiz*. Les événements avaient donné à son travail un développement considérable ; les contrats passés avec le gouvernement anglais puis, la terreur gagnant, avec d'autres pays, allaient amplifier le mouvement dans les dix prochaines années. Howard avait donc besoin de s'entourer très vite de bons collaborateurs, tandis que Pender avait ses raisons de vouloir intégrer l'équipe. En cinq semaines passées chez *Dératiz*, il s'était fait une réputation d'expert en investigation. « Chasseur de rats », selon le terme officiel. Les techniques de dépistage et de destruction n'eurent rapidement plus de secrets pour lui ; travaillant sur l'animal lui-même, il en étudiait les cycles, les habitudes, les préférences, les réactions aux différents poisons. Bien entendu, il touchait un salaire élevé pour cette fonction, qui n'était pas sans risques.

La première année de son exercice, on ne découvrit que trois groupes de rats noirs, qui furent facilement éliminés. Comment avaient-ils résisté aux ultrasons censés les attirer dans des enclos remplis de gaz, personne n'en savait rien ; on présuma qu'ils étaient coincés quelque part sous terre lors de l'émission de ces ultrasons. Leur reproduction avait été compromise, on le constata avec soulagement : car sous l'effet agressif des appareils émetteurs, le lait des femelles s'était tari, et les rats nouveau-nés avaient dépéri. Les sujets retrouvés étaient âgés et à demi morts de faim ; ceux qui furent capturés vivants ne tardèrent pas à mourir. Les biologistes soutenaient

que les ondes sonores à haute fréquence avaient endommagé de façon irréversible leurs cellules cérébrales, ce qui bouleversait leurs fonctions naturelles. Cette hypothèse paraissait en effet raisonnable.

Le plus étonnant de l'histoire, c'est que cette nouvelle espèce, à présent neutralisée, était le résultat d'une mutation. On croyait savoir qu'un zoologiste, William Bartlett Schiller, de retour d'une île proche de la Nouvelle-Guinée où s'étaient déroulés des essais nucléaires, en avait illégalement rapporté un rat, à moins que ce ne fût plusieurs. Leur repaire avait été découvert près des docks de Londres dans la cave d'une vieille maison où avait vécu le savant. Par croisement de cette créature avec le rat de navire ordinaire, communément appelé rat noir, le zoologiste avait obtenu une race nouvelle de rats. On avait retrouvé dans son bureau certains papiers traitant des mutations dues aux effets radioactifs, ainsi que ses croquis de dissections. Les médias avaient couvert l'événement et intégralement publié les conclusions de l'enquête officielle, et cependant... Cependant, jusque dans ses discussions ultérieures avec Stephen Howard, Pender avait senti qu'un mystère demeurait.

Il était arrivé. Il pénétra dans le bâtiment de brique rouge, fit bonjour de la main à la réceptionniste qui lui sourit.

— Comment va le Cheshire ?

— Fraîchement ! Stephen Howard est dans son bureau ?

— Oui, mais pas pour longtemps. Une délégation du ministère de l'Agriculture doit venir ; monsieur Howard a prévu de lui faire visiter les laboratoires avant d'emmener tout le monde déjeuner.

— Bon, je vais essayer de l'intercepter avant qu'ils n'arrivent.

Au premier étage, une série de bureaux ouvrait sur un long couloir. Il poussa une porte entrebâillée.

— Bonjour, Jean !

La secrétaire interrompit sa frappe pour lever sur Pender un regard extatique.

— Bonjour, Luke ! Ce voyage s'est bien passé ?

— Pas trop mal. Le patron est dans son bureau ?

— Non, il est descendu aux laboratoires pour vérifier que tout est en ordre. Nous attendons une visite de...

— Oui, je sais, les gens du ministère.

Elle hocha la tête.

— Très bien, le temps de déposer ma serviette, et j'irai le rejoindre. Il souhaitait me voir, je crois ?

— En effet. Il a un autre projet de voyage pour vous.

— Aïe, et moi qui viens de rentrer ! Et le rapport que je dois rédiger ?

— Il ne s'agit que d'une petite mission, me semble-t-il.

— Alors, soupira Pender, je suppose qu'il faut dire merci, n'est-ce pas... Et le fiancé ? Il va bien ?

— Il est dans les parages... mais je suis libre pour déjeuner.

— Je vous préviendrai ! lança-t-il, espiègle, avant de s'esquiver en riant sous cape.

Il évita le projectile qu'elle lui destinait, mais non le qualificatif très sonore qui l'accompagnait.

Des cinq membres de son équipe, deux étaient en tournée d'inspection en province, le troisième, complètement excédé par les petites bêtes velues, avait démissionné le mois précédent, les deux derniers se trouvaient dans le vaste bureau commun, occupés à taper leurs rapports. Comme Pender, ils détestaient cette paperasserie aussi fastidieuse qu'indispensable. On échangea quelques bonjous rapides et Pender déposa sur son bureau une liasse de notes extraite de sa serviette. Puis il partit à la recherche de Stephen Howard.

Il traversa les laboratoires du rez-de-chaussée en marquant quelques arrêts devant les cages des rats et des souris. Beaucoup paraissaient somnolents, à cause des poisons variés qu'on leur administrait à petites doses pour jauger leurs réactions. D'autres au contraire étaient actifs, l'œil brillant, poussant à travers les barreaux leur museau frémissant, impatients d'être libres. Sur un banc étaient entreposés divers générateurs d'ondes sonores, envoyés du monde entier par des fabricants désireux d'obtenir le label de qualité de *Dératiz*. Ces appareils avaient presque tous pour principe d'attirer les rongeurs à l'extérieur ; chaque fabricant vantait l'efficacité inégalable de

son produit pour débarrasser de leurs parasites les usines, magasins, boutiques et tous bâtiments infestés.

Un technicien s'appliquait justement à examiner de près le mécanisme d'un de ces engins.

— Satisfait ? lui demanda Pender.

— Oh, bonjour, monsieur Pender, sursauta l'homme, je ne vous avais pas vu. Non, aucun de ces générateurs ne semble très performant. Leur fréquence est trop basse. Ce modèle japonais, en revanche, pourrait se révéler plus efficace,

— Quelle surface couvre-t-il ?

— Environ neuf cents mètres carrés. Il émet de façon intermittente, ce qui déroute les rats un temps, et à dix-huit mégahertz, la fréquence qui les gêne le plus ; malheureusement, elle présente aussi un certain inconfort pour vous et moi. L'ennui avec ces bestioles, c'est qu'elles s'adaptent trop vite : au bout d'un moment, rien ne les dérange plus.

— Mais cela marche pendant un certain temps ?

— Un temps assez court, oui.

— Et cette machine à ultrasons qui les attire ?

— C'est la même chose. Elle a bien fonctionné à Londres parce qu'on l'utilisait pour la première fois : les rats n'avaient donc pas pu s'accoutumer au son. Tous liquidés au premier round !

— Quelques-uns en ont réchappé.

— Trop peu pour s'en inquiéter. On les a vite achevés.

— Mais s'ils avaient survécu, ils auraient développé une résistance aux ondes sonores ?

— C'est une possibilité.

Pender ne put s'empêcher de frissonner. Tout bien considéré, Londres l'avait échappé belle.

— Monsieur Howard est-il dans les parages ?

— Il est descendu avec monsieur Lehmann il y a une vingtaine de minutes. Ils sont sortis par derrière, vers les enclos.

Laissant le technicien à son travail, Pender quitta le laboratoire, dont il referma soigneusement la porte derrière lui. Puis il pénétra dans un hangar tout en longueur à l'entrée duquel un panneau signalait : Danger — Poisons. L'odeur de la paille imprégnée de déjections prenait à la gorge. Dans les

enclos qui bordaient l'allée centrale, on apercevait de temps à autre un corps noir ou rayé. Des mixtures variées mêlées à de la nourriture y étaient disposées aux endroits stratégiques. Chaque récipient contenait une substance différente ; la sensibilité du rat à toute odeur ou saveur inhabituelle oblige en effet à pré-appâter, c'est-à-dire l'inciter à consommer certaine nourriture quelque temps avant qu'y soit introduit le poison fatal. Opération difficile. Déterminer quelle substance tentait le plus les rats était d'une aide précieuse pour leur destruction.

Le local était vide d'humains en tout cas. Howard et Mike Lehmann, le chef biologiste, avaient dû se diriger vers les enclos extérieurs. Pender fut content de quitter ce laboratoire envahi par l'odeur de la mort. Une allée de gravier le mena à travers des jardins jusqu'à une prairie où deux silhouettes étaient penchées sur un enclos.

Les deux hommes se retournèrent à son approche, mais seul le visage de Lehmann s'éclaira. La relation professionnelle avait quelque peu refroidi l'amitié d'Howard et de Pender. Ce dernier oubliait parfois qu'il travaillait pour le directeur de recherches et non avec lui, estimait son ancien condisciple.

— Alors, Luke, quelles nouvelles ? s'écria Lehmann avec son entrain habituel.

De droit, le poste de directeur de recherches aurait dû revenir à Mike Lehmann, plus âgé qu'Howard et œuvrant chez *Dératiz* depuis plus de quinze ans. Il ne semblait pourtant pas en tenir rigueur à son cadet, qu'il avait engagé lui-même ; tout juste si sa voix se teintait de condescendance quand il discutait avec son supérieur d'un point particulièrement technique.

S'appuyant contre la clôture, Pender annonça :

— Ils sont décidément devenus résistants à la warfarine, ça ne fait aucun doute.

— Cela gagne donc du terrain ? Questionna anxieusement Howard.

Pender le regarda. La façon dont l'âge s'emparait des traits de Howard le surprenait toujours. Ou plutôt, n'était-ce pas Howard qui s'efforçait de paraître plus âgé de quelques années, comme pour se donner une allure plus adéquate à la position qu'il occupait ? Cheveux strictement rejétés en arrière malgré le

front dégarni, fine moustache blonde ornant la lèvre supérieure, grosses lunettes rébarbatives... Il ne lui manquait plus que la pipe, songea Pender avant de revenir à la question posée.

— Oui, indéniablement, la résistance au poison s'étend. Elle a gagné le Cheshire ; il y a quelques semaines, j'ai trouvé plusieurs groupes de rats résistants dans le Devon.

— Ce n'étaient pas des rats noirs ? S'inquiéta Howard.

— Non, rien que des rats bruns ordinaires. Il n'y a pas de monstres ici, mais il va falloir trouver rapidement de nouveaux poisons, sinon nous serons dépassés.

Tout en parlant, il examinait le sol à ses pieds. On avait creusé la terre autour des soubassements de béton des clôtures.

— Quelqu'un a essayé d'entrer ?

— Oui, les rats des champs, répondit Lehmann. Ils savent qu'il y a abondance de nourriture là-dedans, et essaient de rejoindre les copains de laboratoire. La vie de prison est parfois un luxe. Heureusement, le béton est à deux pieds de profondeur : ils ne peuvent pas passer dessous.

— Il me faut ton rapport le plus vite possible, Luke, intervint Howard. Les gens du ministère vont arriver d'un moment à l'autre et je ne peux pas leur faire part de tes conclusions, c'est trop dommage. Il semble que l'ampleur du problème nécessite un investissement supplémentaire de la part du gouvernement.

Pender sourit aimablement à son air contrarié.

— Recueillir les faits prend du temps, Stephen. Les suppositions sans fondement ne t'intéressent pas, j'imagine ?

— Non, non, bien sûr. Excuse-moi, Luke, je ne voulais pas me montrer impatient, mais cela pourrait modifier notre ligne de conduite pour les années à venir.

— En tout cas, je suis convaincu que la machine ne nous apportera pas la réponse que nous cherchons.

C'était Lehmann qui venait de parler ; à son ton cassant, Pender devina qu'il y avait là sujet de conflit entre les deux hommes.

— Rien ne vous permet de l'affirmer, Mike, répliqua Howard sans chercher à masquer son irritation. On ne cesse de

nous envoyer de nouveaux générateurs, et chacun semble représenter un progrès sur le précédent.

— Oui, je sais que notre équipe de production a passé beaucoup de temps à tirer parti des meilleures idées d'autres fabricants.

Stephen Howard rougit de colère.

— Figurez-vous, Mike, que nous sommes censés gagner de l'argent dans cette affaire. Si nous mettons au point une machine efficace, le gouvernement consentira un investissement substantiel pour la produire en grandes quantités.

— A condition qu'elle continue à se montrer réellement efficace. Qu'en pensez-vous, Luke : poison ou machine à ultrasons ?

Pender était peu désireux d'entrer dans la polémique ; d'autant moins qu'il n'était pas en mesure de trancher.

— Je n'en sais rien, Mike. Puisque l'effet de nos poisons faiblit, les générateurs pourraient être une solution. Mais je pense qu'il faudrait étudier de plus près le système même de communication du rat. Nous savons qu'il émet aussi des ultrasons dont la réverbération lui sert à s'orienter ; peut-être pourrait-on concevoir une machine qui utilise le principe de ce système contre lui, plutôt que de chercher seulement à le gêner.

— Mais nous avons mis au point trois nouveaux composés chimiques qui n'ont été qu'imparfaitement testés, objecta Lehmann.

— C'est exact ; le processus est en cours, l'interrompit Howard. Pour le moment, nous explorons toutes les voies. Cela dit, quand pourrai-je avoir ton rapport, Luke ?

— Je m'y serais attelé dès aujourd'hui, mais Jean me dit que tu me réserves encore une petite excursion.

— Pardon ? Ah ! C'est vrai, j'avais oublié. Désolé, tu es le seul disponible : Kempson et Aldridge sont occupés à rédiger leur rapport, Macrae et Nolan sont dans le Nord.

— Ne t'excuse pas, ce n'est pas grave. Quel est le problème ?

— Un parc naturel protégé, de l'autre côté de Londres, où on a décelé la présence de rats. Les raticides ordinaires n'ont

pas donné grand résultat. Les gens du cru estiment qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter ; ils n'ont signalé le fait que parce que la loi les y oblige. J'aimerais que tu ailles jusque là aujourd'hui.

— Est-ce vraiment moi qui dois mener l'investigation ? Le Conseil local ne peut-il s'en charger ?

— Je crains que non. Londres est encore une zone sensible ; notre contrat avec le ministère nous oblige à envoyer un expert pour traiter tout problème de rongeurs intervenant dans un rayon de soixante kilomètres.

— Pourquoi ne nous appellent-ils pas avant de gaspiller du poison à tort et à travers ? S'émut Lehmann. C'est de cette façon que les rats deviennent résistants aux produits chimiques : les dosages mal adaptés leur permettent d'élaborer leurs défenses.

— Ils considèrent que le problème n'est pas d'une importance majeure. Mais tout de même, ils préfèrent ne pas prendre de risques.

— Et où se trouve ce parc protégé ? S'enquit Pender. Un endroit semblable aussi près de Londres, je n'en ai jamais entendu parler.

— Il existe pourtant depuis un bon moment, répondit Howard. Il se situe dans la Ceinture Verte qui commence aux lisières des faubourgs de l'Est. C'est la forêt d'Epping.

3

Le révérend Jonathan Matthews contemplait les deux fossoyeurs qui remplissaient la tombe, et son cœur disait une prière pour l'âme de la défunte. Etrange paroisse que la sienne, dont la plupart des membres étaient des forestiers. Façon de parler, d'ailleurs : en fait, très peu travaillaient réellement dans la forêt. Car cette vaste zone boisée était entièrement cernée de faubourgs ; à moins de vingt kilomètres, la forêt cédait brusquement la place aux murs de brique de la ville, où l'on trouvait des emplois bien mieux payés. S'il en restait quelques-uns pour cultiver la terre, ils étaient rares à choisir ce travail pénible et peu gratifiant. Quelques gardes forestiers et leurs familles fréquentaient aussi son église, où il les accueillait avec plaisir ; ils étaient d'une espèce très particulière, ces anges gardiens de la forêt, comme il préférait les nommer. Généralement austères, presque victoriens dans leurs attitudes, ils avaient un admirable sens de leurs responsabilités envers les plantes et les animaux. Leur rudesse était celle même de la nature, il le sentait. La vie en plein air quel que soit le temps, la lutte incessante pour sauvegarder l'équilibre de cette forêt malgré son emplacement, leur avaient donné cette allure sévère que peu de personnes comprenaient.

L'église des Saints-Innocents était fort ancienne, et son clocher de pierre grise avait terriblement besoin de réparations. Sa petitesse ajoutait à son charme ; il était rare, du reste, qu'elle fût remplie. Pasteur de cette église depuis plus d'années qu'il ne souhaitait s'en souvenir, le révérend Matthews déplorait la perte d'une paroissienne aussi fidèle que madame Wilkinson. Malgré ses soixante-dix-huit ans, elle était l'une de ses ouailles les plus actives, ne manquant jamais l'office du dimanche ni la prière du matin. Son dévouement de toute une vie aux pauvres de la paroisse était un exemple rayonnant de christianisme véritable.

Une heure auparavant, la cérémonie des funérailles avait réuni une assistance nombreuse, madame Wilkinson étant très aimée dans la communauté ; mais à présent, il ne restait plus dans le petit cimetière jouxtant l'église que le révérend et les deux fossoyeurs. Leurs bêches s'enfonçaient avec un bruit sinistre dans le sol meuble du monticule préparé à côté de la tombe ouverte ; aux premières pelletées de terre sur le cercueil, le corps maigre du pasteur fut pris d'un frisson irrépressible. Leur chute avait la résonance de l'irrévocable ; elle signifiait la fin de la vie en ce monde. Lui qui entretenait si souvent ses fidèles de la vie glorieuse qui suivait la mort, lui, le pasteur, était en proie à la frayeur.

Le doute lui était venu sur le tard. A travers les pires épreuves, sa foi était restée inébranlable, son amour de l'humanité intact. Et voici qu'au moment où sa vie atteignait ses dernières années – cinq ans, quinze ans peut-être, - le trouble assaillait son esprit. Il croyait avoir accepté, sinon compris, la cruauté de ce monde ; mais son corps était devenu fragile, et sa foi avec lui. L'homme, prétendait-on, accédait à un nouveau seuil de civilisation. Or les atrocités se perpétuaient, plus hideuses encore que par le passé, s'il était possible. Ses épreuves personnelles, il les avait surmontées ; mais au lieu d'affermir son âme, elles l'avaient minée peu à peu, le laissant vulnérable, exposé. Pourquoi Dieu permet-il une telle folie ? Lui demandaient souvent ses paroissiens. A cette question, il répondait que nul ne connaît les voies du Seigneur, qui sont justes en définitive. Cela ne les réconfortait guère – et ne le réconfortait plus.

Des âmes comme celles de madame Wilkinson, ou de Dorothy, sa chère épouse défunte, trouveraient certainement leur récompense spirituelle, parce qu'elles avaient été l'incarnation même de ce qui restait de bonté ici-bas. Certainement, mais... Mais le bruit si prosaïque de la terre tombant sur le bois du cercueil éloignait l'idéal ; il donnait à la mort la réalité de ce qu'elle était. Et si le dieu de Dorothy était autre que ce qu'elle croyait ? Si... Pris de faiblesse, le pasteur se passa la main sur le front. Surtout, que ses paroissiens ne sachent jamais rien de ses doutes – ils avaient besoin d'un

guide sans faille. Si l'âge l'accabliait de ses craintes, qu'elles demeurent son secret. Il les surmonterait à force de prières, il retrouverait sa foi ancienne, triompherait de ces interrogations coupables. Vite, avant de mourir.

Leur tâche presque accomplie, les deux ouvriers soufflaient bruyamment. Le révérend détourna les yeux de la cavité à présent peu profonde, où la terreachevait de sceller la mort. Un rayon de soleil éclairait le cimetière paisible. Et le bruissement des arbres était plus rassurant que les raclements de pelle. Pourquoi donc la forêt lui parut-elle si oppressante ? Il avait l'impression qu'on l'observait. Allons, il devait être déprimé, sans doute. Ou bien surmené tout simplement. Sinon, comment expliquer qu'il croyait voir des dizaines d'yeux l'épier dans l'ombre des feuillages ? Des yeux qui lui ôtaient son masque, qui plongeaient jusqu'au tréfonds de sa culpabilité...

Il secoua la tête. Il fallait refouler cette sensation atroce avant qu'elle ne l'abatte. Tout de même, ces derniers temps, l'atmosphère de la forêt avait changé. Aucun de ses paroissiens n'en avait fait mention, mais il avait surpris certaine inquiétude dans le regard des gardes forestiers qui observaient les sous-bois.

Il se mit à scruter le feuillage, s'attardant sur les zones obscures. Là, quelque chose avait bougé ! ? Non, rien qu'une fougère agitée par la brise. Vraiment, il devait se ressaisir, cesser de se détruire ainsi. La forêt d'Èpping et ses habitants étaient toute sa vie. Il aimait la forêt. Mais pourquoi lui semblait-elle si menaçante ?

Brian Mollison, quarante ans, épaules carrées, large poitrine, cuisses musclées, haïssait sa mère et détestait les enfants auxquels il enseignait. S'il s'était marié – si sa mère lui avait *permis* de se marier – peut-être aurait-il pu surmonter son problème. L'amour et le contentement sexuel auraient-ils infléchi, sinon jugulé, son penchant pervers ? Ce n'était pas certain.

Cela avait commencé peu avant ses vingt ans. A l'époque, il faisait en sorte de cacher à autrui cette singulière tendance. Il préférait donc les endroits déserts et tranquilles, vides de

présence humaine, parce qu'il n'y courait aucun danger. Au fil des années, il s'était aperçu que ce n'était pas assez. Quelque chose lui manquait. Quoi ? Il découvrit ensuite que c'était le danger, naturellement. Plus précisément, l'excitation du danger.

Son problème, c'est qu'il aimait exhiber son corps – plus précisément encore, ses parties génitales. S'offrir aux éléments dans des lieux isolés lui avait d'abord suffi, mais s'exhiber au regard des autres s'était révélé tellement plus palpitant ! Il avait découvert cela dans une école où il venait d'être engagé comme professeur d'éducation physique. Un jour sa mère, ce vieux chameau, avait négligé de réparer l'élastique de son pantalon de survêtement ; alors qu'il montrait aux garçons – c'était une école de garçons – comment se ramasser sur soi-même pour sauter trente fois de suite sans interruption, son pantalon avait glissé à ses genoux, révélant aux élèves ravis toute son anatomie.

C'aurait pu être le début d'une carrière persécutée – au moins dans cette école – s'il n'avait piqué une colère mémorable. Colère destinée à masquer son embarras plus qu'à fustiger les garçons, car il s'aperçut après s'être rajusté précipitamment que son corps réagissait au plaisir secret qu'il avait éprouvé – fort heureusement, son survêtement était ample. Aurait-il eu une attitude aussi cassante envers ses futurs élèves si cet incident n'avait pas eu lieu ? C'est possible, car il était d'un naturel désagréable : puisque sa mère ne l'avait pas aimé, il resterait un mal-aimé.

Il fallait qu'il soit extrêmement prudent au sujet de cette déviation : son poste d'enseignant lui était nécessaire pour vivre et entretenir sa mère à demi impotente, la vieille rosse. Qu'on le soupçonne le moins du monde de *bizarrie*, et ce serait la fin immédiate de sa carrière. Non qu'il se considérât anormal ou bizarre. Il avait un passe-temps, simplement.

Prendre le train de banlieue aux heures de pointe vêtu de son grand imperméable aux poches sans fond le mettait au bord de l'extase. Savoir que seule une mince toile séparait sa formidable érection du corps féminin pressé contre le sien, quel frisson ! Il en avait une faiblesse dans les genoux, et devait s'efforcer de maîtriser sa respiration. Souvent, elles

comprenaient ce qui se passait – le contact appuyé de l'organe en question était sans équivoque – mais se contentaient généralement de rougir fortement et de changer de place à l'arrêt suivant, ou encore de se retourner pour le foudroyer d'un regard qu'il soutenait avec aplomb. Sa physionomie plutôt rébarbative – cheveux ras, mâchoire lourde, nez légèrement de travers en souvenir de ses années de boxe – lui donnait toujours l'avantage. Il n'était pas un homme qu'on pouvait dénoncer à la légère.

Au cinéma, c'était bien aussi : assis dans le noir avec le pantalon ouvert, il attendait le bon moment pour faire glisser son imperméable posé sur ses genoux.

Les toilettes publiques, en revanche, l'avaient déçu. Outil en main, il avait essayé de stationner devant l'urinoir, mais la présence d'autres hommes engagés dans la même activité, quels que soient leurs motifs, le perturbait par trop. On l'avait approché à deux reprises, et il avait eu une sainte peur.

Les quais de métro étaient valables s'il s'y trouvait une femme seule sur un banc isolé. Se poster en face de sa victime et la regarder se figer d'appréhension était extrêmement agréable. Et ensuite, ouvrir lentement son imper... O joie incomparable ! Après quoi, il fallait effectuer une sortie rapide, bien sûr ; mais c'était la moitié du plaisir, et le cœur battait comme jamais.

Quant au métro lui-même, il ne s'y risquerait plus. Cela lui avait réussi un moment de changer de wagon à chaque arrêt jusqu'à ce qu'il découvre une femme seule. Elles étaient ordinairement pétrifiées à sa vue, et il quittait prestement la voiture à l'arrêt suivant, avant qu'elles n'aient pu donner l'alarme. Mais une nuit, la passagère affolée avait eu une crise d'hystérie ! Aucune prière n'avait su la dissuader de tirer la sonnette d'alarme ; le train s'était arrêté dans un cahot, et il était tombé sur elle, ce qui n'avait pas contribué à arranger les choses. Il avait encore dans l'oreille les cris de panique de la dame. Seigneur, il ne fallait pas s'étonner qu'on assassine certaines bonnes femmes !

Toujours est-il qu'il avait dû déguerpir du compartiment en sautant par la fenêtre. Il s'était blessé le genou, et avait eu de la chance de n'être pas renversé par un train qui passait !

Claudiquant dans l'obscurité, il avait réussi à s'enfuir, puis avait marché des kilomètres pour rentrer chez lui, par crainte d'utiliser le métro cette nuit-là. Après cette histoire, il n'était pas sorti pendant quinze jours. L'aventure l'avait trop secoué. Sa mère, cette vieille teigne, avait fait tout un remue-ménage. Pensant qu'il était vraiment malade, elle voulait absolument appeler le médecin. — Mais non, il était fatigué, simplement ; quelques jours au lit le rétabliraient vite. Au bout d'une semaine, elle avait recommencé à le harceler de ses glapissements chevrotants, et à la fin de la quinzaine il avait été soulagé de reprendre le chemin de l'école. Où ce bout de femme si frêle puisait-elle l'énergie de telles criailleries continues, il se le demandait parfois. Et puis... elle lui lançait des regards bien étranges ces derniers temps, il s'en était aperçu. Soupçonnait-elle quelque chose ? Non, c'était impossible. Il avait toujours été si prudent, ne manquant jamais de nettoyer l'intérieur de son imperméable après chaque voyage. Elle devenait de plus en plus sénile, c'est tout, et s'affolait à l'idée qu'il pourrait l'abandonner Néanmoins, l'incident du métro l'avait rendu plus circonspect encore : désormais, il évita les endroits clos où il pouvait se trouver pris au piège. La forêt d'Epping devint son lieu de prédilection le plus stimulant.

Comment n'avait-il pas pensé plus tôt à utiliser comme terrain d'action un emplacement si naturel ? La forêt offrait une foule d'endroits tranquilles où des écervelées flânaient avec leur chien, de jeunes cavalières montaient à cheval, des enfants jouaient au football... et des sous-bois pour se cacher, et tant d'arbres pour se mettre aux aguets... Bien entendu, il fallait garder l'œil ouvert pour dépister les gardes forestiers — dont certains ne portaient même pas d'uniforme — et les voitures de police qui patrouillaient souvent dans les allées désertes. Mais un homme en survêtement n'éveillait guère le soupçon dans cet environnement. Oui, c'était l'endroit rêvé pour son activité particulière, le paradis des exhibitionnistes. Et bon pour la santé, de surcroît.

Ce jour-là, il avait parqué sa vieille Morris tout près de la route principale. C'était son après-midi de congé, il avait décidé de profiter du beau temps. Attendre sous la pluie et exposer son

organe au froid n'avait rien de drôle, assurément. Le mauvais temps raréfiait les témoins et tout seul, cela perdait beaucoup de son charme. Il avait attrapé un mauvais rhume l'hiver dernier.

Pour les pique-niqueurs et les promeneurs, c'était une journée idéale. Peu de touristes sans doute, puisqu'on était en semaine, mais on pouvait toujours compter sur la mère de famille qui s'ennuyait avec ses enfants trop petits pour l'école. Il suffisait d'avoir un peu de patience.

Son souffle s'accéléra quand il comprit que sa patience allait être récompensée. Au loin venait d'apparaître la silhouette d'une femme qui marchait sans hâte, et tout à fait seule. Elle ne se dirigeait pas vers lui ; le chemin qu'elle avait emprunté traversait la prairie et menait vers les arbres. Ce chemin s'enfonçait dans une zone très boisée, il s'en souvenait. S'il se dépêchait, il pourrait longer la lisière de la prairie, pénétrer dans le bois et gagner un point isolé du chemin où il attendrait la promeneuse ; et en de telles occasions, comme lorsqu'il devait prendre la fuite, il savait être très rapide. Il s'élança au pas de course, le pénis superbement dressé.

Progressant le plus silencieusement possible à travers le sous-bois, il s'efforça de rester à l'écart du chemin : si elle percevait sa présence, elle était capable de faire demi-tour. Quand il estima avoir pris une avance suffisante sur elle, il coupa vers le sentier en redoublant de précautions. Vite, trouver l'emplacement idéal. Ici, le chemin s'élargissait en une sorte de clairière relativement spacieuse d'où partaient plusieurs autres voies. Il pourrait se dissimuler dans les buissons face à l'endroit où elle déboucherait, et la prendre totalement au dépourvu. Parfait ! Essoufflé de sa course folle, il s'aplatit dans les buissons. Malheureusement, son érection avait perdu de sa vigueur. Qu'à cela ne tienne, une petite manipulation allait y remédier... Sa respiration se fit encore plus laborieuse.

Il eut le temps de reprendre souffle avant qu'elle n'apparaisse, et son excitation grandit. Une belle fille ! C'était plus qu'il n'osait espérer. Elle était encore un peu loin, mais on voyait qu'elle avait une silhouette agréable, ronde sans être lourde, des cheveux bruns coupés court, des chevilles bien

faites. Vingt-huit, trente ans ? Difficile à dire à cette distance, mais sûrement pas davantage. Jolie, à n'en pas douter.

La jeune femme avait atteint le bord de la clairière ; pour une raison inconnue, elle s'arrêta. L'avait-elle vu ? Non, impossible, il était trop bien caché. Elle regardait vers sa gauche, légèrement devant elle, et semblait écouter. Bon sang, elle était jolie, un vrai cadeau du Ciel ! Ce n'était pas tous les jours qu'on tombait sur une fille pareille ! Pas question de gâcher l'occasion : il décida de lui offrir le grand jeu.

Contentant difficilement son exaltation, il arracha le haut de son survêtement, l'abandonna à terre derrière lui. Un coup d'œil à travers les buissons : elle s'était remise en marche, elle arrivait. Il se lécha les lèvres, s'éclaircit la gorge. Voici qu'elle s'arrêtait de nouveau ; cette fois, lui aussi entendit le froissement des broussailles qui venait de la gauche. Sourcils froncés, il essaya de discerner une forme dans le fourré. Un animal, sans doute. Avance, grande sotte, il ne te mangera pas ! Il abaissa son pantalon à gestes saccadés, s'énerva sur les bords élastiques qui refusaient de glisser sur ses tennis. Ah, zut, tant pis ! Pas le temps de l'enlever, elle va prendre un autre sentier, elle va...

Tremblant de tout son corps musculeux, entièrement moite de transpiration, il se leva d'un seul élan et s'affala dans les ronces : son pantalon s'était pris dans une racine. Pas le temps de s'attendrir sur ses fesses égratignées : il se remit debout en se piquant les mains aux épines acérées des arbustes. Elle l'avait certainement entendu à présent. Il bondit de sa cachette aussi vite que le lui permettait son pantalon en accordéon sur ses chaussures, bras ouverts, visage extatique, pelvis en avant, tout à la joie de son organe en majesté.

Plus personne ! Elle était déjà passée ! Il eut juste le temps d'apercevoir sa silhouette qui s'enfuyait à toute vitesse le long du chemin.

A la surprise succéda la déception, puis le ressentiment et la frustration. Il considéra d'un œil amer son membre qui se rétractait rapidement. La garce ! Comment avait-elle pu réagir aussi vite au bruit qu'il avait fait en trébuchant ? C'était invraisemblable !

De nouveau ce bruissement... Il provenait du même endroit que tout à l'heure. Les buissons bougeaient comme si on s'agitait à l'intérieur. Ciel ! Il y avait là-dedans quelqu'un d'autre qui se cachait !

En toute hâte, il remonta son pantalon, récupéra le pull et partit en courant dans la direction opposée à celle qu'avait prise la femme.

Les enfants s'interrogeaient à qui mieux mieux en plongeant dans l'eau trouble leurs épuisettes à longs manches. L'événement était d'importance : une journée de sortie au Centre de Défense de l'Environnement d'Epping, l'école n'en organisait pas si souvent. Ayant tous moins de onze ans, ils n'appréciaient pas forcément les cours sur la faune et la flore de la forêt que dispensait le Centre ; mais l'idée était moins de leur donner des connaissances approfondies que d'insuffler en eux le respect de la nature et le goût de l'écologie. Vu les menaces grandissantes qui pesaient sur l'environnement, c'était un objectif intéressant – et qui répondait à la vocation du Centre placé sous le signe de l'écologie. Malgré la pression des écoles primaires et collèges pour que les cours préparent à de futurs examens, les quatre éducateurs du Centre se souciaient surtout de sensibiliser les enfants à la nature elle-même.

Jenny Hanmer faisait partie de cette équipe d'éducateurs. C'était elle qui avait pris en charge les écoliers assemblés au bord de l'eau. Comme les arbres ombrageaient en grande partie l'étang, le fond était rempli de feuilles mortes ; une certaine bactérie les tapissait d'une mousse violette qui obscurcissait les eaux et limitait la végétation aux algues et à quelques touffes de roseaux. Mais cette eau pauvre en oxygène recélait bien des formes de vie : porte-faix, vers de toutes sortes, sangsues ; larves de moustiques, grillons d'eau et dytiques. Jenny avait décrit toutes ces créatures aux enfants dans la classe ; à présent, elle attendait de ses élèves qu'ils les découvrent par eux-mêmes dans leur milieu naturel. C'était passionnant pour eux de « pêcher » de cette manière, et plus amusant encore d'étudier ensuite sous le microscope les échantillons qu'ils rapporteraient au Centre.

— Fais attention, toi ! lança-t-elle à un aventureux de neuf ans dont elle avait oublié le nom, qui se penchait dangereusement sur l'eau pour capturer un insecte sympathique.

Elle regrettait la quasi-absence de rapports personnels avec ses élèves : ils étaient pratiquement impossibles à établir, avec le nombre de classes provenant d'écoles différentes leur rendant visite chaque semaine – et chaque classe comprenait de vingt-cinq à trente-cinq enfants. Avec les groupes plus âgés, ceux qui préparaient le brevet ou le BEPC et qui restaient souvent plus longtemps, il était possible de nouer des relations personnalisées ; pas avec les plus jeunes, qu'elle trouvait pourtant plus drôles.

— Mais ça va bien, m'zelle, je l'ai presque attrapé ! s'écria le garçon qui tenait son filet à bout de bras.

— Patrick, reculez immédiatement !

L'injonction venait de l'institutrice, petite femme replète dont les yeux louches n'étaient jamais d'accord. Jenny aurait juré qu'elle s'adressait à un élève qui se tenait sagement à bonne distance de l'eau.

Le dénommé Patrick recula d'un pas à regret, la mine hautement désapprobatrice.

— C'est fichu maintenant, grommela-t-il.

Jenny désigna un petit insecte qui nageait à la surface.

— Regardez, les enfants, c'est une argyronète. Je vous en ai parlé tout à l'heure dans la classe. Nous n'en verrons plus beaucoup à présent que le froid arrive.

Elle sourit aux exclamations de triomphe des écoliers qui avaient repéré l'insecte filant à toute vitesse. Vraiment, la découverte sur place de la vie animale ajoutait une dimension toute nouvelle au cours théorique. Cinq épuisettes plongèrent aussitôt avec ensemble pour capturer l'animal affolé.

— Non, non, les enfants, protesta Jenny en riant, nous sommes là pour chercher des algues. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit de ces plantes sans racines ni fleurs ? Le volvox par exemple. Voyons si vous pouvez en trouver.

Les enfants cessèrent de tourmenter l'insecte qui eut la présence d'esprit de se réfugier au milieu de l'étang.

— Allons, les garçons et les filles, faites ce que dit miss Hanmer, intervint l'institutrice avec la plus grande conviction.

Elle tapa dans ses mains comme pour souligner encore l'importance de cet ordre et les enfants s'éparpillèrent autour de l'étang en gloussant de plaisir.

— Surtout restez de ce côté ! rappela Jenny.

— Restez de ce côté, surtout ! recommanda la maîtresse.

— Merci, miss Bellingham, dit Jenny, secrètement amusée.

Ils sont d'une sagesse exemplaire, vos enfants.

La vieille demoiselle émit un petit rire gêné. Ses yeux vagabondaient chacun pour soi dans des directions variées.

— Le tout est de les tenir à l'œil, vous savez.

Jenny parvint à acquiescer avec conviction avant de vite détourner le regard.

— Ils ont l'air contents de cette sortie, n'est-ce pas ?

— Oh ! Oui, c'est une grande partie de plaisir pour eux ! s'écria étourdiment miss Bellingham, qui corrigea aussitôt :

— Un plaisir *éducatif*, bien entendu. Vous enseignez ici depuis longtemps, miss Hanmer ?

Jenny réfléchit. Le temps avait filé si vite...

— Voyons... Presque un an, je crois. Oui, environ huit mois. Auparavant, je travaillais au Centre Juniper de Dorking, dans le Surrey.

— Quelle vie agréable vous devez avoir ! Et tellement passionnante !

— La plupart du temps, c'est vrai. Je me destinais à la géologie, et j'ai été amenée à obliquer vers l'écologie. Mais je ne m'en plains pas, ajouta Jenny sans cesser de surveiller les enfants.

Miss Bellingham, un peu étonnée qu'une jeune fille comme Jenny Hanmer eût choisi cette vie quasi-monastique au Centre, trouvait fort sympathique la jeune éducatrice. Elle avait une autre question sur les lèvres quand un cri retentit :

— Regardez, m'zelle, là, là, regardez ! Qu'est-ce que c'est ?

Jenny porta vivement son regard dans la direction que désignait l'un des enfants, un garçon de couleur. Les yeux rebelles de miss Bellingham hésitèrent quelques instants avant

de se poser sur l'objet qui se déplaçait dans l'eau du côté ombragé de l'étang.

— De quoi s'agit-il, miss Hanmer ?

— Je distingue mal...

— Il y en a trois, m'zelle ! clironna le garçon qui avait l'œil perçant.

Jenny pensa d'abord à des rats d'eau. Mais ils nageaient habituellement *sous* la surface, et rarement en groupe. Tandis que ceux-ci progressaient en formation, dessinant sur l'eau la pointe d'une flèche.

Comme ils traversaient une zone ensoleillée, on vit que seules leurs longues têtes pointues émergeaient. Nullement affectés par les hurlements des écoliers, ils poursuivaient la trajectoire qui les menait vers la rive, à gauche du groupe. Le garçon qui les avait aperçus le premier s'empressa de ramasser un gros morceau d'écorce pourrie et visa le centre de l'étang, que les trois créatures venaient d'atteindre.

— Darren ! Vilain garnement ! Glapit miss Bellingham outrée.

Jenny aurait volontiers décerné une fessée au coupable. Le projectile était tombé au beau milieu des animaux dans une grande gerbe d'éclaboussures ; heureusement, aucun n'avait été touché. Ils avaient seulement changé de direction et nageaient à présent vers la rive opposée, celle qui était à l'ombre.

Lorsqu'ils y prirent pied, Jenny écarquilla les yeux. Elle les reconnaissait... mais ne se trompait-elle pas ? Ils étaient trop... trop gros, oui. Les corps allongés couverts de fourrure noire que l'eau avait lustrée étaient beaucoup trop gros pour des rats ! Et leur queue... Jenny frémit de dégoût. D'un rose marbré de boue grisâtre, elle avait bien trente centimètres de long.

Sans prendre le temps de s'ébrouer, deux de ces créatures se fondirent dans l'obscurité. Mais la troisième, celle qui nageait en tête des autres, se retourna pour dévisager tranquillement le groupe — et sous ce regard, Jenny fut saisie d'un frisson. Plusieurs enfants se mirent à pleurer ; la jeune éducatrice s'agenouilla pour consoler le plus proche.

Cela ne dura que quelques secondes. Lorsqu'elle releva les yeux, le rat – si cette créature était bien un rat – avait disparu. Rien ne troublait plus la paix de l'étang, ni de la forêt.

4

Enfin sorti de la ville ! Pender appuya sur l'accélérateur avec bonheur. Son voyage depuis le Surrey l'avait obligé à traverser le centre de Londres, complètement embouteillé. Sans cesse s'arrêter, attendre, démarrer, esquiver... Pénible épreuve, qui l'avait mis de fort méchante humeur. Sans regretter son déménagement vers le Sud, il éprouvait parfois la nostalgie des espaces plus ouverts du Nord. Bien qu'élevé à la ville, il aimait les beautés de la campagne, sa solitude aussi. Peut-être avait-il vu trop de gens, ces dernières années.

La voiture prit de la vitesse. Sur sa gauche, les arbres s'épaississaient. Bientôt, des deux côtés de la route, les bois deviendraient forêt. Sa tension commença à l'abandonner.

Pender ne connaissait qu'imparfaitement la région. La nouvelle route nationale traversait la forêt d'un trait, mais il lui faudrait emprunter une petite transversale. Justement, il arrivait à un carrefour ; il ralentit, s'engagea sur la route serpentant au milieu des arbres dont les ramures formaient une voûte. Le soleil qui filtrait à travers les feuilles dorées de l'automne acheva de lui rendre sa belle humeur. Puis la route s'élargit pour laisser voir une petite église, et le paysage se découvrit tout à coup.

Le sol descendait en pente douce à ses pieds, déployant une immense vallée verdoyante et boisée. Au loin, on apercevait des faubourgs enveloppés d'un brouillard de fumées ; de temps en temps, une vitre y renvoyait un éclat de soleil.

Pender prit le temps d'arrêter sa voiture pour admirer le panorama. La soudaine fraîcheur de l'air le grisait un peu. Sur la route sinuuse, il ne s'était pas aperçu qu'il prenait de l'altitude. La théorie de la formation de ces collines d'Epping lui revenait en mémoire : à la fin de l'ère glaciaire, une immense plaque de glace glisse sur l'est de l'Angleterre et se divise en deux parties sur les hauteurs septentrionales de la forêt, creusant une vallée

de chaque côté ; les deux plaques se comportent comme la pince d'un crabe géant qui se refermerait sur ce terrain : leur poussée comprime le sol qui en gardera un relief accidenté. De son point de vue élevé, Pender pouvait vérifier l'exactitude de cette théorie.

Quelques voitures étaient arrêtées au bord de la vallée. Leurs occupants regardaient la vue à travers leur pare-brise, bien à l'abri de leurs cocons de métal, comme s'ils craignaient le contact de l'air frais. Pender se remit en route.

Il dépassa un pub perché au sommet d'une colline, et trouva peu après un panneau indiquant le Centre. Il en franchit bientôt les grilles et se gara sur un parking recouvert de gravier.

Des constructions de brique blanche sans histoire disposées en U autour d'une pelouse fraîchement tondue ; un bâtiment bas sans fenêtres – de ce côté du moins – qu'une pancarte désignait comme étant l'école, un autre affichant *Information* ; en face, une série de bungalows du même style dépouillé : les quartiers du personnel, sans doute. Stephen Howard avait expliqué à Pender le fonctionnement du Centre : le gouverneur, comme on le nommait pompeusement, vivait sur place ainsi que son équipe.

Pender admira encore les grands arbres qui ombrageaient l'ensemble, et s'engagea dans l'allée qui menait au bureau d'accueil. La pièce était encombrée de panneaux d'exposition présentant des images de plantes et d'animaux accompagnées d'informations écrites. Derrière une vitre percée d'un guichet, Pender vit un homme occupé à lire et une femme qui tapait à la machine. L'homme leva les yeux. Il était plutôt jeune, le regard intense.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

— Je m'appelle Pender. Je viens voir monsieur Milton, répondit Luke qui avait appris à être discret sur sa profession.

— Ah ! C'est vous. Vous êtes de chez *Dératiz*, n'est-ce pas ?

Puis, souriant à la surprise de son interlocuteur :

— Il n'y a pas de secrets ici, voyez-vous. Je vais aller voir s'il est dans son bureau.

Il réapparut quelques secondes plus tard.

— Oui, il est là. Si vous voulez bien passer derrière la cloison, je vais vous conduire jusqu'à lui.

Pender suivit ses instructions, et ils empruntèrent un couloir.

— A vrai dire, je ne suis pas certain que nous ayons besoin de vos services, reprit l'aimable jeune homme. Nous avons observé des signes de nuisibles, mais nous ne déplorons aucun dégât. Nous vous avons appelés à cause de cette loi, vous comprenez ?

— Mais oui.

Le gouverneur se leva pour accueillir son visiteur.

— Monsieur Pender ? Je suis Alex Milton. *Dératiz* n'a pas mis longtemps à réagir, dites-moi !

Pender serra la main tendue et prit place en face du bureau.

— Merci, Will, dit Milton au jeune homme resté sur le seuil. Je vous verrai tout à l'heure au sujet des dispositions à prendre pour la conférence de ce soir. Désirez-vous un peu de café, monsieur Pender ?

— Volontiers, acquiesça le chasseur de rats qui, après ce trajet éprouvant, aurait préféré quelque chose de plus corsé.

— Alors soyez gentil de prévenir Jan, voulez-vous, Will ?

— Bien sûr.

Will referma la porte derrière lui.

Les deux hommes s'observèrent un instant. Carré dans son fauteuil, souriant, Milton semblait avoir oublié pour quelle raison Pender se trouvait là.

— Endroit bien intéressant que celui-ci, fit ce dernier pour rompre le silence.

— Oh ! Oui, en effet.

— Y a-t-il longtemps que vous occupez cette fonction ?

— Eh bien... Un peu plus de deux ans, je crois. Le Centre lui-même a été ouvert voici neuf ans, il est donc relativement récent.

Il eut un petit rire presque embarrassé.

— D'ailleurs, la plus grande partie de son équipe est jeune

— sauf ma femme et moi, naturellement.

Pender appréciait l'humour qui maniait l'autodérision. Mais il était pressé d'en arriver au fait.

— Parlez-moi de votre problème de rongeurs, attaqua-t-il.

— Ah ! C'est vrai. Vous n'avez pas de temps à perdre.

Appuyé sur ses coudes, il se pencha en avant, et dit en baissant la voix :

— Cela a commencé il y a deux jours, à certains signes... Rien que des signes, en fait.

— Quelle sorte de signes ?

— Eh bien...

On toqua légèrement à la porte.

— Entrez !

La porte s'ouvrit sur une très jeune fille toute menue, qui portait un plateau chargé de deux cafés, de lait et de sucre qu'elle posa sur le bureau.

— Je vous présente Jan, prononça Milton, et la jeune fille repoussa ses lunettes cerclées de métal sur son nez, avec un sourire timide en direction de Pender.

— Jan nous sauve la vie tous les jours en préparant nos repas et en nous abreuvant de litres de café, précisa gentiment le gouverneur. Elle ne passe qu'une année parmi nous avant d'entrer dans un institut agronomique, mais je dois dire qu'elle fait un remarquable chef. Peut-être se laissera-t-elle persuader de rester un an de plus, qu'en pensez-vous, Jan ?

— Je ne crois pas, monsieur Milton, déclara la jeune fille, rose d'émotion.

Pender lui sourit. Il n'avait pas vu une fille rougir depuis bien longtemps.

Lorsqu'elle fut sortie, il reprit aussitôt.

— Vous disiez donc ?

— Moi ?

— Oui, à propos des signes laissés par les rongeurs.

— Ah ! Oui, excusez-moi. Les signes, oui. Par exemple : nous gardons quelques spécimens de la faune forestière dans des enclos à l'extérieur des classes. Les enfants adorent contempler les animaux, vous savez lapins, lièvres, écureuils — même un renard jusqu'à ces derniers jours. Eh bien, durant la nuit d'avant-hier, les enclos ont été forcés.

Pender versa du lait dans son café, puis posa sur son interlocuteur un regard sérieux.

— Les animaux ont-ils été tués ?

— Bonté divine, non ! Rien de tel ne s'est produit.

Pender se détendit sur son siège.

— Alors ?

— On leur a simplement volé leur nourriture. Mais le lendemain matin, nous avons retrouvé nos animaux... comment dire ? Dans un état de choc. Absolument terrifiés. Ils n'avaient même pas tenté de s'enfuir par les ouvertures pratiquées dans le grillage. Mais par qui ?

— Peut-être par le renard que vous aviez renvoyé ? S'il savait trouver là de la nourriture, c'est vraisemblable.

— Non, non, ce renard-là est mort.

— Un autre alors ?

— C'est possible, oui. Il reste dans la forêt une cinquantaine de sujets que nous avons répertoriés. Seulement, nous avons trouvé des excréments qu'on ne peut confondre avec ceux du renard.

— Vous les avez gardés ? Puis-je les examiner ?

— Bien entendu, vous êtes ici pour cela. Je vous emmènerai au laboratoire dans un moment.

— Quelle forme ont-ils ?

— On dirait des fuseaux arrondis.

— Disposés en groupes ?

— Oui, en petits groupes.

Le visage de Pender était soigneusement dénué d'expression.

— Avez-vous autre chose à me signaler ?

— Derrière les bâtiments, il y a une remise où sont enfermées les ordures, en particulier les déchets domestiques. Hier matin, nous avons découvert que le bas de la porte avait été rongé.

— Oui, c'est le genre de choses que font les rats, soupira Pender.

— Sans doute. Mais rappelez-vous que nous vivons au fin fond de la forêt : de ce fait, les maraudeurs nocturnes ne nous surprennent pas. Le Centre a été conçu pour maintenir à

l'extérieur nos amis les plus obstinés. Le bas de cette porte était renforcé d'une bande de métal. Or un coin de cette bande a été arraché.

Pender but une gorgée de café.

— Elle tenait solidement à la porte, monsieur Pender. Même à un homme, il aurait fallu une pince à levier pour la soulever.

— Je vais y jeter un coup d'œil. Avez-vous mis du poison ?

— Non, nous avons jugé préférable de vous laisser opérer. La règle veut que l'on informe le ministère dès qu'on trouve la moindre trace. Nous ne sommes pas sûrs qu'il s'agisse de rats, naturellement, mais nous avons estimé que ces deux incidents inhabituels justifiaient une investigation, qu'en pensez-vous ?

Pender hocha simplement la tête et fit mine de se lever.

— Je voudrais voir ces...

De grands coups martelèrent la porte, qui s'ouvrit aussitôt brutalement. Une jeune fille vêtue d'un jean et d'un cardigan ample fit son entrée, suivie de près par le dénommé Will. Hors d'haleine, le visage voilé par ses longs cheveux bruns, elle vint s'appuyer des deux mains au bureau du gouverneur médusé.

— Je les ai vus, monsieur Milton, articula-t-elle en s'efforçant de maîtriser sa voix. En bas, près d'un étang.

— Qui donc, Jenny ? De quoi parlez-vous ?

— Jenny a vu les rats, monsieur Milton, expliqua anxieusement Will.

Milton lui lança un coup d'œil, puis revint à la jeune fille.

— Vous avez... ?

— Oui, oui, c'étaient des rats, j'en suis certaine. Mais ils étaient si gros !

— Asseyez-vous, Jenny, et décrivez-nous exactement ce que vous avez vu.

En prenant place sur le fauteuil désigné, Jenny s'avisa de la présence de Pender.

— L'histoire tombe à point nommé, vraiment, commenta Milton. Je vous présente monsieur Pender, Jenny. Il nous est envoyé par la société *Dératiz*. Je suis sûr qu'il est impatient de vous écouter. Jenny Hanmer, monsieur Pender, l'une de nos enseignantes.

A présent qu'il la voyait mieux, Pender jugea que la jeune fille était très séduisante, pas du tout du genre « professoral ». Elle rejeta en arrière ses cheveux qui lui frôlaient l'épaule, et adressa à Pender un sourire distrait, trop préoccupée par la scène dont elle avait été témoin pour lui prêter plus d'attention.

— Allez-y, Jenny, racontez-nous tout, l'encouragea Milton.

— J'ai emmené ma classe au petit étang. Nous y étions depuis quelques minutes quand l'un des garçons a vu quelque chose traverser l'eau à la nage. Au début, je ne les ai pas identifiés. J'ai vu seulement qu'ils étaient trois.

— Ce n'étaient donc pas nécessairement des rats ? Questionna le gouverneur.

— Nous les avons mieux vus quand ils ont escaladé la rive. Le garçon leur a jeté quelque chose, ils ont changé de direction et gagné le bord. A ce moment-là, ils étaient entièrement visibles.

— Mais il fait plutôt sombre par là, non ? Je veux dire, êtes-vous certaine qu'il ne s'agissait pas de quelque autre animal ? Un rat d'eau, par exemple ? C'est ce qui vient immédiatement à l'esprit.

— C'est bien ce que j'ai pensé tout d'abord. Mais non, ils étaient trop gros.

— Assez gros pour être des chiens ? interrogea Pender.

Ces dernières années, d'innocents chiens noirs qu'on avait pris pour le rat géant avaient provoqué de belles frayeurs.

— Non, ce n'étaient pas des chiens, je vous assure, lui répondit Jenny. Ils avaient de longues têtes pointues, et de longues oreilles aussi, des oreilles roses. Leurs queues... elles étaient horribles, leurs queues.

— Est-ce que les enfants les ont vus ?

— Oui, et aussi leur institutrice miss Bellingham. Je ne les ai pas imaginés, monsieur Pender.

— Où sont les enfants à présent ? S'enquit le gouverneur, l'air contrarié.

— Dans la salle deux, avec miss Bellingham. Je les ai ramenés aussitôt. Tout va bien, ils n'ont pas peur ; nous avons minimisé les choses en prétendant qu'il s'agissait de ragondins.

Le visage de Pender s'épanouit.

— Et ils vous ont crues ?

— Pour la plupart, oui — on n'y voyait pas trop clair là-bas. Et ce n'est pas si invraisemblable après tout. Les ragondins vivent surtout dans le Norfolk et le Suffolk : pourquoi ne pourraient-ils trouver leur chemin vers le Sud ? Certains enfants n'avaient pourtant pas l'air convaincus.

— Je vais aller leur dire un mot, décida Milton qui se leva. Il n'est pas souhaitable qu'ils répandent de fausses rumeurs à propos de la forêt avant que nous n'ayons vérifié les faits.

— De toutes façons, il va sans doute falloir fermer la forêt aux visiteurs, dit vivement Pender.

— Fermer la forêt ? C'est impossible, monsieur Pender. Avez-vous une idée de sa surface ? Et ceux qui l'habitent, que vont-ils devenir ?

— Ils vont devoir partir.

— Holà, du calme, gardons-nous des conclusions hâtives ! S'émut Milton. Assurons-nous d'abord de la présence effective de ces monstres.

Et, adressant à la jeune fille une mimique d'excuse :

— Non que je songe à mettre en doute votre parole, Jenny. Mais vous avez peut-être été induite en erreur.

— Non. J'affirme que c'étaient des rats et qu'ils mesuraient au moins soixante centimètres.

— Oui, bon, monsieur Pender est ici pour éclaircir ce point. Je dois en informer le surintendant de la Forêt, monsieur Pender. Il demandera à vous rencontrer, c'est évident.

— Très bien. Auparavant, j'aimerais que vous me conduisiez près de cet étang, miss Hanmer.

Tous les regards se posèrent sur lui.

— Croyez-vous que ce soit sage ? demanda le gouverneur.

— Ces... animaux, qu'il s'agisse ou non de rats, n'ont encore attaqué personne. Je ne pense pas qu'il soit dangereux de se rendre à l'endroit où miss Hanmer les a vus — ils doivent être loin à présent. Nous pourrons y relever des signes qui nous aideront à les identifier.

— Faites comme vous l'entendez, Jenny, dit Milton.

Will proposa alors :

— Je peux emmener monsieur Pender, je connais bien l'étang.

— Ça va mieux, Will, j'irai, décida Jenny. Je saurai montrer à monsieur Pender l'endroit exact.

— Alors je vous accompagne, insista Will.

— Non, occupez-vous plutôt de la classe de Jenny, trancha Milton. Que les enfants ou leur institutrice ne pensent surtout pas qu'il y a un problème.

— Mais miss Bellingham..., commença Jenny.

— Je connais très bien miss Bellingham, l'interrompit Milton. Sa vue n'est pas très fiable, si je ne me trompe ?

A court de réplique, Jenny mit quelques secondes à réagir.

— Attendez, se reprit-elle, je...

Le gouverneur l'arrêta d'un geste.

— S'il vous plaît, Jenny, laissez-moi prendre ceci en main. Accompagnez monsieur Pender, voulez-vous ?

L'éducatrice jeta un coup d'œil à Pender et se dirigea vers la porte. Pender la suivit.

Il ne la rattrapa qu'au milieu de l'allée.

— Un instant s'il vous plaît, miss Hanmer.

Elle abaissa les yeux sur la main qu'il avait posée sur son avant-bras, et il l'ôta bien vite.

— Votre directeur a raison, vous savez. Ce genre de choses peuvent mener à la panique si on les traite à la légère.

— Mais je les ai vus, s'obstina-t-elle.

— Personne n'en doute. Mais cela demande à être vérifié avant que l'alarme ne soit donnée.

Sans daigner répondre, elle se remit en marche à vive allure.

— Ecoutez, reprit-il en adoptant le même pas, depuis la Peste noire, les rats sèment la panique dans la population, qu'ils soient réels ou imaginaires. Ceux que nous trouvons sont généralement des rats normaux, bruns ou noirs, mais non géants. Et le plus souvent, il s'agit d'animaux d'une tout autre espèce. La méprise a des causes multiples : mauvais éclairage, illusions optiques, hypernervosité, etc... On voit des rats partout, c'est devenu aussi à la mode que les OVNI !

— Je ne suis pas spécialement nerveuse, je n'ai pas l'imagination déréglée, et je ne crois pas aux soucoupes volantes.

— Alors, vous êtes beaucoup mieux que moi.

— C'est possible.

— C'est même probable, renchérit-il en riant.

Elle s'arrêta pour le regarder en face.

— Je regrette, monsieur Pender...

— Luke.

— Luke ?

— Oui, c'est un diminutif pour Lucas.

— Lucas ? S'étonna-t-elle, l'œil amusé.

— Eh oui ! C'est la faute de mes parents, que voulez-vous !

Je fus conçu durant leur voyage de noces sous le ciel d'Italie, en un coin appelé Lucania.

Jenny rit de bon cœur.

— Et encore, j'ai eu de la chance. Ils auraient pu aller à Ramsgate ! s'écria-t-il gaiement, heureux de la voir rire.

— Avec ce nom-là, on dirait que vous sortez tout droit d'un mauvais western !

— A la façon dont certains considèrent ma profession, c'est parfois l'effet que je me fais.

— Oh ! Excusez-moi, Luke. Je ne voulais pas être désagréable.

— Ne vous excusez pas. Vous avez eu un choc.

Elle se rembrunit.

— Je ne plaisantais pas, vous savez. Je ne me suis pas trompée.

— Eh bien, allons voir sur place, voulez-vous ?

— Vous allez avoir les pieds trempés.

— J'ai des bottes dans ma voiture, ainsi qu'un vieux Mouson de cuir. Dans ce métier, il faut s'attendre à se salir beaucoup. Venez, l'Audi est garée là.

— Pourquoi vous êtes-vous mis dans les rats ?

— Je ne dirais pas que je suis exactement dedans, n'est-ce pas, plaisanta-t-il en échangeant ses chaussures de ville contre de lourdes bottes. Il faut bien gagner sa vie... J'étais

entomologiste jusqu'au jour où un vieil ami m'a affirmé que l'élimination des rongeurs était le truc de l'avenir.

Il observait la jeune fille du coin de l'œil tandis qu'il enfilait son blouson. Sa réserve envers lui commençait à céder. Cette profession de chasseur de rats, il est vrai, éveillait souvent la méfiance, même si ses collègues et lui-même étaient devenus des héros récemment, à cause du danger qu'ils étaient supposés côtoyer. Indépendamment de cela pourtant, il sentait chez cette fille une réserve naturelle ; elle ne devait pas juger les gens d'après leur apparence, ou peut-être était-elle adepte des vieilles méthodes ?

— Et alors ? C'était vraiment le truc de l'avenir ?

— Ma foi... C'est la grosse affaire en ce moment, mais je suppose que la peur des rats s'atténuerà avec le temps.

— Il faudra longtemps avant d'oublier ce qui s'est passé à Londres.

— Sûrement. Mais c'était un phénomène exceptionnel. Les gens finiront par oublier.

— A moins que cela ne recommence.

Pender ne releva pas le propos. Il déplaça une sorte de combinaison en tissu argenté pliée à l'arrière de la voiture sous laquelle il trouva deux lourdes paires de gants du même matériau. Il en tendit une à Jenny, qui leva sur lui un regard perplexe.

— Simple précaution, commenta-t-il. Si par malchance nous tombions sur vos amis. Mettez-les, ils vous protégeront.

Voyant ses yeux remplis d'effroi, il ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'une mesure de précaution, je vous assure. Il n'arrivera rien. Si je pensais qu'il y avait réellement danger, je vous ferais enfiler l'équipement complet à la minute.

— Dieu veuille que vous ayez raison.

Il l'espérait aussi.

— C'est là, de l'autre côté de l'étang.

Pender observa l'endroit que désignait Jenny.

— Contournons l'étang pour voir de plus près, dit-il.
Allons-y.

Fort peu rassurée, la jeune fille le suivit néanmoins. Leurs bottes s'enfonçaient profondément dans la boue de la rive. Tout en marchant, Pender enfila ses gants et demanda à Jenny de l'imiter. Le sous-bois était beaucoup plus épais de ce côté, aussi progressait-il avec prudence, écartant le feuillage et examinant le sol à chaque pas. Jenny le suivait comme son ombre.

— Ce doit être à peu près ici, annonça-t-elle après s'être orientée. Tenez, les roseaux sont aplatis à l'endroit qu'ils ont escaladé.

Pender s'approcha en redoublant de précautions et s'accroupit pour étudier les traces dans la boue. Des empreintes aux griffes en éventail... Il était renseigné.

— Voyons où elles nous conduisent.

La piste menait vers le sous-bois. Il fallait se courber pour y pénétrer. Pender ne tarda cependant pas à se redresser.

— Les empreintes ne sont plus visibles. Trop de feuilles mortes, évidemment.

— Je veux rentrer.

Il se retourna, surpris. Jenny se tenait toute raide, les yeux roulant de droite à gauche, le visage exsangue. Il fit un pas vers elle.

— Qu'avez-vous, Jenny ?

— Vous ne sentez rien ? La forêt... la forêt s'est... immobilisée.

Déconcerté, il regarda autour de lui, écouta. Plus un son. L'impression inquiétante que la forêt s'était tue. Le babil des oiseaux, le passage des petites bêtes timides, même la brise agitant les ramures, tout s'était tu. Un silence anormal planait, lourd de menaces, oppressant.

— Allons-nous-en, dit-elle.

— Mais il faut que je trouve une preuve, Jenny. Ces empreintes sur la rive peuvent provenir de plusieurs sortes d'animaux.

Il avait raison bien sûr, et elle lui en voulut. L'œil brillant de colère, elle allait répliquer quand un fracas de branches les fit sursauter tous les deux. Aussitôt en alerte, Pender chercha autour d'eux la cause de ce bruit : il vit le buisson qui oscillait ; ses faibles branches ployaient comme si elles supportaient un

poids trop lourd pour elles. Quelque chose tombé de plus haut, de cet arbre peut-être ? A cette distance, on aurait dit une écharpe rouge, mais ce devait être plus lourd. Il suffisait de se frayer un chemin jusque là, et de...

— N'y allez pas, pria Jenny.

Mais comme il n'écoutait pas, elle préféra le suivre plutôt que de rester seule.

Lorsqu'il comprit la nature de l'objet, Pender sentit sa gorge se serrer. Le corps de l'animal était déchiqueté ; du ventre béant sortaient les entrailles à demi dévorées, et fumantes encore, ce qui indiquait une mort récente.

Jenny était près de lui. Il perçut sa respiration haletante.

— Il a dû grimper dans l'arbre pour s'échapper, dit-il. On l'a rattrapé.

— Est-ce que les rats grimpent aux arbres ? demanda-t-elle faiblement.

— Le rat noir géant, oui.

Seules la tête et la queue de l'animal restaient entières, mais leur fourrure lacérée était baignée de sang. Pour l'identifier, on ne disposait que du crâne, et des taches noires de la queue. Pender chercha.

— C'est une hermine, dit Jenny qui s'écarta, contournant l'arbre.

Pender leva brusquement la tête, fouilla les hautes branches du regard ; l'idée venait de le frapper que le responsable du massacre pouvait encore s'y trouver. Il avait peine à croire que ce fût un rat : normalement, l'hermine était le chasseur. Mais puisqu'un groupe de rats géants pouvait mettre un homme en pièces...

Soudain, le cri de Jenny... Il sursauta, la chercha fébrilement des yeux... et ne la vit pas. L'angoisse s'empara de lui. Il plongea dans les broussailles, abandonnant le cadavre ensanglanté qui tomba sur le sol, passa de l'autre côté de l'arbre en s'appuyant d'une main au tronc. Elle était là, à quelques mètres, les mains pressées sur son visage, tremblant de tout son corps, et ses genoux commençaient à plier, elle allait tomber... Il s'élança pour la retenir.

Et il vit ce qui avait mis Jenny en état de choc.

— Mon Dieu !

De ce côté, le tronc de l'arbre était creux. La cavité était rouge, et la terre alentour détrempée de sang. Des lambeaux de chair humide, des fragments d'os désarticulés tout barbouillés de sang jonchaient le sol. Impossible de reconnaître une forme animale dans ces débris éparpillés ; les victimes avaient sans doute été surprises dans leur terrier et dévorées sur place. Pender s'éclaircit la gorge, mal à son aise.

— Une famille d'hermines, probablement, dit-il. Les rats les ont toutes massacrées.

La jeune fille ne répondit pas. Il s'aperçut qu'elle pleurait contre sa poitrine. Il regarda encore le carnage ; des traces de sang disparaissaient dans l'ombre des sous-bois plus épaisse à présent, car le soleil commençait à baisser, le soir approchait. Les arbres qui les entouraient paraissaient soudain noirs et menaçants.

— Venez, dit-il avec douceur, je pense posséder toutes les preuves dont j'ai besoin. Rentrons au Centre.

Pour le trajet de retour, ce fut lui qui la guida. Ses yeux en alerte fouillaient la forêt qui s'assombrissait.

5

Les murs blancs de la grande demeure se teintaient de rose aux derniers rayons du soleil couchant. Pender avait laissé sa voiture à quelque distance, voulant marcher un peu. Après avoir dépassé deux cottages qu'il supposa appartenir à des gardes forestiers, il remarqua que les bâtiments administratifs étaient nettement séparés de la maison principale qu'habitait Edward Whitney-Evans, le surintendant de la forêt d'Epping.

De hautes baies allant jusqu'à terre, des treillis de bois peint où grimpait des feuillages habillant le rez-de-chaussée de la façade ; si la fonction de surintendant donnait droit à une telle maison, monsieur Whitney-Evans était assurément un homme heureux, songea Pender en sonnant au portail.

Il s'ouvrit immédiatement sur une petite femme revêche.

— Monsieur Fender, n'est-ce pas ?

Et, avant qu'il n'ait eu le temps de la reprendre :

— Veuillez entrer, monsieur Whitney-Evans vous attend.

Elle l'introduisit dans un salon où il se trouva seul. Pender se dirigea vers l'une des baies pour contempler la vue. La maison jouissait d'un emplacement exceptionnel. Après la pelouse circulaire, le terrain descendait en pente douce jusqu'à la nouvelle route où la circulation était importante, mais on n'en voyait rien de la maison, car un écran d'arbres et de massifs la dissimulait au regard. Au-delà s'étendaient des kilomètres de collines boisées ; comment imaginer que la plus grande ville du monde était aussi proche ?

— Ah, Fender.

Un homme en complet gris sombre se tenait sur le seuil.

— Pender, plus exactement.

— Tiens, c'est curieux ! J'ai cru entendre Milton dire Fender au téléphone. Enfin, peu importe. Racontez-moi ce qui vous amène, Pender.

Il s'installa dans un fauteuil et désigna une chaise à son visiteur. Courtaud, le cheveu rare soigneusement plaqué sur son crâne chauve mais bouclant sur la nuque et autour des oreilles, il n'avait pas loin de soixante ans. Il observait Pender derrière des verres épais qui lui grossissaient les yeux.

Un peu agacé par le ton à la fois bourru et paternaliste, Pender ne se pressa pas de répondre, délibérément.

Ils restèrent donc assis un moment en silence, chacun jaugeant l'autre ; finalement, le surintendant montra son impatience.

— Eh bien ?

Pender s'éclaircit la gorge.

— A la suite d'une plainte de monsieur Milton, j'ai été envoyé au Centre par *Dératiz* pour investigation au sujet de...

— Oui, oui, je sais tout cela. Nous en avions discuté au préalable, Milton et moi. Il y a quelques instants, au téléphone, il m'a dit que vous aviez trouvé des preuves. C'est pourquoi je lui ai demandé de vous envoyer ici. J'estime d'ailleurs que vous auriez pu arriver plus vite — le Centre n'est qu'à cinq minutes.

— Je tenais à examiner auparavant les excréments de rat que monsieur Milton avait recueillis. Egalement, je désirais voir la porte de la remise à ordures qui avait été forcée.

— Et qu'en avez-vous déduit ?

— Pour moi, il est presque certain que le rat noir a élu domicile dans cette forêt.

De mécontentement, Whitney-Evans fronça les sourcils.

— *Presque* certain ? Qu'est-ce que cela signifie ? Ou vous avez une certitude, ou vous n'en avez pas.

Pender fit un effort pour garder une voix égale.

— J'ai dit *presque* certain parce que je n'ai pas encore vu le rat lui-même. Tout démontre cependant qu'il s'agit du rat noir.

— Mais vous pouvez vous tromper. Ce peut être un autre type de rongeur.

— L'une des éducatrices du Centre, Jenny Hanmer, les a vus.

— Oui, le gouverneur m'en a parlé. Il a dit aussi que l'étang en question est extrêmement ombragé et que le seul autre témoin adulte a une vue douteuse.

— Je suis allé moi-même jusqu'à l'étang avec miss Hanmer.

— Et vous avez découvert qu'une famille d'hermines avait été massacrée.

— Mise en pièces.

— Oui, oui, mais par qui ? Vous-même, vous n'avez pas vu de vos yeux le prédateur.

— Non, mais nous disposons d'assez de preuves pour présumer que...

— Non, Pender. Nous ne devons présumer de rien. Imaginez-vous le tort qu'une telle présomption pourrait causer à la forêt ?

— Ce n'est pas le propos. Si des gens sont tués...

— Il va de soi que nous ne souhaitons pas que quiconque soit tué par ces créatures — si tant est qu'elles existent. Mais assurons-nous d'abord de leur réalité. Avant d'aboutir à une conclusion aussi extrême, vous pouvez certainement — et vous devez — vous livrer à des investigations plus poussées.

— Ecoutez, monsieur Whitney-Evans, j'apprécie votre répugnance à ternir l'image de votre belle forêt, mais si des vies sont en danger, il n'y a pas à hésiter. La forêt d'Epping doit être évacuée.

— Impossible !

Le surintendant s'était levé, le visage cramoisi.

— Vous rendez-vous compte que cette forêt et les forêts avoisinantes abritent une population importante ? Vous ne pouvez pas déplacer toutes ces personnes comme ça, d'un jour à l'autre, sur la foi d'une preuve insignifiante !

— Pour moi, elle est suffisante.

Whitney-Evans alla à la fenêtre et resta silencieux un instant avant de riposter :

— Elle vous suffit peut-être, mais suffira-t-elle à vos supérieurs ? Et au ministre ?

— Je pense qu'ils m'écouteront. Ils ne voudront pas risquer une autre Peste noire.

— Evidemment. Ce point n'est pas discutable. Ce qui l'est, en revanche — et je suis sûr qu'ils partageront mon avis —, c'est la preuve que vous produisez.

— Ecoutez, je crains de ne pas comprendre. Pourquoi contrariez-vous mes efforts pour prévenir une situation dangereuse ?

Whitney-Evans considéra Pender avec froideur.

— Avez-vous la moindre idée de ce que coûte le maintien de la forêt d'Epping ? Questionna-t-il enfin.

— Pardon ? Je ne vois pas le rapport avec...

— Plus de cent mille livres par an, Pender. Et cet argent ne provient pas du gouvernement, ni des deniers publics. Il provient de fonds privés de la City.

— Je ne vois toujours pas...

— La forêt est administrée par la Corporation de Londres, c'est-à-dire les Conservateurs. La direction effective est assurée par un comité de douze membres, tous représentants élus de la Cité de Londres, auxquels se joignent quatre conseillers qui sont des membres élus par le public pour représenter les intérêts locaux. Le comité se réunit plusieurs fois par an ; et justement, la prochaine réunion doit se tenir dans deux semaines. J'ai l'intention de demander une augmentation substantielle des subventions allouées à la forêt.

— J'avoue ne pas saisir davantage en quoi cela concerne...

— Faites un effort, mon vieux ! Tonna Whitney-Evans qui avait viré de nouveau au pourpre. Essayez d'imaginer ce que coûterait l'évacuation de la forêt entière ! Et la mise en quarantaine de deux mille quatre cents hectares ! Comment voulez-vous qu'ils envisagent seulement d'augmenter les subventions, connaissant le coût de l'opération que vous proposez ? Hein ?

Il leva la main pour prévenir les protestations de Pender.

— Pire encore, imaginez-vous qu'ils envisagent seulement d'endosser une telle responsabilité ? En aucun cas ! Ils s'en déchargeaient sur le gouvernement, qui a essayé sans succès pendant des années de s'assurer le contrôle de la Ceinture Verte de Londres. Vous représentez-vous ce qu'il adviendrait de cette terre, une fois aux mains de la grande bureaucratie ? Elle deviendrait un immense domaine de béton ! Oh ! Pas tout de suite, je vous l'accorde, mais progressivement, sous le prétexte des nécessités économiques ! Connaissez-vous la valeur de ce

terrain si proche de la grande ville ? Comprenez donc, mon vieux, que tout serait avalé jusqu'au dernier mètre carré ! Oh ! On laisserait bien subsister quelques parcs par-ci par-là, pour le symbole ; mais ce ne serait plus une réserve naturelle.

Dans son exaltation, le surintendant se mit à arpenter la pièce de long en large ; on aurait pu croire qu'il avait oublié jusqu'à la présence de Pender.

— Ecoutez, je respecte vos inquiétudes, monsieur Whitney-Evans, même si je les juge un peu exagérées...

Le surintendant s'arrêta net.

— Exagérées, dites-vous ? Je puis vous assurer qu'elles ne le sont pas. Je peux vous montrer d'innombrables dossiers concernant des procès qu'on nous a faits jadis lors de l'acquisition des terres ; sans parler de notre lutte constante avec le gouvernement qui prétend éventrer la forêt avec ses monstrueuses autoroutes.

— Tout de même, la loi est tout à fait claire sur ce point : toute zone infestée de rats doit être interdite immédiatement.

— Infestée ? Quelle preuve en avez-vous ? Vous avez observé quelques signes qui tendraient à établir la présence de rats dans la forêt, et vous ne pouvez même pas affirmer qu'il s'agit de rats noirs. Si l'endroit était infesté, ne croyez-vous pas que les gardes forestiers s'en seraient aperçus à l'heure qu'il est ?

— Je ne sais pas. Ils ne sont peut-être qu'un petit groupe pour le moment.

— Si c'est exact, cela ne saurait justifier la mise en quarantaine de toute la forêt !

— Ou alors, poursuivit Pender sans se laisser intimider, ils sont des centaines. N'oubliez pas qu'après la quasi-extermination de Londres, les survivants ont dû devenir encore plus insaisissables.

— Ceux-là sont morts de vieillesse, à présent.

— Leur progéniture a pu hériter de leur peur. Selon tous les rapports, le monstre noir avait développé une intelligence stupéfiante ; ses descendants ont certainement appris à se tenir cachés.

— Dans ce cas, il n'y aurait donc pas de danger immédiat, n'est-ce pas ?

Le ton de Whitney-Evans avait changé, plus doux, presque enjôleur. Pender décida qu'il lui était plus antipathique que jamais.

— Expliquez-moi alors pourquoi ils se manifestent aussi soudainement ? demanda-t-il sèchement. Pourquoi abandonnent-ils tout à coup leur timidité, selon vous ?

— Simple concours de circonstances, Pender. S'ils existent — et pour moi ce si est primordial — s'ils existent, donc, ils n'ont encore attaqué aucun humain, n'est-ce pas ?

— Pas encore, mais cela pourrait venir.

— Ecoutez, Pender, je vous ai exposé le cas très franchement. Je n'essaierai pas de vous empêcher de faire votre travail — Dieu sait que je n'ai pas ce pouvoir — mais je vous demande de reconsidérer votre action. Avant de décréter l'évacuation et la quarantaine, pourquoi ne pas pousser plus loin vos investigations ? Je dispose moi-même d'une équipe de plus de soixante-dix personnes qui vous assisterait très volontiers de toutes les façons. Mes gardes forestiers et mes bûcherons peuvent aussi vous aider dans vos recherches. Je ne vous dis pas de ne pas informer le ministre, comme c'est votre devoir, naturellement ; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas hâter vos conclusions. Vous allez alerter vos collaborateurs, bien sûr ; mais dans le traitement de cette affaire, il y a certainement moyen de garder — quelle est l'expression ? — ah oui, un « profil bas ». Jusqu'à ce que vous possédiez une certitude absolue. Qu'en dites-vous ?

Pender secoua la tête avec lassitude.

— C'est impossible, monsieur Whitney-Evans, et j'en suis navré, croyez-le bien. Mais le risque est trop grand. S'il se produisait un sale accident alors que nous en sommes encore à la recherche, j'en aurais la responsabilité.

— Pas vous, mais votre société, Pender, rectifia aigrement le surintendant. Je me demande d'ailleurs comment ils réagiront face à l'attitude inflexible que vous adoptez.

Pender se leva et marcha sur la porte.

— Rien de plus simple, vous n'avez qu'à les interroger sur ce point !

Arrivé à la porte, il se retourna pour considérer le visage couleur brique du surintendant.

— C'est ce que je vais faire de ce pas, Pender. J'ai aussi quelques très bons contacts au ministère de l'Agriculture — nous travaillons en étroite collaboration, comprenez-vous. Nous verrons ce qu'ils penseront de cette affaire.

Pender ne se donna pas la peine de répliquer. Il résista à l'envie pressante de claquer la porte derrière lui et gagna la sortie.

— Sombre crétin ! S'autorisa-t-il à fulminer en foulant l'herbe de la pelouse.

Le temps qu'il regagne le Centre, le téléphone avait déjà fonctionné. Son intention était d'informer le gouverneur de sa décision avant d'appeler Stephen Howard qui en avisera les autorités compétentes. Mais Alex Milton l'attendait dans le hall d'accueil, l'air très ennuyé.

— Ah, monsieur Pender. Nous nous demandions si vous reviendriez au Centre ce soir. Nous pensions que vous préféreriez repartir immédiatement pour présenter votre rapport à votre société.

— Non, je voulais d'abord vous dire un mot. Pouvons-nous aller dans votre bureau ?

— Bien sûr. Justement, je viens d'avoir votre directeur de recherches au téléphone. Il souhaitait que vous le rappeliez de suite.

Pender l'enveloppa d'un regard perplexe.

— Il disait que c'était important, acheva Milton sans trop de conviction.

Rempli de doutes, Pender composa le numéro de *Dératiz* et demanda Stephen Howard.

— Stephen ? C'est Luke.

— Ah, Luke. Parfait. Alors, que mijotes-tu dans la forêt d'Epping ? Il semble que tu aies poussé le bouchon un peu loin ?

— Ce qui signifie ?

— Que je viens d'avoir ce brave Thornton, du ministère de l'Agriculture. Il dit que tu as indisposé un de ses copains, un certain Whitney-Evans. C'est le surintendant de la forêt, non ?

— Oh, celui-là ! L'homme ne cherche qu'à se couvrir. Il refuse l'évacuation.

Le gouverneur prit un air embarrassé et effarouché à la fois. À l'autre bout du fil, la voix d'Howard était cassante.

— Evacuer, carrément ? C'est un peu draconien, non ? Qu'est-ce qui te fait croire à la présence du rat noir là-bas ? Pender exposa brièvement ce qu'il avait vu et entendu, et les conclusions qu'il en avait tirées. Durant quelques instants, le téléphone grésilla sous l'effet de parasites.

— Désolé, Luke, je crains que ce ne soit pas assez.

— Pas assez ? Tu plaisantes !

— Je ne plaisante pas du tout, mon vieux. Ecoute, je viens vous rejoindre pour une réunion. Thornton a déjà organisé quelque chose avec ce Whitney-Evans pour vingt et une heures. Peux-tu rester à proximité jusque là ?

— Oui, oui, je peux, soupira Pender.

Une grande lassitude s'était emparée de lui. De toute évidence, Howard avait été prié de ne pas insister par Thornton, secrétaire privé du ministère de l'Agriculture, de la Pêche et de l'Alimentation, et relais majeur entre *Dératiz* et le gouvernement. *Dératiz* avait toujours travaillé en collaboration avec la section des Pesticides au ministère. Même si le ministère de la Défense avait joué son rôle lors de la Peste noire de Londres, c'est avec l'Agriculture que la lutte contre les rongeurs avait continué, dans une action plus concertée encore. Il semblait improbable qu'Howard veuille contrecarrer les désirs d'un de ses secrétaires d'État, et tout à fait certain que Thornton était l'un des « très bons contacts » de Whitney-Evans.

La voix d'Howard vint interrompre sa rêverie.

— Tu es encore là, Luke ?

— Oui.

— Bon. La réunion se tiendra au Centre lui-même. Hormis le gouverneur, je souhaiterais que soient présents la jeune enseignante qui dit avoir vu les rats et le chef des gardes

forestiers. Dugdale, de l'Inspection de la Sécurité, viendra aussi. Ne t'inquiète pas, Luke, nous résoudrons la question.

— Il le faudra, et vite. Tu sais comme la situation à Londres a échappé à tout contrôle.

— Oh que oui ! J'y étais engagé jusqu'au cou. Mais cette fois, je suis sûr qu'il s'agit d'un cas isolé.

— J'aimerais partager ta confiance.

— Je te demande de ne plus en parler autour de toi, Luke. Attends la réunion, ordonna Howard sur un ton dont l'enjouement forcé avait disparu.

— Pourquoi ? Tu crains que je n'indispose quelqu'un d'autre ?

— Non, parce que l'affaire doit rester strictement confidentielle, répliqua-t-il sèchement.

— Une partie des écoliers et leur institutrice ont vu les rats, eux aussi.

— Je sais, mais on les a persuadés qu'ils avaient vu tout autre chose.

— J'en doute.

— Donc, à tout à l'heure, Luke ?

— A tout à l'heure.

En raccrochant, Pender croisa le regard de Milton.

— J'aimerais boire un verre, dit-il.

— Je serais heureux de vous accompagner, mais j'ai une conférence qui doit commencer sous peu et je dois accueillir l'orateur.

— Dans ce cas, je vous laisse.

Pender quitta le bureau en réprimant la colère qu'il ressentait. Et si un malheur se produisait alors qu'ils perdaient un temps précieux... Néanmoins, il ne rejetait pas a priori leur point de vue. Vider toute cette forêt serait une opération énorme, et qui sans doute provoquerait la panique — non seulement dans la Ceinture Verte, mais dans les régions avoisinantes, et jusqu'à Londres. Et s'il s'avérait que c'était une fausse alerte... Il ne voulait même pas y penser. La fille avait vu les rats, et elle ne semblait pas être de ces personnes qui répandent la peur à la légère, même si elles ont un doute.

Il pénétra dans le hall d'accueil et y trouva Jenny en conversation avec un grand gaillard barbu. Elle se retourna et lui sourit.

— Luke, je vous présente Vie Whittaker, l'aîné de nos éducateurs.

Vie Whittaker n'avait pas loin de quarante ans, estima Luke. Quelques fils blancs striaient sa barbe noire soigneusement taillée. Il fixa intensément le nouveau venu.

— Je suis assez perturbé par ce que me dit Jenny, monsieur Pender.

— C'est normal, il y a de quoi, répondit Pender qui s'adressa à la jeune fille :

— Une réunion a lieu ce soir au Centre, Jenny. Les pouvoirs en place désirent que vous y assistiez.

— Vont-ils faire quelque chose tout de suite, Luke ?

— Ils vont en décider à la réunion. Mais nous devrons d'abord les convaincre qu'il existe une menace réelle.

— C'est grotesque ! Il est sûr que...

— Je sais, je viens de m'empoigner avec tout ceci. Je suppose qu'il est raisonnable de mener une enquête avant qu'ils n'élaborent un plan d'action. Vous êtes le seul témoin fiable : à vous de les persuader que vous n'avez pas été victime de votre imagination. L'autre preuve nous aidera également.

— Croyez-vous qu'ils se laisseront convaincre ? S'inquiéta Whittaker.

— A dire vrai, je n'en sais rien. J'ai le sentiment qu'ils feront durer un peu le jeu. Mais la seule chose qui m'intéresse pour le moment, c'est de manger un morceau et de boire une bière. M'accompagnerez-vous, Jenny ?

— Volontiers, acquiesça celle-ci, et Pender surprit le regard aigu que Vie Whittaker lui lançait.

— Tu ne viens pas à la conférence, Jenny ?

— Je t'avoue que je ne suis pas tellement disposée à écouter le récit de voyage d'un naturaliste à travers l'Iran et le golfe Persique, Vie. Après ce que j'ai vu aujourd'hui, j'aurais moi-même besoin d'un remontant.

— Alors, à tout à l'heure.

Pender avait affecté de ne pas entendre ce dialogue.

— Bon, emmenez-moi dans un pub, Jenny.

Ils dédaignèrent l'imposant établissement proche du Centre et prirent la direction du Sud. Une nuit très noire était tombée sur la forêt. Pender conduisait pleins phares en restant au milieu de la route pour éviter les bords accidentés. Quand une voiture venait en face, ce qui était rare, il se mettait en code et serrait sa gauche. Plusieurs fois, ils longèrent des murs de brique qui devaient clore de riches propriétés. Dans une clairière, des lumières brillaient.

— L'habitation d'un garde forestier, expliqua Jenny. Il y en a plusieurs dans la forêt.

— Et ce panneau là-bas, qu'indique-t-il ?

— Un centre d'études sur l'énergie solaire.

— A-t-il quelque chose à voir avec vous ?

— Non, pas vraiment. Nous travaillons ensemble de temps en temps.

La lune apparut soudain de derrière les nuages, baignant le paysage de lumière argentée. Ils dépassèrent une ferme, prirent un virage serré et la route se mit à monter raide. Quelques maisons à droite, un centre hippique à gauche ; le pub était planté au sommet de la colline, face à un groupe de bâtiments entourés de hautes clôtures métalliques.

— Qu'est-ce que c'est, Jenny ?

— Un camp d'entraînement pour les cadets de la police. Ils ont aussi un champ de tir et un terrain pour entraîner leurs chiens.

Pender gara sa voiture sur le parking aménagé à l'arrière du pub. Dehors, l'air froid de la nuit le fit frissonner. Ils dominaient une vaste étendue de prairies qui descendaient en pente douce jusqu'à la forêt, dense et noire.

A proximité du pub, Pender trouva un autre sujet d'étonnement.

— Pourquoi toutes ces maisonnettes, Jenny ?

— Justement, c'est une cité de *mobile homes*. Des sortes de grandes caravanes, vous voyez, mais sans les roues. Il existe deux cités par ici, l'une de vingt habitations, l'autre de trente ou quarante. Elles sont séparées par une ferme. Il y en a une autre près de Hornbeam Lane, que peu de gens connaissent, parce

qu'elle est très à l'écart. Elle doit compter une vingtaine de maisons, je pense.

— Mon Dieu... Je n'avais pas imaginé que la forêt était aussi habitée. Même si nous nous couvrons de ridicule, Jenny, espérons que nous nous soyons trompés au sujet des rats.

Pendant qu'il parlait, un gros nuage vint masquer le clair de lune ; et il se sentit vulnérable, livré à la nuit. Il prit le bras de Jenny et la guida vers la chaleur accueillante du pub.

L'ATTAQUE

La créature changea de position sur son lit de paille mêlée de terre humide. Son obésité rendait tout mouvement difficile, car ses pattes ne supportaient désormais plus le poids considérable de son corps. Les autres se déplaçaient dans l'espace obscur de la cave ; alors le silence s'animait de frôlements, de piaulements. Mais ils n'approchaient pas le coin où se tenait la créature, tant ils craignaient son courroux : leur propre corps grisâtre, tout ballonné risquait d'être déchiqueté dans l'aventure, non par la bête elle-même, mais par les trois gardes à fourrure noire tapis à ses pieds.

De petits os gisaient ça et là sur le sol ; de temps à autre, de puissantes mâchoires s'en emparaient pour les réduire en poudre. Une certaine nervosité gagnait les chairs apathiques, la créature allongée dans son coin le percevait. De sa gorge sortit une sorte de gargouillis auquel se joignit aussitôt un son de même nature provenant d'un point extrêmement proche dans l'obscurité. Tout remous cessa. Ils écoutaient.

Le corps boursouflé, s'agita dans la paille ; les autres bêtes s'aplatirent sur le sol, rampèrent dans les gravats et vinrent offrir leur cou charnu dans un rituel de soumission. La créature était vieille à présent elle avait tout oublié du voyage qui les avait amenés ici ; cet interminable voyage à travers les souterrains où ils avançaient en rampant dans le noir, terrifiés lorsque d'énormes choses passaient comme le tonnerre au-dessus de leurs têtes. Elle pressait les autres de continuer, les encourageait de ses cris aigus, veillait à ce qu'ils restent groupés. Ils s'étaient enfuis de l'endroit où on les pourchassait, où on exterminait leur espèce ; l'instinct de survie était leur seul allié. Quand la porte de la cave s'était ouverte, ils avaient occis leurs libérateurs et s'étaient repus de leurs corps avant de se lancer dans l'aventure.

Un savoir ancestral les avait poussés à s'enfoncer sous terre, ils n'avaient plus d'adulte à leur tête depuis qu'ils avaient dévoré leur mère, durant les derniers jours passés dans la cave. Dès le début, la créature avait dominé les autres. Bien que ses frères et sœurs, ils étaient différents : leur corps était recouvert de fourrure brune, presque noire ; le sien, non.

Elle les avait guidés à travers les tunnels. On ne se reposait que lorsque tout le monde était épuisé. Pour se soutenir, on avait sacrifié les deux plus faibles, qui n'avaient pas réellement protesté. Et le groupe avait continué, en suivant toujours les rails. Le son d'une voix humaine l'incitait à la prudence : c'était là l'ennemi, c'était là le chasseur. Quand l'air froid frappa les narines, ce fut un choc. Le groupe apeuré se blottit dans le noir, tandis que leur chef se risquait plus avant. Finalement, tout le monde avait suivi. Le ciel nocturne était sur leurs têtes. Ils se raccrochaient aux ombres.

Les autres voulaient abandonner les rails, aller là où il y avait des maisons, et de la chair vivante. Il les en avait empêchés. Ils étaient encore dans la ville, ce qui pour eux signifiait le danger. Quand le jour vint, ils se cachèrent en tremblant. Heureusement, un autre tunnel commençait plus loin. La nuit leur apporta une découverte entièrement nouvelle, qui les réjouit.

Ils ne connaissaient pas l'herbe, l'herbe haute qui ondoie au vent. Ils en aimèrent la douceur, et apprécièrent l'abri qu'elle leur offrait. Elle fourmillait de petites choses vivantes et parce qu'ils étaient encore jeunes, ils oublièrent leur peur et ne pensèrent plus qu'à jouer. Mais leur chef les en empêcha. Le danger, il le savait, était partout autour d'eux. Il les fit escalader le talus herbeux ; ils s'éloignèrent des rails et des tunnels par lesquels les trains s'enfonçaient sous la ville, et pénétrèrent dans la forêt : un monde nouveau, où ils pouvaient respirer et courir librement. Il sentait que les humains étaient encore là, mais à mesure qu'ils avançaient, leur présence devenait moins perceptible. Ils traversèrent des chemins très durs où filaient d'effroyables monstres dont on voyait de loin briller les yeux dans la nuit. Aux approches de l'aube, ils se reposèrent enfin. Ils avaient encore peur mais, semblait-il, le pire était passé.

Le groupe s'adapta rapidement à sa nouvelle vie ; l'astuce ne lui fit jamais défaut. Les jeunes avaient tellement grandi que leur taille effrayait les autres animaux de la forêt. Bientôt ils s'accouplèrent. Celui dont le corps était différent, lui, ne connaissait pas de repos. S'adapter comme les autres, il ne le

pouvait pas : il savait qu'ils n'étaient pas encore en sécurité. Et puis quelque chose lui manquait. A l'air libre, il se sentait sans protection.

Ils reprirent leur voyage, la nuit toujours, toujours en formation compacte à travers bois et prairies. Quand le soleil se levait, ils se dissimulaient. Comme ils atteignaient le cœur de la forêt, celui qui dominait le groupe trouva le lieu de repos dont il rêvait : son obscurité permanente le rassurait, il pouvait y cacher son corps difforme. C'était le repaire idéal.

Il y avait vécu une vie deux fois plus longue que celle des créatures dont il était issu. Il s'y était reproduit aussi, engendrant une progéniture à son image. Chez ceux qui lui ressemblaient, la mortalité était importante, et ceux qui survivaient étaient faibles, souvent incapables de se débrouiller seuls. Ils dominaient pourtant les autres jeunes de la portée, ceux qui avaient la fourrure foncée. Des deux races qui cohabitaient c'était la seconde qui partait à la recherche de la nourriture et la rapportait au repaire pour le chef et ses héritiers naturels.

Il ne quittait plus l'air confiné du repaire à présent, car, son corps difforme était devenu trop lourd, complètement boursouflé. Il régnait encore sur le groupe, mais il sentait la tension monter. L'agitation gagnait ses disciples, aussi bien les noirs que ceux qui lui ressemblaient ils se languissaient de quelque chose qu'ils ne pouvaient pas comprendre. Bien qu'ils soient devenus nombreux, ils étaient restés cachés durant des années ; une crainte innée les retenait dans la forêt, loin du regard des hommes. Et maintenant, on eût dit que la puissance numérique les enhardissait, leur donnait un courage inconnu jusque là. Le besoin qui les possédait devenait plus fort de jour en jour ; les animaux qu'ils tuaient ne suffisaient plus à rassasier leur faim étrange.

La chose tapie dans son coin savait, elle, ce qu'était cette faim, car l'instinct du groupe découlait du sien propre. C'était la faim de quelque chose qu'elle avait goûté autrefois, il y avait bien longtemps.

Dans le noir, ses deux têtes oscillaient d'un côté sur l'autre, et une substance visqueuse engluait ses deux bouches à certain

souvenir : celui, après tant d'années, du goût de la chair humaine.

6

— Et si nous restions dans la voiture, Alan ? Il fait si froid dehors ! Frisonna la passagère en resserrant frileusement le col de son manteau.

— Tu exagères, Babs, il ne fait pas si froid. Et puis je te réchaufferai très vite.

Avec un regard concupiscent, l'homme glissa autour de son épaule une main qui l'attirait à lui.

— J'en ai la chair de poule, Alan...

— Nous sommes trop près de la route, Babs. Avec ces voitures qui passent...

— Alors, avance un peu plus la voiture.

Alan s'efforça de ne pas trahir son agacement.

— Je ne peux pas, chérie. La voiture risquerait de s'embourber. Les phares n'éclairent pas assez le sol, je pourrais me prendre dans une racine ou dans n'importe quoi.

Elle soupira, résignée. A quoi bon protester ? Alan parvenait toujours à ses fins. Généralement pour le plus grand plaisir de sa partenaire, elle devait le reconnaître.

Alan Martyn était agent immobilier – et Babs, au bureau, madame Newell – sa secrétaire. Il avait vingt-cinq ans, l'avenir lui souriait ; elle en avait trente-cinq et n'avait pas assez vécu. Quinze années de mariage durant lesquelles elle avait élevé deux fils maintenant adolescents avaient presque étouffé en elle tout désir. Aucune surprise dans sa vie : les secousses, les hauts et les bas n'y existaient guère. Elle aurait pourtant dû être satisfaite, avec ce mari, un peu insignifiant, mais si bon, ces garçons qui étaient devenus de beaux jeunes gens, même s'ils étaient très turbulents. La maison était gentille – un peu exiguë peut-être, mais gentille – et ils avaient un magnétoscope. Jusqu'au chien qui était si obéissant !

Tout allait bien, tout allait trop bien. Parfois, elle en aurait crié.

Reg, son mari, était un homme solide, le prototype de l'honnête homme. Il ne traînait pas en pantoufles dans la maison, ni ne fumait la pipe – ce n'aurait pas été *bien*. Mais il roulait ses cigarettes par mesure d'économie et élevait des lapins au fond du jardin ; il prenait son bain tous les dimanches et tous les mercredis sans exception ; trouvait toujours le temps d'aider les garçons dans leurs devoirs ou de répondre à leurs questions ; promenait toujours le chien le soir, quel que soit le temps, proposait toujours de laver les plats, même s'il savait qu'elle n'accepterait pas ; laissait toujours ses chaussures boueuses dehors, devant la porte ; et il n'avait jamais levé la main sur elle, et il lui faisait l'amour tous les samedis matin sans exception, et il ne lui avait jamais demandé d'essayer une nouvelle position et jamais ne s'était servi d'autre chose que de son pénis ; et elle ne l'avait jamais surpris en train de se masturber.

Reg, Reg, pourquoi être si mortellement ennuyeux ?

Les lèvres d'Alan se pressèrent avidement sur les siennes. Alan était méchant, égoïste, mais il l'excitait. C'était précisément le contraste avec le sérieux et la solidité de Reg qui l'attirait, Babs en avait conscience. Elle ne cherchait pas à se leurrer : un type sans scrupules qui se servait d'elle pour assouvir ses désirs sexuels, voilà ce qu'était Alan. Et c'était très bien ainsi, parce qu'elle-même n'agissait pas autrement avec lui.

Elle n'aurait abandonné pour rien au monde son mari et ses garçons, elle les aimait trop tendrement. Mais son tempérament de femme exigeait davantage qu'une affection douillette. Reg avait ses lapins – elle, elle avait ça.

Depuis toujours, elle désirait retravailler. Le contact avec les gens de l'extérieur lui manquait, ceux dont on ne sait pratiquement rien et qu'on trouve néanmoins plus intéressants que ses voisins ou ses relations. La routine du travail ménager l'épuisait sans la stimuler, et la maison avait perdu tout attrait. Et voici que la nécessité plus que la complaisance l'avait amenée à ce qu'elle souhaitait : le salaire de Reg s'était dévalorisé de semaine en semaine, la maisonnée ne vivant plus qu'en fonction de l'inflation. Contrôleur de production dans une agence de publicité, Reg n'avait aucun syndicat derrière lui pour veiller à

ce que ses gains demeurent proportionnels au niveau des prix sans cesse en hausse. Finalement, à l'instigation de Babs elle-même, il fut décidé qu'elle reprendrait un travail. Cela ne posait aucun problème réel avec les garçons, assez grands désormais pour se passer un peu de leur mère ; d'autre part, Reg était suffisamment raisonnable pour comprendre que sa femme avait besoin d'un centre d'intérêt à l'extérieur.

— Viens donc, chérie, il y a longtemps que nous ne l'avons pas fait dehors, pria Alan.

A travers le tissu rêche du manteau, il entreprit de lui pétrir les seins en un mouvement circulaire.

— J'étendrai une couverture à terre, tu ne seras pas mouillée...

Sous ses vêtements, Babs sentait une chaleur l'envahir.

— Et si quelqu'un arrive, Alan, objecta-t-elle d'un ton qui consentait déjà.

— Ne sois pas sotte, Babs. Personne ne se promène dans la forêt la nuit.

— Je ne pourrai pas rester trop longtemps.

Il consulta le cadran lumineux de sa montre.

— Il n'est que huit heures moins dix. A quelle heure as-tu dit que tu rentrerais ?

— Vers la demie. J'ai prévenu Reg que nous travaillerions sur les livres ce soir. Il a dit qu'il ferait dîner les garçons.

— Brave Reg, murmura distrairement Alan comme ses lèvres s'emparaient de l'oreille de Babs.

« Pauvre imbécile » songea-t-il tout aussi distrairement.

La poitrine de Babs se soulevait à un rythme accéléré. A cause de l'humidité qu'elle sentait entre ses cuisses, elle croisa étroitement les jambes. Quel amant cet Alan, si attentionné, si généreux... Et aussi — elle frémît de plaisir — si exigeant. Etais-il aussi exigeant avec sa jeune épouse ?

— Bon, d'accord, Alan, céda-t-elle d'une voix plutôt pressante. Mais trouvons un endroit abrité !

Il sortit en trombe de sa Ford Capri couleur fauve, ouvrit le coffre pour y prendre la couverture. Babs sortit également, non sans s'assurer que sa portière était bien fermée s'il était un sujet sur lequel Alan ne plaisantait pas, c'était bien sa voiture. Le

froid de la nuit aurait presque suffi à éteindre son désir ; elle jeta un regard autour d'elle, et la forêt lui parut irréelle sous le clair de lune.

— On y va, Babs ?

C'était le désir qui précipitait la respiration d'Alan, elle le savait. Il aimait tant les expériences... Toujours essayer de nouvelles choses, il adorait. Depuis sept mois qu'elle le connaissait — dont six charnellement — ils avaient étudié toutes les positions imaginables. Bien qu'elle fût la plus âgée des deux, elle s'était engagée dans l'aventure avec la soif d'apprendre d'une toute jeune fille, une envie presque désespérée de connaître autre chose. A l'heure du déjeuner, quand les autres quittaient le bureau, ils prétendaient avoir du travail et allaient s'enfermer dans la réserve où l'on gardait les dossiers de tous les clients. Ils faisaient l'amour, à terre au milieu des classeurs, ou appuyés contre eux, ou même juchés sur ces fameux classeurs. Il lui avait cinglé les fesses à coups de ceinture, mordu les seins à la faire crier, l'avait sodomisée, à moitié suffoquée avec son sperme. Elle s'était assise sur son visage afin qu'il boive ses sucs, lui avait ligoté le pénis et les testicules avec sa propre cravate et l'avait tiré, tout vagissant, autour de la réserve, s'était promenée assise à califourchon sur son dos, l'avait barbouillé de crème de beauté avant de le manipuler. Il avait tout aimé, et elle aussi.

Entre eux, rien de romantique, mais un bel appétit, une franche luxure. C'était beaucoup plus simple ainsi.

Lors des occasions qu'ils se ménageaient de s'évader ensemble — pour Reg, le travail servait de prétexte pour les collègues de bureau, qui n'étaient pas dupes, ils invoquaient des congés dont les dates coïncidaient, ou encore, quelle surprise, ils tombaient malades le même jour — ils se laissaient aller à toutes leurs fantaisies, et sortaient rarement des chambres d'hôtel qu'ils retenaient. Ils avaient tâté du sadisme et du masochisme, mais seulement si l'un et l'autre y consentaient, et à un niveau d'amateurs ; ils n'aimaient pas tant faire mal, ni avoir mal. L'esclavage avait ses côtés amusants, mais irritait trop les poignets. Echanger ses sous-vêtements était sympathique si les lumières étaient éteintes. Au bout d'un certain temps, quand ils furent à court d'imagination en matière

d'expérimentation, ils s'aperçurent que les relations sexuelles normales procuraient une plus grande jouissance selon l'endroit où elles se pratiquaient. Ni l'un ni l'autre ne se souciait de regarder l'avenir, de se demander où les menait leur aventure. Ils vivaient leur fièvre au présent, ne pensaient ni au lendemain ni au surlendemain. Ils n'étaient pas amoureux, mais ils aimaient ce qu'ils faisaient ; quand ils n'aimeraient plus, ce serait la fin.

La lune disparut soudain et ils se trouvèrent plongés dans les ténèbres.

— Cela ne me plaît pas, Alan, avoua Babs, nerveusement.

— Il fera clair dans une minute, ne t'inquiète pas. Viens me faire un câlin.

Il l'attira à lui, se pressa contre son corps — non sans fouiller l'obscurité du regard par-dessus son épaule, car lui-même n'appréciait le noir que modérément. Aussi poussa-t-il un soupir de soulagement discret lorsque la lune réapparut.

La couverture jetée sur l'épaule, il prit là main de sa compagne et l'entraîna vers le sous-bois en écartant le feuillage au passage.

— Pas trop loin, Alan, pria Babs.

— Non, chérie, quelques pas seulement... C'est joli et après ce fourré, nous serons hors de vue de la route.

Le bruit d'une fuite précipitée les arrêta.

— Qu'est-ce que c'est ? Chuchota Babs.

Alan dressa l'oreille quelques instants, mais n'entendit plus rien.

— Un animal, sans doute. Nous l'avons probablement effrayé.

Il continua et elle le suivit avec humilité. Un peu plus loin, le sol s'affaissait légèrement, formant une sorte de cuvette.

— Ici, ce sera très bien, estima-t-il, se demandant pourquoi il avait chuchoté.

Il piétina l'herbe et aplatis soigneusement les ajoncs avant d'étendre la couverture, coins bien tirés.

— On y va, ma mie ? Sourit-il, le visage si pâle sous la faible clarté de la lune.

— Je ne suis pas sûre, Alan...

— Mais si, mais si, tu en as envie autant que moi.

Il l'allongea et se mit à déboutonner son manteau — et elle oublia tout de la forêt et de ses créatures nocturnes. Babs n'était que rondeurs, mais rondeurs fermes et pleines ; l'épanouissement provocant de sa silhouette, qui n'avait rien de flasque, était un attrait supplémentaire. Le désir d'Alan grandit devant cette poitrine et ce ventre exposés au clair de lune ; il s'inclina vers elle, vint embrasser son cou, la naissance de ses seins prêts à jaillir du soutien-gorge, puis du bout de la langue, traça un chemin nacré jusqu'au bas du ventre dont la chair se hérissa aussitôt.

Le froid, s'il faisait frissonner Babs, apportait à l'amour une dimension nouvelle : engourdie à l'extérieur, elle se sentait à l'intérieur inondée de chaleur. Et puis les étoiles, le grand air, tout cela donnait la sensation d'être observée et ajoutait à l'excitation du moment. D'ailleurs, les caresses d'Alan la tiraient de son engourdissement là où il la touchait, sa peau devenait vivante, presque brûlante. Il avait dégagé ses bras du manteau et lui ôtait sa blouse.

— Alan, non, il fait trop froid...

Les protestations de Babs se perdirent dans un baiser, et il acheva d'enlever le chemisier. Un instant, il contempla les épaules nues, si blanches, le visage qui se levait vers lui, ardent et plein d'innocence à la fois — et il fut tout près de l'aimer. L'espace d'un instant seulement : le désir submergea vite l'émotion. Le soutien-gorge dégrafé, il tira sur la jupe qui s'accrochait aux hanches, puis glissa facilement. Le collant, les chaussures... Restait le slip : il prit le temps de la caresser à travers le mince tissu, la mettant si bien au supplice qu'elle lui saisit la main pour la guider vers un lieu plus secret. Il résista : il ne voulait pas hâter son plaisir, ce qui les désaccorderait.

Ce fut elle qui fit glisser le vêtement le long de ses jambes, puis le posa délicatement à proximité. Il se redressa et la contempla, corps de marbre blanc aux jambes entrouvertes, chair nacrée où seul contrastait un petit triangle sombre, douce chair consentante prête à accueillir sa propre chair.

Alan se débarrassa très vite de ses vêtements. Il savait qu'ensuite, quand il les chercherait dans l'obscurité et le froid, il

regretterait de les avoir éparpillés n'importe où, mais pour l'instant, c'était le dernier de ses soucis... Il ne pensait qu'à étreindre ce corps étonnamment passionné, allongé à ses pieds. Il se coucha sur lui, l'enlaça, le pressa, le caressa, se frotta à sa peau.

Elle aussi le serrait, lui encerclait la taille, lui caressait les épaules, le dos, massait avec conviction ses parties charnues. Pour être encore plus près de lui, elle remonta les genoux, noua ses talons autour des jambes de son amant.

Il chercha ses seins, s'empara d'un mamelon qu'il téta goulûment, puis le titilla de la main tandis qu'il revenait aux lèvres de Babs qui gémissait. Doucement. Lui-même tentait d'étouffer ses murmures, pour le cas où il y aurait vraiment quelqu'un dans la forêt. Mais à mesure que leurs mouvements devenaient plus frénétiques, leurs effusions se faisaient plus sonores.

Babs détacha ses talons ; elle le voulait en elle maintenant, le prélude avait assez duré. Jambes grandes ouvertes, elle se souciait peu que ses pieds soient dans l'herbe, que ses talons s'impriment dans la terre. Elle guida le pénis jusqu'à sa vulve, mais à l'entrée, Alan bascula les hanches de façon à garder son sexe tout au bord ; caresse torturante.

— Viens... Viens, je t'en prie, implora-t-elle.

Il souriait, et elle souriait aussi : elle le voulait en elle, et désirait que le jeu continue. Mais il s'écarta délibérément ; le petit cri de déception que poussa Babs se mua bientôt en un gémissement d'extase : il avait enfoui sa tête entre ses cuisses et pointé sa langue dans le profond passage humide. Elle souleva les hanches, son corps s'anima d'une telle fièvre qu'il dut la maintenir fermement afin qu'elle ne lui échappe pas. Puis, alors qu'elle s'arquait tout entière à la rencontre de sa bouche, il s'agenouilla pour placer ses cuisses sur ses épaules, l'une après l'autre. Sa tête alors se trouva prise dans un étau si puissant qu'il éprouva quelque difficulté à respirer. Mais Babs refusa de relâcher son étreinte ; au contraire, ses mains et ses jambes le poussaient à entrer en elle, loin, plus loin.

A l'idée qu'il pourrait suffoquer, Alan fut tenté de céder à la panique ; mais la tension du corps de Babs lui apprit qu'elle

abordait au paroxysme qui précède l'orgasme ; en même temps elle cherchait son pénis qu'elle se mit à caresser voluptueusement, l'encourageant à l'ultime effort. Plus loin, plus profond, si profond qu'il croyait sentir se déchirer le tendon retenant sa langue.

La main qui étreignait son sexe lui donnait le plaisir, tandis que sa tête et ses poumons étaient près d'exploser.

Plaisir et douleur mêlés, douleur exaltant le plaisir, plaisir annulant la douleur.

Elle cria sans retenue, sans honte non plus : les oreilles d'Alan, prisonnières de leur collier de chair, n'entendraient pas. La semence tiède inonda ses reins cambrés tandis que leurs deux corps se convulsaient dans l'extase, dessinant une étrange sculpture tremblante sous le rayon de lune. Un dernier spasme, et les silhouettes pétrifiées retombèrent lentement sur le sol. Poitrine dilatée, hors d'haleine, ils laissèrent s'apaiser les battements de leurs cœurs avant de se rapprocher l'un de l'autre.

Alan tira sur eux le manteau de Babs ; ils se pelotonnèrent dessous pour garder leur chaleur, car le froid ne tarderait pas à leur mordre la peau, ils le savaient.

— Merci, Alan, oh oui, merci, soupira Babs dès qu'elle eut repris souffle, c'était formidable.

Alan, le visage enfoui entre les seins de Babs sous le manteau, n'émit qu'un grognement étouffé. Il se sentait épuisé, les lèvres douloureuses.

Babs plongea sous le manteau, visage contre visage.

— Tu n'as pas trouvé ça formidable, Alan ?

Il étira ses jambes et l'herbe lui chatouilla les pieds. Alors, remontant prestement les genoux :

— Si, Babs, c'était terrible, assura-t-il.

A présent qu'il était rassasié, il commençait à ressentir le froid et pensait déjà à rentrer : il avait promis à Marjie de ne pas revenir trop tard à la maison.

Babs se hissa jusqu'à sa joue où elle planta un baiser, puis s'allongea sur le dos, bras et jambes écartés, avec un sourire satisfait. La chaleur de l'amour ne l'avait pas quittée encore ; même ses pieds découverts refusaient d'admettre le froid de

l'automne. Quelque chose lui piquait le pied justement ; elle le changea de place, le rapprochant un peu de l'autre. De nouveau la lune se perdit derrière un nuage.

— Chéri, murmura-t-elle, t'es-tu déjà demandé pourquoi c'est si bon, entre nous, je veux dire ?

Elle avait soulevé le bord du manteau pour le regarder, et attendait sa réponse.

— Non, Babs, répondit-il.

Elle revint à son nuage.

— Cela n'a jamais été ainsi avec Reg, même quand nous étions jeunes mariés.

Apparut le haut du visage d'Alan, qui préférait tester la fraîcheur de l'air avant de se risquer davantage.

— Ce n'est qu'une question de compatibilité physique, je suppose, déclara-t-il. Cela arrive. Certains s'entendent intellectuellement, d'autres physiquement. Pour toi et moi, c'est physique.

— Il n'y a pas que cela, Alan, protesta-t-elle, un peu peinée.

— Oh ! Non, bien sûr que non, Babs. C'est également que certaines personnes sont plus... heu... plus actives que d'autres. Mais nous nous accordons aussi mentalement, j'en suis persuadé. Apparemment, nous nous comprenons, toi et moi.

Il se demanda s'il pourrait jeter un coup d'œil à sa montre sans qu'elle s'en aperçoive.

Babs glissa ses bras sous le manteau la fraîcheur commençait à se faire sentir. Pourquoi s'illusionner ? Alan ne désirait d'elle qu'une seule chose, comme elle de lui. L'amour physique se passait aussi dans la tête, là où précisément ils avaient trouvé un accord mental. Elle se demanda si Reg avait déjà fait dîner les garçons.

Quelque chose lui piqua le pied derechef – et cette fois, ses sens alanguis se réveillant, elle s'en inquiéta. Et si ce n'était pas une feuille, une herbe, ou une brindille... Si c'était un animal ?

— Alan ! S'alarmta-t-elle.

Elle s'assit d'un élan et le manteau tomba, dénudant son ample poitrine ; Il fallut à son cerveau une fraction de seconde pour enregistrer la douleur. Alors, avec un cri perçant, elle lança sa jambe, attrapa son pied blessé et poussa un cri plus déchirant

encore en palpant ce qui restait de ses orteils : deux moignons poisseux de sang.

Alan bondit, effaré par ses cris, chercha autour d'eux ce qui avait pu la blesser, ne vit rien.

— Babs, qu'y a-t-il ?

Il la saisit aux épaules, espérant la calmer.

— Que t'arrive-t-il ? Parle, *dis-moi* ! L'adjura-t-il d'une voix devenue stridente.

— Mon pied ! Quelque chose m'a croqué les orteils !

— Bon Dieu ! Pas d'affolement, Babs. Là, là, calme-toi.

Laisse-moi jeter un coup d'œil !

Il n'en eut pas le temps, car le rat qu'excitait le sang se jeta une seconde fois sur le pied. Ses incisives s'enfoncèrent profondément, d'abord dans la main qui pressait le membre blessé, puis dans le pied lui-même. Devant l'apparition de cette créature noire, Alan eut un mouvement de recul. Qu'était cet animal ? Un chien sauvage, avec cette taille ? La lune surgit brusquement de sa couverture de nuages et la terreur s'empara de lui. Il reconnaissait là bête. Ce nez pointu, ce long corps luisant à l'extrémité arrondie, cette queue raide, interminable... c'était un rat noir !

Les hurlements de Babs l'éveillèrent de la stupeur qui le paralysait. Il empoigna le rat à la hauteur du cou, tira, tira... et tomba en arrière sans avoir lâché la créature qui se débattait. Les cris de Babs devinrent insoutenables : le rat avait arraché un morceau de sa chair. Toujours prisonnier de la poigne d'Alan, il fit pivoter sa tête et vint planter ses dents dans sa cuisse, buvant le sang à mesure qu'elles s'y enfonçaient plus profondément. L'artère fémorale était sectionnée ; le sang qui jaillit dans la gorge du rongeur manqua l'étouffer et il dut lâcher prise. Le sang gicla alors très haut de la blessure en décrivant un arc de cercle et l'air s'emplit de son odeur.

— Oh non, non ! cria Alan qui savait ce qu'endommager cette artère signifiait : la mort à brève échéance.

Il voulut comprimer la plaie, tenter d'endiguer le flot, mais le sang fusa entre ses doigts, lui éclaboussant le visage. Le rat qui se contorsionnait entre ses jambes, dès que fut évacué le sang qui obstruait sa gorge, sauta sur sa poitrine où ses griffes

s'incrustèrent, labourant la peau jusqu'à l'os. Puis, comme Alan basculait sur le dos, les mâchoires du rongeur s'ouvrirent un chemin dans sa gorge. Les autres, ceux qui hésitaient encore, se risquèrent alors à se glisser hors des broussailles entourant la clairière, prudemment, car la crainte de l'homme leur était innée ; mais le parfum suave du sang les rendait plus hardis.

A travers ses larmes, Babs vit les formes noires approcher. Elle aussi savait ce que cela signifiait. Elle aurait voulu aider Alan, mais elle avait trop peur elle aurait voulu courir, mais l'effroi la paralysait. S'enfouir sous son manteau, les genoux remontés, sur la poitrine, les mains crispées sur le tissu pour le maintenir bien serré, voilà tout ce dont elle était capable. La douleur de son pied était atroce, et la terreur lui annihilait l'esprit. Elle se mit à balbutier une prière sans suite, que ces créatures les laissent, qu'elles s'évanouissent dans la nuit, qu'elles retournent à l'enfer dont elles venaient, que... Mais les hurlements d'Alan lui disaient qu'il n'en serait rien. On tirait sur le manteau, et des dents aiguës exploraient sa chair... Les rats ne partiraient pas avant qu'Alan et elle n'aient été dévorés.

Alors que son corps troué de morsures se convulsait dans les spasmes de l'agonie, elle vit Reg attablé avec les garçons pour le dîner elle entendit Kevin, le plus jeune, qui disait :

— Maman est en retard, Papa. Maman est en retard... En retard....

Minuit passé. Depuis plus d'une heure, aucun son ne s'élevait de la tente solitaire plantée telle une sentinelle de toile à l'angle du champ, avec la forêt pour décor. Tout autour, l'herbe était givrée d'une rosée glacée, mais à l'intérieur il faisait bon : la chaleur que dégageait le corps des garçons valait bien un chauffage central. Une petite veilleuse luisait faiblement au milieu de cette tente où dormaient sept garçons et leur moniteur, nichés dans leurs sacs de couchage comme en des cocons gigantesques que l'aube froide les obligerait à quitter.

Gordon Baddeley, le moniteur, s'était placé contre une paroi ; un espace de trente centimètres le séparait du garçon le plus proche, ligne de partage ou mur imaginaire destiné à sauvegarder son autorité. Gordon soutenait qu'il était important de maintenir de tels symboles.

Agés de douze à quinze ans, les garçons venaient tous d'un foyer de Woodford, et ce camp était leur semaine de « survie. » En fait, il n'y avait pas grand-chose à quoi survivre, car la boutique la plus proche était à moins de cinq kilomètres, et lions, tigres et crocodiles n'étaient pas réputés habiter cette partie de la forêt d'Epping. Les plus jeunes cependant étaient persuadés que des ours rôdaient en liberté dans cette zone.

Ce champ n'étant pas un camping officiel, ils y étaient seuls. C'était un certain lord, dont les enfants oublaient toujours le nom, qui autorisait les orphelins de Woodford à camper sur un coin de sa propriété. Comme il ne l'habitait plus mais louait le terrain à des fermiers du cru, il apparaissait aux garçons comme une figure mythique, aussi vague et distante que Dieu lui-même.

Gordon Baddeley était lui-même un ancien du foyer. Sa bonté, sa droiture, chacun se plaisait à le dire, étaient un brillant témoignage de ce que pouvait réussir un orphelinat. A sa sortie de pension, il avait travaillé à l'extérieur dans un supermarché, d'abord simple magasinier, puis promu assistant au rayon des viandes surgelées ; et voici qu'au bout de trois ans seulement, tournant le dos au succès, il avait réintégré l'orphelinat qui l'avait élevé, parce qu'il voulait aider ses semblables, les déshérités. Le foyer avait été fier de l'accueillir, bien qu'il ne fût pas habituel de reprendre ceux qui l'avaient quitté.

Mais Gordon s'y était montré un sujet exceptionnel : bien élevé, le langage châtié, dur au travail, sans problèmes émotionnels apparents, il incarnait le type même du pensionnaire à propos duquel l'équipe enseignante aimait proclamer : « Voyez à quoi nous parvenons. S'il est vrai que nous ne pouvons pas donner à nos garçons l'amour et la tendresse de vrais parents, nous pouvons faire d'eux des jeunes gens aussi équilibrés que celui-ci. »

Non que ses camarades considèrent Gordon comme un tendre au contraire, il avait une réputation de « dur à cuire ». Amical mais ferme, parfois brutal mais pas méchant, drôle quand il le voulait et sérieux quand les autres le voulaient, il n'avait aucune aigreur et ignorait la rancune. Apparemment, il

aimait tout le monde et tout le monde l'aimait – bref, il était le pensionnaire idéal, l'honneur de son foyer. Il lui avait fallu trois années passées à l'extérieur pour comprendre qu'il représentait sa seule ambition, depuis toujours.

Le monde l'effrayait. Trop grand, trop agressif, plein d'étrangers. Dans la rue, il ne cessait de courir, parce qu'il se sentait nu et vulnérable et qu'y passer aussi peu de temps que possible l'exposait moins au danger. Cette réaction de malaise n'était pas rare chez les orphelins devenus adultes : une sorte d'allergie au monde en général, que la plupart parvenaient heureusement à dominer. Ce ne fut pas le cas de Gordon : la sécurité du foyer lui manquait à un point aigu. L'orphelinat lui avait trouvé une chambre chez une famille chaleureuse et unie – tellement unie qu'il y ressentait davantage encore sa condition d'intrus. Elle fit de son mieux pour l'accueillir et il accepta son hospitalité avec gratitude, mais plus il la côtoyait, mieux il mesurait ce qui lui avait manqué dans ses jeunes années ; s'il n'en concevait aucun ressentiment, il se sentait toutefois différent.

Les filles aussi lui posaient problème. Elles l'attiraient, et il en connaissait plusieurs au supermarché qui étaient gentilles avec lui. Là aussi pourtant, il avait l'impression qu'une barrière les séparait, qu'il restait extérieur, voué à observer leur monde à travers un invisible écran de verre. Avec le temps, peut-être fut-il parvenu à passer de l'autre côté, à établir une communication avec les autres mais, en attendant, la solitude lui devint trop lourde à supporter. Dans l'intimité du foyer, il était quelqu'un, au-dehors, il n'était rien. Il était revenu et on avait transformé son échec en triomphe. Le foyer était *son* foyer, l'endroit où il souhaitait demeurer.

Gordon se retourna dans son sommeil ; ses paupières frémirent avant de s'ouvrir. Ses yeux fixèrent un moment le toit pentu tandis que ses rêves se dispersaient d'eux-mêmes. A la lueur verdâtre de la veilleuse, les formes endormies prenaient un aspect irréel. Quelqu'un s'était-il éveillé ? Il balaya du regard les dormeurs blottis au fond de leurs duvets. Un sanglot, un sursaut spasmodique étaient choses fréquentes durant la nuit.

Mais il n'entendit que ronflements et soupirs : tout allait donc bien. Pourtant quelque chose l'avait réveillé. Quoi ?

Il se recoucha et tendit l'oreille.

Un léger grattement sur le mur de toile... Il tourna la tête dans sa direction, et le bruit s'arrêta. Gordon retint sa respiration.

Quelque chose poussait contre la toile grossière, quelque chose de bas, là, près du sol. On voyait une bosse à hauteur de sa hanche, qui se déplaça brusquement vers sa tête. Avec précaution, Gordon écarta son lit de camp de la protubérance et, dehors, plus rien ne bougea. Comme si la chose avait senti sa présence, et perçu ses mouvements.

S'il ne s'était retenu, il aurait bondi en criant à l'autre bout de la tente. Non, cela effraierait les jeunes, se rappela-t-il. De toute façon, il ne s'agissait probablement que d'un renard ou de quelque autre animal nocturne trop curieux, qui ne percerait jamais la toile épaisse. Il fit descendre lentement la fermeture à glissière de son duvet et dégagea ses bras.

La bosse qui gonflait la toile recommença à se mouvoir en direction de son visage. Elle mesurait au moins soixante centimètres de long ! C'était un renard, oui, sûrement. Ou alors, à la rigueur, un blaireau ? Quoi que ce soit, ce n'était pas très haut. A moins qu'un animal se traînant sur le ventre... Un chien ? Oui, ce pouvait être un chien. Le mouvement cessa tandis que la pression semblait s'accentuer. Gordon recula la tête le plus loin possible, c'est-à-dire à une vingtaine de centimètres de cette inquiétante protubérance. Il avait le sentiment angoissant que la créature le voyait à travers le tissu, reniflait sa peur. Sa main chercha à tâtons la torche électrique qu'il plaçait toujours à son côté quand il campait, toucha par mégarde son voisin qui remua, trouva enfin l'objet de métal. En se retournant dans son sommeil, il l'avait envoyé rouler tout contre le jeune garçon. Il en agrippa fermement le manche, et se figea : ce grattement ténu, de nouveau...

Avec un cri à peine étouffé, il fit décrire un arc de cercle à son bras qui vint assener un grand coup de torche à l'endroit où saillait la toile, qui se détendit aussitôt : la créature avait donc fui. Avait-il entendu un petit cri suraigu au moment où l'arme

improvisée avait frappé, ou était-ce sa tête qui résonnait de cris ?

Il alluma la torche, faisceau dirigé vers le bas ; puis, le corps faisant écran à la lumière pour laisser dans l'ombre le reste de la tente, il éclaira la paroi la plus proche. La créature l'avait-elle endommagée ? — Non, la toile était intacte ; ce n'était pas un brave renard fureteur qui suffirait à trouer un matériau aussi résistant ! Cette constatation procura à Gordon une certaine détente, sa respiration se régularisa. Le doigt sur le bouton, il s'apprêtait à éteindre sa torche quand une lourde masse se jeta contre la paroi, juste au centre du cercle de lumière.

Le grattement devint alors frénétique. Pétrifié d'horreur, Gordon vit une petite déchirure apparaître dans la toile, puis une longue griffe recourbée s'y faufile, agrandir brutalement l'accroc... De petites protubérances la remplacèrent bientôt, s'acharnèrent à gratter autour du trou. Les deux séries de griffes finirent par lacérer la toile, et Gordon hurla. Le corps hérissé de fourrure noire s'élança dans la brèche, lui sauta au visage et planta profondément ses dents dans la mâchoire ouverte du jeune homme qui tomba en arrière, roula avec la bête sur les enfants réveillés en sursaut.

Affolés, ils se mirent à crier. Ils ne saisissaient pas ce qui arrivait à leur moniteur : la torche abandonnée gisait inutile entre les plis d'un sac de couchage, et la veilleuse ne permettait pas d'expliquer le pourquoi de telles convulsions. L'un des garçons eut la présence d'esprit de s'emparer de la torche ; le faisceau éclaira le visage hurlant de Gordon, mais personne ne put mettre de nom sur ce qui s'accrochait à sa face ensanglantée. Un jeune garçon poussa des exclamations d'effroi en apercevant quelque chose de noir se frayer un passage à travers un trou dans la toile ; celui qui tenait la torche dirigea la lumière de ce côté.

Gordon se débattait contre la créature qui lui labourait la poitrine de ses griffes. Impossible de se libérer des dents clouées dans sa mâchoire. Et son propre sang le faisait suffoquer. L'animal était de force à le tuer, il le savait. Pourtant ce qu'il vit lui dicta son action presque par réflexe, comme si, une fois de

plus, il contemplait la vie derrière une vitre. Seulement, cette fois, c'était lui qui se trouvait à l'intérieur, qui participait à la vie, et c'étaient les autres, les créatures noires, qui brisaient le verre pour forcer son monde. Il devait absolument, les arrêter.

Bien qu'aveuglante, la douleur comptait peu au regard de ce qui lui restait à accomplir. Il roula sur lui-même vers la déchirure, entraînant la créature avec lui. Il sentait l'os de sa mâchoire se fendre et craquer, le sang couler, abondamment à l'intérieur de son corps, gênant sa respiration. Mais son esprit était comme détaché, et lui répétait inlassablement : Empêche-les d'entrer, bloque l'ouverture...

Voilà, il y était, son dos bloquait le passage. Il savait qu'il les empêcherait de se déverser dans la tente. Il savait aussi qu'ils étaient occupés à le manger, que leurs dents entraient en action, fouaillaient la chair autour de sa colonne vertébrale et l'arrachaient. Il savait que la créature qui se contorsionnait sur son visage était prise au piège de sa mâchoire dont elle ne pouvait plus se dégager ; qu'elle n'en suçait pas moins son sang, le vidant de son fluide vital.

Mais il ne sut pas que d'autres bosses étaient apparues autour des parois de la tente. Le bruit des grattements se mêla aux cris de panique des garçons prisonniers, et la toile se fendit, crevée de longues déchirures.

L'aube couronnait déjà les arbres de sa lueur dorée ; le soleil levant allait son chemin à travers les brumes. A cette heure matinale, il n'était pas rare de voir le révérend Jonathan Matthews traverser péniblement la pelouse qui séparait le presbytère de la vieille église. Ces dernières années, le sommeil occupait moins de place dans sa vie. Les premières clartés dessinant l'ombre des feuillages sur les murs de sa chambre, il les accueillait avec un soulagement grandissant. Le jour naissant le délivrait de la solitude. Depuis que sa femme était morte prématurément huit ans auparavant, il n'avait personne à qui se confier, personne pour le réconforter. Il avait souvent envisagé de parler à son évêque du doute qui lui était venu sur le tard, de cette peur de la mort qui affaiblissait sa spiritualité, sans pouvoir s'y décider. Non, il livrerait cette bataille seul, et

Dieu lui donnerait sûrement la grâce de surmonter ses angoisses.

Il resserra son écharpe sur son col de pasteur, car son corps frêle craignait l'humidité du matin. Pour la millième fois il se demanda pourquoi ces affres de l'esprit venaient le tourmenter dans ses dernières années, alors que sa foi était auparavant si solide. Et pourquoi l'impression étrange que son trouble était lié à la forêt ? Comme si la menace qu'il imaginait tapie alentour évoquait celle de la mort, invisible mais toujours présente, aux aguets, attendant le moment favorable de se révéler. Jadis, la forêt était par excellence le lieu qu'il aimait ; à présent, elle était devenue le symbole de ce qui l'oppressait.

Poussant la grille, le révérend s'attarda à contempler le clocher de l'église. Sa hauteur modérée s'accordait parfaitement aux proportions de la nef sa pointe, qu'effleuraient les branches les plus élevées des arbres environnants, s'élançait du corps terrestre de l'édifice comme un défi, comme pour percer les cieux eux-mêmes, et aller y chercher la foi dont se nourriraient les âmes. Cet élan spirituel allégea le cœur du pasteur. Le doute, se dit-il, faisait partie de son service. Car s'il n'en éprouvait pas, quelles questions se poserait-il, quels obstacles rencontrerait-il ? Sur quelles épreuves serait-il jugé ? Il traversait un temps d'épreuves dont sa foi en Dieu sortirait bien plus forte.

La petite église lui donnait toujours un sursaut d'optimisme, c'est pourquoi il y venait fréquemment le matin d'aussi bonne heure. Pour pouvoir assumer sa journée, il lui fallait dissiper au plus vite les pensées négatives de la nuit : une heure paisible auprès de l'autel l'aidait à s'en détacher. Il foulait l'allée de gravier qui passait entre les tombes, en évitant de les regarder, pénétra sous le porche ; et alors qu'il posait la main sur la poignée de la porte, il entendit les grattements qui provenaient de l'arrière de l'édifice.

Le dos soudain raidi par une curieuse sensation de froid, il tourna lentement la tête dans cette direction et écouta avec une vive attention, cherchant à localiser le son. On remuait la terre, comme si quelqu'un ou *quelque chose* creusait. Un animal sans doute : il ne reconnaissait pas le bruit familier de la bêche s'enfonçant dans le sol, ni celui de la motte tombant ensuite sur

le tas de terre. Alors qu'ici, on fouillait la terre de façon continue.

Et maintenant, le craquement du bois qui se brise...

Le pasteur sursauta.

En proie à l'épouvante, il quitta le porche, reprit l'allée à pas très lourds, destinés à avertir de son approche, pour qu'il ne trouve plus rien en arrivant derrière l'église.

— Qui est là ? Appela-t-il.

Un moment, le silence s'établit. Puis le grattement recommença.

Passé le coin de l'église, le terrain s'inclinait et quelques marches menaient au cimetière planté de gazon. Le pasteur aperçut la tombe fraîchement ouverte.

C'était celle où la veille on avait couché la bonne madame Wilkinson. Autour d'un trou circulaire, la terre était bouleversée, rejetée en tas au hasard. Et le bruit du bois qu'on rongeait annonçait le pire.

La fureur précipita ses pas. Quel animal irait chercher sous terre la chair d'un cadavre humain ? Il atteignit le bord du trou, et, poussa un cri à la vue de ce qu'il découvrit.

Large, profond, un puits escarpé s'ouvrait dans le sol tout au fond grouillait une masse de corps à la fourrure noire. De quels animaux s'agissait-il ? Difficile à dire, car le soleil encore caché par les arbres n'éclairait pas le puits. En écarquillant les yeux, le pasteur put distinguer des formes individuelles, sans parvenir pour autant à les identifier.

L'une des créatures émergea de la masse ondulante, la gueule pleine d'une substance desséchée, et se hissa sur le dos de ses semblables pour gagner un autre coin, laissant un vide qui fut bientôt comblé par d'autres. L'espace d'un instant, le pasteur avait plongé le regard dans le cercueil. Il avait vu, horreur, des os blancs fracassés dont toute chair avait été arrachée. Il tomba à genoux et, plié en deux au-dessus du trou, vomit le flux de bile qui lui était monté à la gorge. Si seulement il avait pu s'enfuir, échapper à cette scène atroce ! Mais son corps secoué de spasmes douloureux tanguait dangereusement, ses doigts crispés s'enfonçaient dans la terre molle. Maintenant, il savait qui étaient ces créatures : les harpies de sa propre

conscience venues le tourmenter, lui apprendre que la mort n'était pas sacrée, que le corps pouvait connaître une profanation plus grave encore.

Le révérend Matthews n'avait pas remarqué les autres rats tapis dans le cimetière, cachés dans l'herbe, derrière les arbres, sous les pierres tombales. Ceux-là l'avaient guetté en silence, leurs yeux noirs mauvais avaient épié sa progression dans l'allée, et ils s'étaient avancés peu à peu, en rampant. Il n'avait pas conscience qu'ils étaient là tout près, de plus en plus près, l'arrière train frétiltant, d'impatience. Même quand le plus hardi lui mordit la cheville, dégustant sa chair sans hâte ni agressivité, il ne saisit pas immédiatement ce qui lui arrivait.

Le temps qu'il hurle et se débatte, il était trop tard : les congénères de l'animal se jetaient déjà sur lui de toute la force de leurs dents et de leurs griffes, le renversaient, le faisaient basculer dans le puits au milieu des autres, enchantés de l'aubaine de cette nourriture chaude dont coulait un sang vivifiant.

Mû par une terreur telle que toute douleur en était annulée, il tenta un effort désespéré pour escalader la pente, malgré les longs corps noirs collés à lui, qui le tiraient en arrière. Hélas, ils étaient plus nombreux encore à l'attendre en haut. Ses mains finirent par agripper le bord, s'épuisèrent à le hisser hors du trou... Mais les rats tranchèrent un à un les doigts qui crochaient l'herbe ; pour leurs incisives coupantes comme des rasoirs, les petits os ne présentaient aucun problème. Ne pouvant plus se cramponner, le malheureux glissa au fond, un pied dans le cercueil ouvert, au milieu des restes à demi dévorés de la vieille dame.

L'un des rats le suivit dans sa chute ; un bref instant, le pasteur plongea son regard dans ses petits yeux noirs, à quelques centimètres du nez rose qui le reniflait. Le rat monta sur lui, la mâchoire béante, et tous-les autres l'imitèrent. Le puits se remplit à ras bord de corps affairés qui se disputaient. Les cris étouffés de l'homme qui avait disparu sous la masse grouillante faiblissaient. Mourir, pourquoi était-il si long de mourir... ? Il sentait un rat s'agiter à l'intérieur de son corps : la bête s'était foré un chemin dans son thorax, et se gorgeait

maintenant de son cœur. Il aurait dû être mort à présent, il aurait dû... La souffrance semblait l'avoir abandonné depuis quelques instants, à moins qu'elle n'ait atteint une intensité subliminale ? Pourquoi s'interrogeait-il encore ? Pourquoi les questions, pourquoi les doutes encore ? En un moment pareil, il devait bien y avoir une réponse ? Mais non, rien, aucune révélation. Une seule certitude, on le mangeait. Il comprit enfin que son corps était bel et bien mort. Seules survivaient ses pensées, et d'ailleurs...

Le rat se régala de son cerveau, plongeant sa tête effilée au plus profond du crâne ouvert, dégustant des tissus cellulaires qui ne fonctionnaient plus : les impulsions ne trouvaient plus de récepteurs, et se réduisaient à rien. Le soleil franchit le sommet des arbres, baigna l'église et ses alentours de lumière neuve, vibrante. Mais aucun chant d'oiseau ne salua son arrivée. Le seul bruit perceptible était l'écho assourdi d'une dispute, quelque part derrière le vieil édifice. Bientôt, cela aussi se tut.

Pender était fatigué. Avec le chef des gardes Denison, il avait passé la matinée à sillonnner la forêt d'Epping, visitant fermes, résidences privées et établissements officiels à la recherche de traces laissées par des rongeurs. Ils questionnaient le plus possible les occupants ; la plupart avaient eu des problèmes de parasites à un moment ou à un autre, mais jamais de nature sérieuse ; tous avaient pu identifier les sujets indésirables.

La journée avait commencé tôt, et la précédente s'était terminée tard dans la nuit. L'évocation de la réunion qui s'était tenue au Centre l'emplissait encore de frustration. S'il savait que Stephen Howard était devenu un homme d'affaires bien plus qu'un chercheur, il n'avait pas encore compris jusqu'à quel point. Le directeur de recherches avait patiemment écouté la discussion quelque peu passionnée qui s'était poursuivie entre Pender et Whitney-Evans, le visage impassible, il hochait, parfois la tête en signe d'assentiment aux points marqués par l'un ou l'autre des protagonistes, mais se livrait rarement à un commentaire personnel. Pender devina vite qu'il attendait une réaction de Thornton, secrétaire privé au ministère de l'Agriculture, avant de faire connaître son opinion. Pender avait souvent vu Howard adopter cette politique évasive lors de réunions où étaient impliqués des supérieurs. Habituellement, cela l'amusait plutôt ; mais en la circonstance, ce qui était en jeu dépassait de loin les ambitions personnelles, et cette attitude l'irrita. Il devint évident que Whitney-Evans et Thornton s'étaient concertés avant la réunion quand le secrétaire privé suggéra que de telles affaires requéraient la plus extrême prudence, et qu'il refuserait pour sa part de recommander une opération à grande échelle jusqu'à ce qu'il soit définitivement prouvé que le rat noir vivait dans la forêt.

Stephen Howard convint que les preuves manquaient pour engager une action aussi radicale et aussi coûteuse ; qu'en outre le rat noir, si toutefois il était présent, n'avait pas manifesté beaucoup d'activité jusqu'alors ; qu'on pouvait donc présumer pratiquement à coup sûr qu'il n'en manifesterait pas davantage durant les quelques jours nécessaires pour établir sa présence de façon certaine. Il ne voyait quant à lui aucune raison de tirer immédiatement la sonnette d'alarme.

A ce moment, Jenny perdit son calme. Son témoignage avait été écarté presque d'emblée : la théorie selon laquelle c'était sans doute un groupe de ragondins qu'elle avait vu sortir de l'étang avait servi d'argument contre elle. Pender, assis à ses côtés dans la bibliothèque du Centre où se tenait la conférence, lui serra le bras sous la table pour l'apaiser : avec des hommes comme Whitney-Evans, Thornton et Howard, la virulence était peine perdue. Lui aussi était en colère, mais cette colère, il avait appris depuis longtemps à la maîtriser, mieux, à l'utiliser. Il avait donc entrepris de brosser le tableau des conséquences affreuses que pourrait avoir leur procrastination. Revenant sur le détail de la Peste noire de Londres, il avait rappelé les erreurs commises à l'époque, les avertissements ignorés, les mesures inadéquates. D'avoir sous-estimé les rats avait coûté des centaines de vies. Prendraient-ils la responsabilité d'une autre Peste noire ?

Eric Dugdale, inspecteur de la Sécurité au ministère, partageait l'avis de Pender : le risque était trop grand pour s'en remettre au hasard. Le garde Denison était indécis. Aucun de ses hommes n'avait signalé de phénomènes étranges dans la forêt, bien qu'il ait noté un certain malaise chez eux ces temps derniers ; lorsque lui-même avait vu le cerf blanc, ce qui traditionnellement est un mauvais présage, il en avait été grandement perturbé. Thornton et Howard avaient ouvertement souri à ce trait, tandis que Whitney-Evans réagissait plus sobrement : il connaissait assez le folklore de la forêt pour ne pas se moquer... Néanmoins il n'en démordait pas : une preuve formelle de la présence du rat noir était le préalable indispensable à une décision définitive. Alex Milton, silencieux jusque là, avait approuvé sans enthousiasme.

Thornton avait hoché la tête. Howard ensuite avait pris la parole. Penché en avant, l'air grave, il avait, exposé dix minutes durant son plan d'action : comment son équipe, encadrée par son chef biologiste, Michael Lehmann, et Pender, explorerait chaque centimètre carré de la forêt, discrètement mais avec soin, jusqu'à obtenir la certitude que le rat noir ne vivait pas dans la forêt d'Epping, si même il était en vie. Au plus léger indice de sa présence – pourvu qu'il soit justifié – le plan d'urgence serait déclenché sans délai. Ils étaient tous conscients de la gravité de la situation mais, assurément, ils étaient également conscients de la panique que provoquerait une décision d'évacuation trop rapide, avait-il conclu en guettant un signe d'approbation de Thornton. Le secrétaire privé le lui avait décerné en même temps qu'un discours sur les mérites de la prudence.

Pender savait qu'il avait perdu et qu'il était inutile de protester davantage. Les deux heures suivantes s'étaient passées en discussions sur l'organisation des recherches et la coordination entre le personnel du surintendant et les gens de chez *Dératiz*. Tous seraient tenus au secret, bien entendu, et Thornton informerait personnellement le ministre de l'Intérieur de la procédure. Il fut décidé que Pender mènerait dès le lendemain une recherche superficielle en compagnie de Denison qui lui servirait de guide et l'introduirait auprès des résidents qu'il questionnerait, sous le prétexte de recenser les animaux nuisibles du secteur. Si quelque chose n'allait vraiment pas, les gens du cru le mentionneraient sans doute spontanément. Pender pourrait alors organiser des recherches plus poussées dans des zones spécifiques – les plus sensibles – qu'on étendrait plus largement, ensuite.

Tout le temps, Jenny était restée silencieuse. Pender percevait sa déception. Tout à l'heure, quand ils avaient pris un verre ensemble, un contact très agréable avait paru s'établir entre eux. Elle avait abandonné un peu de sa réserve, il s'était lancé dans des propos sans importance avec une passion inhabituelle. L'intermède avait été plaisant et tous deux avaient quitté le pub à regret pour se rendre à la réunion prévue. Très vite, il avait été associé aux projets du lendemain pour cette

enquête de pure forme, certes, mais nécessaire quand par hasard leurs yeux se rencontraient, ceux de Jenny étaient dénués de toute bienveillance. Il comprenait son dépit vis-à-vis de la réunion en général, mais pourquoi tant de froideur envers lui ? Renonçant à régler la question pour le moment, il s'était concentré sur son plan de recherche ; après la réunion, elle s'était tranquillement éclipsée sans lui donner l'occasion de lui parler.

Il avait repris la direction de Londres, retrouvé son appartement de Tunbridge Wells, réglé son réveil sur cinq heures trente avant de s'écrouler sur son lit.

Aux premières heures de la matinée, il avait retrouvé Denison au Centre. Jenny n'était pas là, mais ils s'étaient entretenus brièvement avec Alex Milton et cet éducateur plus âgé que les autres, Vic Whittaker, leur indiquant quels secteurs ils allaient explorer et dans quel ordre, pour le cas où le Centre devrait les joindre d'urgence. Avant qu'ils ne partent, l'étudiante-cuisinière Jan Wimbush leur avait apporté du café fumant, à défaut d'un petit déjeuner plus copieux qu'ils avaient tous deux refusé.

A présent, on était à la mi-journée. Ils étaient fatigués d'avoir répété les mêmes questions ; et puis, ils savaient le danger que représentaient leurs brèves incursions au cœur d'endroits plus solitaires : l'appréhension leur mettait les nerfs à vif.

Denison conduisait la Land-Rover à petite vitesse, et Pender examinait les côtés de la route. Les brumes s'étaient dissipées comme le soleil montait. Encore une belle journée lumineuse en perspective. Sur cette route dégagée, dans ce véhicule sécurisant, comment imaginer quelque chose de sinistre caché là -sous les arbres ?

Pender n'y parvenait que très difficilement. Il jeta un regard perplexe à Denison comme ce dernier quittait la route pour s'engager sur un large chemin boueux où des grilles rouillées les arrêtèrent. Supportées par de-hautes colonnes de brique, elles étaient flanquées de deux grilles plus petites, apparemment destinées au passage des piétons. C'était là l'entrée de quelque propriété, sans doute ; un peu plus loin, les

deux pavillons placés en vis-à-vis de chaque côté de l'allée devaient être occupés par des gardiens. Ensuite ; l'allée s'enfonçait dans une forêt de pins. Denison arrêta la voiture en laissant tourner le moteur, serra le frein à main.

— Quel est cet endroit, Denison ?

— Le domaine de Seymour. Personne n'habite plus le manoir depuis qu'un incendie n'a laissé du corps de logis que les murs, il y a une soixantaine d'années ; mais les terres sont exploitées pour le bois, les champs loués à des fermiers. La propriété est vaste.

Il descendit de voiture, ouvrit les grilles à grand-peine.

— Si vous voulez jeter un coup d'œil, j'interrogerai les habitants des pavillons, proposa-t-il.

— Volontiers. Qui les habite ? Des gardiens ?

— Non, ils sont loués à des particuliers qui n'ont rien à voir avec le domaine.

La Land-Rover franchit les grilles, et alla s'arrêter non loin des deux bâtisses dont les briques d'un jaune grisâtre, toutes décolorées, s'effritaient.

Dehors, Pender jeta un regard autour d'eux.

— C'est calme, commenta-t-il.

— Terrain privé. Un sentier public traverse la propriété, mais très peu le connaissent. Les gens voient les grilles et en concluent qu'il n'y a pas d'accès.

Il fit quelques pas en direction des pavillons.

— Continuez, Pender, je vous rattraperai.

Pender entreprit donc de remonter la longue allée rectiligne, en scrutant sans cesse la forêt de pins qui s'étendait de chaque côté. Très vite, il se sentit complètement seul et se retourna plus d'une fois pour voir si Denison arrivait. Il éprouvait la même sensation que la veille, quand Jenny et lui étaient partis à la recherche des créatures qu'elle affirmait avoir vues — le sentiment d'être observé. Il sourit à ses propres peurs. L'isolement, bien sûr, accentuait toutes choses : le silence de la forêt, l'épaisseur de l'écran végétal où se cachaient tant d'animaux. Lui avait grandi dans les villes, au milieu des gens, où rien de paisible ne s'offrait à sa vue alors qu'ici, seule la brise semblait animer le monde. Un bruit de lutte sur sa droite le

glaça. Il se ramassa sur lui-même, en position de défense : quelque chose venait de jaillir d'un taillis, quelques mètres en avant.

Le faisan traversa l'allée comme une flèche, et disparut dans les arbres. Pender se redressa avec un rire penaud, hochant la tête. Il fourra ses mains qui tremblaient dans les poches de sa veste de treillis et reprit sa route.

« Je deviens cinglé, moi... », se dit-il. Y avait-il vraiment une tension dans l'air, ou était-ce son imagination ? Peut-être avait-il pris trop au sérieux les affirmations de Jenny. Pourtant, ces crottes de rat, cette porte rongée, et surtout ces hermines sauvagement massacrées... Si ce n'étaient pas les rats, alors qui ? L'auteur du méfait devait être joliment redoutable, en tout cas. Mais les fermiers questionnés ce matin n'avaient rien signalé qui les inquiétât outre mesure. Si le rat noir s'était installé dans la région, ne s'en seraient-ils pas aperçus ? Sauf si l'espèce était devenue encore plus rusée, naturellement... A cette pensée, Pender frissonna.

A droite, une brèche s'ouvrait dans les arbres. Le terrain s'infléchissait en grasses prairies clôturées, qui remontaient ensuite vers l'horizon. Au milieu d'un champ, un boqueteau parfaitement rond d'une centaine de mètres de diamètre dont la vue le mit mal à l'aise, il ne savait pourquoi.

Il atteignit une barrière, basse comme celles des fermes, et vint s'y accouder, sourcils froncés. A partir de là, le sol s'élevait pour former une colline au sommet de laquelle il vit un très grand manoir. Celui de Seymour, sans doute : à cette distance, il était difficile d'affirmer que la construction n'était qu'une coquille vide. Trois étages, six cheminées carrées se découplant sur le ciel. Seules les fenêtres noires dépourvues de vitres donnaient à penser qu'il s'agissait d'une ruine. Mais ce qui retenait l'attention de Pender, c'était autre chose : l'espace qui s'étendait entre la grille et la demeure.

Le chemin qui y menait était raviné, le champ qu'il traversait complètement stérile tant la terre noire en avait été retournée, fouillée comme si l'on avait cherché à mettre à jour un sol meilleur. Dessous apparaissait une vilaine croûte où affleurait la roche, vision choquante dans ce site verdoyant.

Quelle était la cause d'un tel ravage ? Pender brusquement plissa les yeux.

Il avait vu quelque chose bouger au loin, près de la maison. Un animal, croyait-il. Rose, rebondi.

Les mains crispées sur la barrière de bois, il retint inconsciemment sa respiration, tendu vers cette forme apparue de derrière un massif, et qui avançait lentement vers la maison. Elle était trop éloignée pour qu'on puisse l'identifier, et même évaluer sa taille...

Au bruit du moteur, il se retourna d'un sursaut. La, Land-Rover s'arrêta. Denison remarqua l'expression singulière de son compagnon.

— Que se passe-t-il ? S'inquiéta-t-il en sautant de sa voiture. Vous avez vu les rats ?

— J'ai vu quelque chose, mais je ne saurais dire quoi.

Il pointa vers la maison un index, qui cherchait la créature rose et lente. Partie.

— Mais enfin, Pender ; qu'avez-vous vu ?

Pender secouait la tête, confondu.

— Je ne sais pas. La chose a disparu.

— Mais à quoi cela ressemblait-il, mon vieux ? Etait-ce un rat noir ?

— Non, non, c'était rose et gras, et ça se déplaçait comme si son corps était trop lourd pour ses pattes. Là-bas, près de la maison.

Denison éclata de rire, à la stupeur de Pender.

— Qu'y a-t-il ? Qu'ai-je dit de si drôle ?

Le chef des gardes retrouva vite son sérieux :

— Des porcs, lâcha-t-il.

Pender le considéra avec curiosité.

— Comment ?

— Des cochons, mon vieux. Cela anime l'endroit, non ? Railla Denison, visiblement ravi de la confusion de Pender. Dans ce champ, un fermier du coin élève des porcs. Ce sont ces maudits animaux qui ont ravagé la terre de cette façon. Ils y ont gobé tout ce qu'elle contenait de vivant !

— Des porcs !

— Eh oui ! Ils ont un abri là-haut, près de la maison, un local transformé en étable. D'habitude, on les voit s'ébattre dans le champ, mais ils sont allés faire la sieste, je suppose. Rien à redouter de ces bonnes grosses bêtes.

Pender ne pouvait que sourire de sa méprise.

— On dirait que je suis d'humeur peureuse aujourd'hui, reconnut-il.

— En tout cas, une chose est sûre, déclara Denison en regardant la maison, c'est qu'avec les cochons, il n'y aura pas de rats ici. Ils n'y seraient pas tolérés, vous savez.

— Vous avez sans doute raison. Il faudra vérifier cela plus tard, tout de même, par acquit de conscience. Où allons-nous maintenant ?

— Sur le domaine, il y a deux fermes. Jetons-y un coup d'œil...

Un coup de klaxon les interrompit. Ils se retournèrent. Par l'avenue toute droite approchait un van vert qui roulait à une vitesse excessive sur le terrain semé d'ornières. Pender reconnut la Ford Transit : sur ses flancs figuraient d'ailleurs en lettres jaunes le titre officiel du Centre.

Le conducteur était le jeune instructeur qui l'avait accueilli la veille au Centre — Will, croyait-il se rappeler. Avant même l'arrêt complet du véhicule, la portière du passager s'ouvrit. Jenny sauta légèrement à terre et courut vers Pender. Il n'y avait plus aucune froideur dans son regard, et sa voix exprimait un tel effroi qu'il eut envie de la prendre dans ses bras.

— Luke, articula-t-elle d'une voix blanche, il faut que vous reveniez au Centre immédiatement ! On a découvert quelque chose là-bas, derrière la vieille église ! Quelque chose... quelque chose d'abominable.

Il croisa ses yeux brouillés de larmes, puis il la prit dans ses bras et la serra contre lui, l'espace d'un instant.

8.

Brian Mollison passa à petites foulées près de la Capri fauve et lorgna à l'intérieur. Il fut déçu de constater qu'elle était vide. Les voitures garées au bord des routes forestières offraient souvent la vision stimulante de corps à demi nus en pleine effervescence. Romantiques et désespérés utilisaient volontiers l'endroit pour leurs ébats amoureux.

Il se remit à courir. Sous son survêtement, il transpirait un peu. La journée précédente avait été celle de la frustration et de l'échec : l'émotion de se voir à deux doigts d'être pris avait occulté toute inclination ultérieure, et il n'avait pu s'exhiber à personne. Déplorable, car la fille à qui il allait se montrer valait vraiment le coup. Et tout ça à cause de ce bon dieu de truc qui se cachait dans les buissons ! Un animal ? Ou l'un de ces salauds de voyeurs ? Si seulement il n'avait pas eu le pantalon aux chevilles, il lui aurait réglé son compte. Il s'était un peu affolé, d'accord. Mais se rhabiller en courant n'était pas chose facile, quand enfin il avait atteint sa voiture, il tremblait comme une feuille. Il était rentré en conduisant comme un dingue, et c'était miracle qu'il n'ait tué personne. Et il avait dû envoyer promener sa mère – celle-là, ce qu'il aurait aimé faire taire ses jacasseries une fois pour toutes – pendant tout le reste de cette fichue journée.

Le lendemain matin, il avait eu grand peine à supporter l'école. Le sentiment de frustration le perturbait à l'excès. Etais-il lié à la beauté de cette fille, ou aux exigences plus pressantes de son plaisir secret ? Il n'en savait rien, mais il comprit qu'il devait agir, sinon son passé scolaire sans tache allait se trouver compromis. C'est pourquoi à l'heure du déjeuner, il avait filé vers la forêt d'Epping.

Le trajet en voiture lui avait quand même pris vingt minutes ; heureusement, il avait une période libre après le repas, ce qui lui laissait suffisamment de temps. Naturellement,

il devrait se passer de déjeuner, aussi sa mère – celle-là, il lui montrerait un jour – avait-elle intérêt à lui servir ce soir un dîner décent !

L'herbe avait trempé ses tennis ; tant pis, il en avait une paire de rechange à l'école. Il faudrait qu'il trouve quelque chose rapidement – aujourd'hui, pas moyen de faire le difficile. Même une vieille femme ferait l'affaire, pourvu qu'elle ne ressemblât pas à sa mère. D'un pas tranquille, il se dirigea vers une allée large qu'empruntaient volontiers les promeneurs. L'attente provoquait une certaine agitation dans son pantalon. Il lui arrivait de comparer son pénis au nez d'un fin limier : il pouvait sentir sa proie à des kilomètres.

Un éclat de rire fusa à travers les arbres. Il s'arrêta. L'allée était toute proche, et il reprit sa course avec plus de prudence encore ; courbé en deux, il évitait les feuillages bruissants, ralentissait à l'approche de feuilles mortes qui pouvaient le trahir. De nouveau ce rire, puis une voix de femme appelant quelqu'un. A un endroit, la forêt s'éclaircissait il arrivait au bord herbeux du chemin. Il se dissimula à la vue et attendit.

L'attente fut brève : un enfant d'environ quatre ans fit bientôt irruption, poursuivi par un autre un peu plus petit. Un garçon et une fille. La mère ne devait pas être loin. Il s'accroupit derrière un chêne solide, la respiration soudain plus laborieuse.

Quelques secondes plus tard, il vit apparaître deux femmes. Jeunes, pas tout à fait trente ans. L'une était quelconque et boulotte, mais l'autre n'était pas mal. Un peu forte peut-être, mais pas mal du tout. Leur laisser prendre de l'avance, les suivre un peu, pour s'assurer qu'elles n'avaient pas de chien – les chiens pouvaient être un véritable fléau.

La main plaquée sur la bouche pour étouffer le son de sa respiration haletante, il laissa passer quelques instants.

La voie était-elle libre ? Personne derrière elles ? Bien. Il s'agissait de faire vite cette fois. Se montrer un peu, regagner le couvert, conclure en privé. Puis retourner tout droit à l'école. Une femme seule aurait été bien préférable, mais nécessité fait loi il s'accommoderait de deux. A plusieurs, elles étaient plus intrépides, et plus susceptibles de se plaindre ensuite aux autorités. Une fois, deux filles lui avaient jeté des pierres. Cela

lui avait appris à se garder des chemins caillouteux. Enfin, il ne s'attarderait pas. Un coup d'œil, une petite secousse, et voilà. Elles allaient voir !

Il avança à pas de loup ; une main dans le pantalon afin de vérifier la vigueur de son érection, et se traita d'imbécile pour en avoir douté. Un buisson trop haut lui barrait la vue ; il se redressa, lorgna par-dessus. La malchance voulut que l'une des deux femmes – la boulotte – lève les yeux à ce moment précis. Le temps de la voir sursauter, bouche bée de stupeur, il replongea dans sa cachette. Par une brèche dans le fourré, il la vit ensuite dire quelque chose à sa compagne qui se raidit et regarda dans sa direction. Sans crier gare, elles firent demi-tour et s'éloignèrent d'un pas vif en appelant les enfants sur un ton pressant. Il fallait agir vite, l'élément de surprise ne jouerait plus.

En trois bonds, il fut au milieu de l'allée, laissa tomber son pantalon de survêtement et des deux mains remonta le haut sur son estomac, en lançant à la cantonade :

— Qui le veut ?

L'horreur le céda vite au dégoût chez les deux femmes, puis à la franche répugnance. Les enfants, quant à eux, ne cachaient pas leur fascination.

— Fous le camp, espèce de saligaud ! Tonna la courtaude, sous le regard offusqué de sa compagne.

Sans s'émouvoir- il était accoutumé à la grossièreté de telles bonnes femmes – il entreprit de se tortiller d'une fesse sur l'autre, de façon à faire osciller son pénis, érigé comme la bôme d'un voilier quand le vent change. Il ne s'avisa de la présence derrière lui d'une petite Austin qu'en entendant une voix tonitruante l'interpeller :

— Hé là ! Une minute, vous !

Sous le coup de la stupéfaction, le policier n'avait pas réagi immédiatement. Il patrouillait dans la forêt, mission de routine dont il appréciait la tranquillité. Présentement, il se dirigeait vers son coin favori pour y manger en paix ses sandwiches et son thermos de soupe, et peut-être s'accorder une petite sieste d'une vingtaine de minutes. Aussi quelle ne fut pas sa stupeur quand, progressant à une vitesse d'au moins dix à l'heure, il se

trouva brusquement confronté à une paire de fesses blanches et nues ! L'homme avait le pantalon en accordéon sur les chevilles, et son sweat retroussé révélait un dos large et poilu. Même si sa patrouille était justement destinée à traquer de tels contrevenants, le policier fut si surpris qu'il demeura d'abord sans réaction, bouche bée, l'œil écarquillé. Mais son pied lâcha la pédale d'embrayage, la voiture bondit, le moteur cala. Cela le rappela à l'action.

— Hé là ! Une minute, vous ! Vociféra-t-il, faute de trouver des mots mieux appropriés à la situation.

Brian Mollison tourna la tête et ce fut son tour d'être horrifié. C'était arrivé ! Ce qu'il redoutait le plus, ce qui lui donnait des cauchemars tout éveillé, être pris sur le fait ! Oh mon Dieu, que dirait Maman ? Oh mon Dieu, mon Dieu !

Vite, relever ses pantalons et courir tant bien que mal, courir... Par chance, il trébucha ; la main qui s'apprêtait à lui saisir l'épaule se referma sur le vide, le policier emporté par son élan, buta contre lui avant d'atterrir plutôt rudement sur les coudes.

Dans une débandade de bras, de jambes et de parties génitales, le prof paniqué tenta de se libérer du corps massif du policier furieux. Son entraînement physique lui permit d'être sur pied avant son adversaire, alors que les deux femmes fonçaient sur lui, la grassouillette armée d'une forte branche qu'elle brandissait d'un air résolu. Il poussa un cri apeuré et se mit à courir. Mais elle le visa adroitement avant qu'il ne disparaisse sous les arbres. Avec un glapissement de surprise plus que de douleur, il enregistra que le bâton avait atteint son postérieur toujours dénudé. Le coup agit comme un aiguillon ; bientôt, la forêt se referma sur lui, et les deux femmes l'entendirent s'éloigner très vite dans le sous bois.

Le policier allait lui donner la chasse, bien entendu ; et Mollison, les yeux brouillés de larmes, de s'apitoyer sur son sort. Que se passerait-il s'il était pris ? Ce serait la fin de sa carrière. On l'insulterait. Sa mère ne lui pardonnerait jamais ! Allait-on en prison pour un tel délit ? On l'enverrait certainement chez un psychiatre. La honte ! Mon Dieu, donnez-moi une chance, une seule toute petite chance. Je vous en prie, je vous en supplie !

Une racine bien cachée qui était sûrement du côté de la loi lui fit faire un faux pas. Il chancela, tomba à genoux et demeura prostré, les mains jointes comme pour une prière, haletant. Le poursuivait-on ? A cause de son cœur battant à grands coups, il entendait mal. Mon Dieu, faites qu'ils ne me poursuivent pas. Je ferai tout ce que vous voulez à partir de maintenant. Je serai vertueux.

Qu'il ne soit jamais allé à l'église ni n'ait prononcé une prière depuis l'âge de dix ans ne le gênait nullement ; il ne voyait d'ailleurs pas l'intérêt de mentionner pour le moment ce point particulier. Et puis, Dieu accueille les pécheurs repentis. Des craquements à quelque distance en arrière lui apprirent que l'accueil n'était pas tout à fait celui qu'il souhaitait.

Il se releva d'un bond, essuya ses larmes sans ménagements et se rua en avant. La honte, une peur viscérale, le sentiment d'être injustement persécuté, tout s'effaça au profit d'un objectif primordial : la survie. Il savait dans quel axe trouver sa voiture ; il se mit à courir dans cette direction. Ce n'était pas un empoté de flic passant la journée à se balader le derrière dans sa voiture, qui le rattraperait ! En tout cas, pas à pied. Il continua donc, inquiet encore, mais plus confiant en sa capacité de distancer le policier. Puis il se retourna, histoire de vérifier s'il avait semé son poursuivant, et manqua s'évanouir à la vue de l'uniforme bleu qui gagnait du terrain.

De nouveau, l'extrême panique le réduisit à l'état de loque larmoyante, courant à gestes désordonnés, spastiques. Un message parvint tout de même à ses sens égarés quand il aperçut une tache brunâtre dans le lointain. La Ford Capri ! La Capri fauve qu'il avait dépassée tout à l'heure, près du panneau routier, non loin de sa propre voiture ! Il avait sa chance, à présent. Si seulement il parvenait à...

Le fil de ses pensées fut coupé net : il venait de tomber tête la première, en s'égratignant aux ronces le visage et les mains. A cet endroit, le sol se creusait en une excavation où il avait glissé. Oh mon Dieu, il était perdu ! La loi l'avait vaincu ! Il enfouit sa tête dans ses mains et se mit à sangloter sans bruit.

Et le policier... le policier passa. Mollison perçut le martèlement de ses pas, le bruissement des branches écartées,

puis les jurons étouffés qu'il, proférait sous l'effet du désarroi. Enfin, tout s'estompa : le policier était passé, il se dirigeait vers la route. Le manquer de cette façon, c'était incroyable !

Sans doute les taillis l'avaient-ils caché aux yeux de son poursuivant avant qu'il ne roule dans ce trou. Etrangement, le policier ne l'avait pas entendu tomber ; à cause du bruit qu'il faisait lui-même, probablement. Et puis le creux était bien protégé par les feuillages épais qui le bordaient. La cachette idéale, le nid d'amour rêvé. Du reste, l'endroit avait visiblement servi des desseins illicites – là, à moins d'un mètre de son nez, n'était-ce pas une vieille couverture déchirée, toute tirebouchonnée et jonchée de feuilles ? Et, sauf erreur, une chaussure de femme avec...

Ses yeux s'écarquillèrent à mesure qu'ils reconnaissaient les objets dispersés autour de lui. Des vêtements lacérés, une autre chaussure – d'homme cette fois – et ce qui ressemblait à des collants de femme suspendus à une brindille. Une montre en or. Qui donc songerait à abandonner une... ? Brutalement, ses yeux se dessillèrent enfin. Il saisit toute l'horreur de ce qui l'entourait.

Les vêtements déchiquetés, la couverture, le sol, tout était maculé de rouge sombre – même le feuillage environnant était éclaboussé de sang. Il comprit que les objets d'un blanc brillant étaient des os et que les lambeaux de consistance spongieuse qui y adhéraient par plaques étaient de la chair, mais ces os ne compossaient aucune forme reconnaissable... Pourquoi ? Il ne comprit pas tout de suite qu'on les avait désarticulés, que c'étaient des dents qui y avaient foré ces trous, qui les avaient cassés.

Il aurait voulu hurler, mais parce qu'il était anéanti, et parce qu'il espérait toujours s'échapper, aucun son ne sortit de sa bouche grande ouverte. Il ne put que se remettre à sangloter, le visage dans les mains. Lorsqu'il trouva le courage de relever la tête et de regarder, une question irrationnelle se présenta à son esprit, et ses yeux fouillèrent la clairière. Ces ossements éparpillés, il était possible de les assembler... Au bout d'un moment, il renonça. Il ne les trouvait pas. En s'asseyant, il se demanda où étaient passées les têtes.

Ken Woppard pataugeait dans la boue en direction de la maison. La visite indésirable des « autorités » avait aggravé sa mauvaise humeur habituelle. Ils étaient venus à deux : Denison, le chef des gardes, une vraie mouche du coche celui-là, et un spécialiste de la dératisation d'une maison connue, qui l'avaient assommé de questions idiotes. De quoi se mêlaient-ils ? Bien sûr qu'il avait des problèmes avec cette vermine, quel fermier n'en avait pas ? Mais il était capable de s'en occuper lui-même, non ? Il avait mis du poison deux jours plus tôt, immédiatement après avoir découvert les restes d'un de ses chats. Dieu sait ce qui était arrivé à l'autre – il n'en avait pas trouvé trace depuis. De toute façon, le fluoroacétamide était resté intact, et il n'avait relevé aucun autre signe de présence de rats. Alors, pourquoi signaler quoi que ce soit aux deux fureteurs ? Le chat avait très bien pu être tué par des chiens. Ou même par un renard assez fou pour s'y risquer. Ou encore un blaireau. Il n'avait pas connaissance de blaireaux vivant dans ce secteur, mais dans la forêt d'Epping, tout était possible : les implantations d'espèces nouvelles étaient fréquentes. Certains prétendaient même avoir vu récemment un cerf blanc en liberté ! Alors pourquoi pas un blaireau ? L'animal était fort capable d'avoir attaqué le chat. C'était une créature violente quand on l'y poussait, puissante aussi. Il y avait des rats dans les environs, d'accord les traces rondes dans la grange le prouvaient assez, mais pas les gros, pas les rats noirs. Il les aurait vus. Gros comme des chiens, ils disaient. Comme s'ils pouvaient courir partout sans qu'on les remarque !

Nelly voulait raconter l'épisode, mais tout la paniquait, cette pauvre sotte. C'était, pourtant une fille de la campagne, elle y avait toujours vécu, et ne craignait aucune bête. Jusqu'à ce qu'éclatent les événements de Londres. Elle en avait été traumatisée. Une simple souris la mettait dans tous ses états ! Heureusement que les deux fouineurs n'étaient pas entrés lui poser leurs questions. Elle aurait tout raconté, parlé à tort et à travers. Une bonne correction, voilà ce qu'elle cherchait. Cela lui ferait tenir sa langue. Il s'était passé – combien ? Sept ans

depuis sa dernière correction ! Et dix ans depuis qu'il ne l'avait pas... La terre épaise son homme.

Non, non, aucun problème par ici, messieurs, leur avait-il déclaré du haut de son tracteur. Rien qui mérite le nom de problème, en tout cas. Naturellement, il avertirait qui de droit au moindre signe, inhabituel. C'était dans son intérêt, n'est-ce pas ? Les deux hommes étaient partis satisfaits.

Bon, il augmenterait la dose de poison ce soir, voilà tout. Il prendrait les précautions nécessaires, mais pas question de céder à la panique à cause de deux gars qui ne connaissaient rien au travail de la terre... Il savait se débrouiller seul, non ? Pour l'instant, il allait se préoccuper de sa santé. Il mourait de faim.

Arrivé dans la cour pavée, il claqua des bottes pour détacher la boue de ses semelles. Il ne parlerait pas à Nelly des deux hommes et de leurs questions – elle s'affolerait et recommencerait à le harceler. Il traversa la cour en maugréant. Pourquoi n'avait-il pas eu le bon sens d'abandonner le métier trente ans plus tôt, quand il était encore jeune ? Ses deux fils, les salauds, étaient partis, eux, sitôt qu'ils avaient compris. Dans la marine marchande tous les deux. Quand leur place était ici, à aider leur père ! Voilà les résultats de l'éducation. Il s'arrêta devant la porte d'entrée de la maison à deux étages, dont les murs anciens avaient tendance à s'effriter. Une main appuyée au chambranle pour l'équilibre, il tira en grognant sur l'une de ses bottes, puis la laissa tomber sur le sol.

C'est dans cette position, en équilibre sur une jambe, qu'il s'visa du silence, inhabituel de la cour. Non qu'une cour de ferme soit particulièrement bruyante, mais une certaine activité y règne quand même. Alors qu'à présent... Même les oiseaux s'étaient tus. Pas un son. Excepté...

Il tourna la tête vers la porte, regarda fixement le panneau de bois. Excepté ce bruit furtif qui provenait de l'intérieur.

Curieux, il colla son oreille à la porte et écouta. Le bruit s'accentuait, celui que fait sur le parquet un chat lancé à la poursuite d'une boule de papier. Ou une souris terrifiée. Le chat prodigue serait-il revenu ? Mais le bruit était trop important pour être produit par un seul animal... Woppard se redressa en

se traitant de tous les noms. Assez d'imbécillités ! Voilà qu'il se conduisait comme une vieille femme, à écouter aux portes ! C'était la faute de ces deux fouineurs, ils lui avaient flanqué la frousse avec leurs questions idiotes sur ces foutus rats ! Il tourna résolument la poignée, poussa fort, et pénétra dans l'étroite entrée sans plus y penser.

Oh, Seigneur Dieu..., fit-il d'une voix éteinte, sa colère cédant pour une fois devant ce qu'il voyait.

L'entrée grouillait de corps au pelage noir qui grimpaien les uns sur les autres, s'engouffraient dans les portes, ressortaient, bondissaient sur les murs comme pour échapper à la masse compacte qui frétillait, montaient l'escalier à toute vitesse. Sur les marches gisait une forme ensanglantée dont ils arrachaient la chair.

Les yeux de Nelly se fixèrent sur ceux de son mari ; des yeux sans vie. Sa main accrochée encore aux barreaux de la rampe la maintenait soulevée à mi-hauteur de l'escalier. Elle avait dû glisser alors qu'elle s'enfuyait, chercher de tous côtés quelque chose à agripper, et les rats l'avaient tirée en arrière, mordillant ses jambes, courant sur son corps, plantant leurs dents dans ses seins.

Il regarda ses doigts s'ouvrir parce qu'une créature se taillait un chemin dans les tendons de son poignet. Elle commença de glisser, et les corps noirs l'accompagnèrent ne voulant, pas lâcher leur proie. Sa tête restait droite comme si elle refusait de détacher de lui son regard ; mais c'était, il le vit, à cause du rat qui creusait sous le menton, en poussant la mâchoire vers le haut à mesure qu'il s'enfonçait à l'intérieur.

Elle s'effondra au bas de l'escalier, les genoux hauts, les pieds portés par la masse grouillante de l'entrée. Sa tête roula sur le côté, épargnant au fermier son regard envoûtant.

Il avait retrouvé sa colère. Il s'élança, et son unique botte écrasa quelques dos. Mais son pied ne trouva rien de ferme sur ce sol qui ressemblait à un tapis mouvant de fourrure hérissée ; il perdit l'équilibre, ses mains tentèrent désespérément de se cramponner aux murs. A genoux au milieu de cette marée, il s'entêta à avancer ; les rats s'acharnèrent de toutes leurs

incisives aiguës, collés à lui comme leurs compagnons l'avaient été à sa femme.

Il avança pourtant, lentement, péniblement, car son pied déchaussé était déjà déchiqueté. Il essaya de les éloigner de son visage, et ne put soulever ses mains alourdies par le poids des corps noirs. Il finit par s'immobiliser à genoux au milieu de l'entrée, mains plaquées au plancher. Impossible de voir sa femme sous cette mer de créatures. Bientôt son dos s'affaissa sous leur poids et lui aussi disparut sous la masse en perpétuel mouvement.

9

Pender examina la tombe ouverte et frissonna. Au fond gisaient les restes de ce qui avait été deux êtres humains les os pratiquement dénudés. L'identité du squelette à demi enfoui dans le cercueil était connue du groupe qui avait envahi le cimetière : c'était une vieille dame enterrée de la veille. Quant au second, on en était réduit aux conjectures ; conjectures étayées cependant par le fait que le pasteur de l'église des Saints-Innocents restait introuvable. On présumait donc que ces restes étaient les siens.

Le sang avait imprégné les parois de la tombe, rendant le sol visqueux ; le bois éclaté du cercueil était rouge. Pender se demanda comment c'était arrivé. Le pasteur, se rendant à l'église pour ses dévotions matinales, avait-il entendu du bruit provenant du cimetière et était-il venu voir ? Dans ce cas, il avait pu se trouver mal à la vue de ce qui se passait et s'affaisser dans la tombe – à moins qu'on ne l'y ait poussé. Mais les rats, même très gros, étaient-ils capables d'un tel forfait ? Il ne parvenait pas à le croire. Le rat n'est pas fouisseur ; il ne creuserait pas, la terre pour atteindre un cadavre – le rat *normal* tout au moins.

Une voix rompit le cours de ses pensées.

— Monsieur Pender ? Je me suis laissé dire que vous êtes en mesure de jeter quelque lumière sur cette affaire.

L'optimisme solennel du policier manqua faire sourire Pender.

— Ce n'est pas certain, dit-il.

Il se détourna de la tombe et, suivi du policier, vint s'asseoir sur le rail métallique qui clôturait le terrain.

Tout en se passant la main sur le menton, il détaillait le groupe posté à l'entrée du cimetière. Les regards évitaient la tombe ouverte. Il y avait là Whitney-Evans et Alex Milton, en grande conversation. Denison discutait avec Eric Dugdale,

l'inspecteur de la Sécurité, à qui sans doute il rendait compte de leur enquête infructueuse de ce matin. Puis quelques personnes que Pender ne reconnaissait pas, probablement des collaborateurs du surintendant. Et Jenny. Vic Whittaker la consolait ; un bras passé autour de ses épaules, il lui parlait avec douceur. Il ferait mieux de l'éloigner d'ici, maugréa Pender pour lui-même.

— Mais vous nous aiderez, monsieur ? Insista le policier penché vers lui.

Pender haussa les épaules.

— A mon avis, ce sont les rats.

L'homme en uniforme pâlit visiblement.

— Les... Vous pensez aux rats *noirs* ? Ceux qui étaient à Londres ?

Pender hocha la tête.

— Selon toute vraisemblance, oui.

Il se leva, regarda le policier bien en face.

— Ecoutez, je crois que vous seriez bien inspiré de faire venir immédiatement le ou les responsables de votre poste de police. Les événements ne vont pas tarder ; plus vite la police locale sera impliquée, mieux cela vaudra.

— Je vais lancer un message radio. Vous n'avez rien de plus à me dire ?

— Juste que mon travail chez *Dératiz* m'a amené à rechercher les signes de la présence de rats noirs dans la forêt. Voilà qui la confirme sans doute possible.

— Bonté divine ! Pourquoi n'avons-nous pas été informés ? s'indigna le policier qui reprenait des couleurs sous l'effet de la colère.

Pender leva une main conciliatrice.

— Navré, mais jusqu'à présent rien n'était confirmé. Nous désirions éviter la panique.

Ecœuré, le policier tourna les talons.

— Tous les mêmes, tas de..., l'entendit grommeler Pender.

— Un instant, s'il vous plaît ! s'écria-t-il. Ne répétez à personne ce que je vous ai dit.

— Si vous croyez que...

— A *personne*. Je me charge de parler à votre inspecteur dès son arrivée. Est-ce clair ?

Malgré sa réponse inintelligible, il était clair que le policier avait compris. Pender poursuivit :

— Dites-moi, qui a découvert les... - le mot ne convient guère je sais – les corps ?

Le policier désigna un homme assez âgé qui se tenait un peu en marge du groupe, l'air troublé.

— C'est lui, là-bas, qui entretient le terrain autour de l'église... Le brave homme a cru mourir de peur.

— Vous ne m'étonnez pas. A qui a-t-il donné l'alerte ?

— Au presbytère. Il a couru le dire au pasteur. Par chance madame Paige, la gouvernante, s'y trouvait. Elle nous a déclaré n'avoir pas vu le pasteur de toute la matinée, ce qui tendrait à démontrer que c'est lui qui est dans ce trou.

— Bien. Arrangez-vous pour que ces deux personnes tiennent leur langue pour l'instant.

— Vous plaisantez ? La moitié de la forêt est au courant à présent. Madame Paige a dû passer la matinée au téléphone. Le surintendant en personne est arrivé sur les lieux pratiquement en même temps que nous.

— Oui, mais les gens ne savent encore rien à propos des rats, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non.

— Alors, pour le moment, silence.

— Jusqu'à quand ? S'enquit le policier sur un ton belliqueux.

Pender soupira.

— Jusqu'à ce que commence l'évacuation de la population. Ecoutez, je comprends parfaitement ce que vous ressentez. Pour ce qui me concerne, je souhaiterais que la situation soit tirée au clair sur-le-champ ; mais cela réclame un peu d'organisation préalable.

Reconnaissant une certaine frustration chez son interlocuteur, le policier abandonna de sa raideur.

— Très bien, monsieur Pender. Nous ferons de notre mieux.

Et il se dirigea vers sa voiture.

Pender s'approcha de Jenny et de Whittaker, tous deux en état de choc, de toute évidence. La jeune fille lui décerna un pauvre sourire.

— Vous croyez qu'ils vont agir, Luke ? Que cela va les décider ?

— Je le pense, Jenny. Ils vont prendre des mesures efficaces. Il le faut.

— Que s'est-il passé, Pender ? demanda Whittaker. Des rats sont-ils vraiment capables de cela ?

— Les rats noirs, oui. Selon moi, ils s'affairaient sur le cadavre, comment ont-ils su qu'un cadavre récent se trouvait là-dessous, mystère — quand quelqu'un les a dérangés. Le pasteur ? En tout cas, ils ont eu raison de lui.

— Mais les rats... Les rats ne creusent pas, non ?

— Je sais bien. Je n'ai jamais eu connaissance d'un tel phénomène. Pourtant il est absolument certain que ce n'est pas le pasteur qui a déterré le cadavre — on aurait trouvé une pelle.

La voix de Whitney-Evans s'éleva alors.

— Pender, est-il possible de vous dire un mot ?

— Tout de suite, répondit l'intéressé avant de se retourner vers les deux moniteurs.

— Pourquoi ne ramenez-vous pas Jenny au Centre, Whittaker ? Elle a besoin de repos après un choc pareil.

— Je tiens le coup, Luke, assura Jenny.

Whittaker semblait inquiet.

— Il a raison, Jenny, allons-nous en.

Elle acquiesça à contrecœur mais leva sur Pender un regard fervent.

— Vous reviendrez, Luke ? Je voudrais vous parler.

— Oui, Jenny. Vous allez ne voir que moi désormais.

Ne sachant comment interpréter ces paroles, Whittaker fronça les sourcils.

— Viens, Jenny, je t'emmène la pressa-t-il.

— Pender, insista Whitney-Evans.

— J'arrive, soupira ce dernier en se dirigeant vers le surintendant et le gouverneur du Centre.

— Quelle est la cause de tout ceci ? Questionna sèchement le premier.

— La cause ? répliqua Pender exaspéré. A votre avis ?
— Vous pensez que ce sont les rats ?
— Je ne le pense pas, j'en suis certain !
— Il est inutile d'adopter ce ton, Pender. Je vous demande votre opinion, c'est tout.
— Hier soir, mon opinion ne comptait pas.
— C'est faux. Nous avons choisi la bonne ligne de conduite.
— Nous aurions pu éviter ceci !
— Peut-être. Je maintiens néanmoins qu'au vu de nos informations d'alors, nous avons pris les mesures convenables. En définitive, ceci établit-il de façon irréfutable la participation des rats à cette terrible affaire ?

Pender fixa sur lui un regard incrédule.

— Non, prononça-t-il de propos délibéré, je crois qu'une tribu de cannibales vit dans la forêt et que la nuit dernière, ou plutôt ce matin, elle a décidé de s'accorder une petite fête.

Le courroux se peignit sur la face du surintendant.

— Ce drame ne vous autorise pas pour autant à être grossier, Pender. Oser me parler ainsi ! Pour qui donc vous prenez-vous ?

Pender se contint et choisit de l'ignorer. Il se tourna vers le gouverneur.

— Je suggère qu'un Q.G. opérationnel soit installé immédiatement au Centre, monsieur Milton. Avant tout, renvoyez les classes présentes dans leurs écoles pendant que je prends des dispositions avec la direction de *Dératiz*. J'ai demandé à l'agent de police de nous envoyer son inspecteur. — Je pense qu'il a pleinement sa place dans le tableau puisque...

— N'excédez-vous pas votre autorité ? interrompit Whitney-Evans.

— Mon travail consiste à prévenir une autre Peste noire, monsieur Whitney-Evans. En période d'urgence, je n'ai de comptes à rendre qu'à ma Société et au Gouvernement. *Mon* autorité l'emporte sur celle de toute personne extérieure. Si vous désirez que je produise les papiers officiels qui me confèrent ce pouvoir, rien de plus simple, ils sont dans ma voiture. Je....

— Ce ne sera pas nécessaire. Mais avant que vous ne mettiez un plan en action, j'estime qu'une autre réunion est souhaitable.

— Rassurez-vous, nous tiendrons réunion sur réunion. On y débattra, certes, mais elles seront suivies d'effet, j'y veillerai. Vous ferez avancer les choses en alertant l'ensemble de votre équipe. Pas uniquement les gardes, mais toute personne ayant un rapport avec la forêt. *Quelque part*, quelqu'un a dû relever un signe de la présence des rats. Je veux savoir quand et où.

Cette fois, Alex Milton intervint.

— Pourquoi, monsieur Pender ? Comment cela nous fera-t-il avancer ?

— Il nous faut trouver la structure. Connaître leurs abris, leurs terrains de chasse. Les rats sont des pillards. S'ils découvrent une bonne source de nourriture, ils ne la lâcheront pas tant que le filon ne sera pas épuisé.

— Mais on ne nous a signalé aucun dégât, aucune perte, objecta Whitney-Evans. Rien de sérieux, en tout cas.

Pender secoua la tête.

— C'est précisément ce que je ne comprends pas. Il faut que je revoie les fermiers que j'ai interrogés ce matin. Dans un ou deux cas, je pense qu'ils n'ont pas dit toute la vérité.

— Cela m'étonnerait ! assura Milton. Les fermiers prennent ce problème très au sérieux.

— Peut-être, mais ils prennent non moins au sérieux les lourdes pertes qu'entraînerait la mise en quarantaine de leur ferme.

— Et si l'un d'eux reconnaît avoir eu des ennuis ? demanda Whitney-Evans.

— Alors nous pourrons commencer à pointer sur une carte les sites qui nous intéressent. Nous en avons déjà trois : le Centre lui-même, l'étang et le cimetière. Ce qui nous permettra de définir leurs frontières, d'établir le tracé de leurs déplacements. Nous déterminerons ainsi une zone d'intervention. Voyez-vous, si nous voulons éliminer les rats, il nous faut trouver de quel endroit ils viennent, et les en extirper. Notre objectif prioritaire est donc de découvrir leur repaire.

10

Finalement, la réunion ne put se tenir qu'en fin d'après-midi. La modeste salle de conférences du Centre, pourtant loin d'être pleine, parut bondée à Pender. Il passa rapidement en revue les visages anxieux : au moins trente personnes, estima-t-il. Pour sa part, il aurait été plus sélectif : l'expérience lui avait appris que trop de participants engendraient la confusion. Même si la présence de chacun semblait nécessaire à la discussion.

Autour de la longue table hâtivement, apportée de la bibliothèque pour l'occasion, Pender reconnut le secrétaire particulier du ministère de la Défense, Robert Shipway, en conversation avec Anthony Thornton, du ministère de l'Agriculture. Puis le directeur général des Eaux et Forêts avec l'un de ses adjoints et un membre du ministère de l'Environnement dont il ne se rappelait pas le titre – le nom de ces trois personnes lui échappait, du reste. Whitney-Evans était assis à côté de Stephen Howard, Alex Milton légèrement en retrait. Le commissaire de police responsable de la région d'Essex occupait l'autre bout de la table, avec Mike Lehmann et un commandant des forces armées. Cela promettait d'être une réunion au sommet Stephen Howard était aux anges, c'était visible.

Le reste de l'assemblée s'installa en face sur les rangées de sièges surélevés, Pender au premier rang. Eric Dugdale, de l'Inspection de la Sécurité était également présent ainsi que deux membres de son équipe ; plusieurs conseillers locaux conféraient à voix basse ; l'inspecteur du poste de police voisin méditait en silence près de Charles Denison, silencieux aussi ; Vic Whittaker s'assit derrière lui ainsi qu'une séduisante dame d'âge mûr présentée un peu plus tôt à Pender comme l'épouse d'Alex Milton, Tessa. Quelques administrateurs de la forêt d'Epping et certains membres de la communauté jugés assez

importants pour être invités prirent place également. Par bonheur, il n'y avait aucun journaliste, mais Pender ne se berçait pas d'illusions : l'histoire ne tarderait pas à se répandre.

Anthony Thornton interrompit le brouhaha général en tapotant sur la table avec son stylo.

— Messieurs, je pense que nous pouvons ouvrir cette réunion sans plus tarder. Je crois que tous les éléments souhaitables sont présents ? Questionna-t-il à l'intention du surintendant et de Stephen Howard.

Les deux hommes hochèrent la tête en signe d'assentiment.

— Bien, poursuivit Thornton. Ceci est une réunion générale destinée à informer ceux qui seront concernés par les opérations à venir. Les détails seront abordés ultérieurement lors de rencontres plus restreintes réunissant les personnes directement impliquées.

Il prit le temps de jeter un regard circulaire à l'assemblée, puis reprit avec moins de brusquerie :

— Certains d'entre vous connaissent les raisons pour lesquelles on vous a convoqués ; mais pour ceux qui les ignorent, je commencerai par le commencement. Ces derniers jours, on a constaté des dégâts imputables à une espèce d'animaux très nuisibles en liberté. Les excréments découverts indiquent qu'il s'agit du rat noir.

Un bourdonnement de voix s'éleva derrière Pender. Thornton leva la main pour rétablir le silence.

— Hier, trois de ces créatures ont été aperçues par une éducatrice du Centre. Mais comme ce témoignage était sujet à caution... — Ici Pender tressaillit — ...nous avons estimé raisonnable de pousser plus loin l'investigation avant de déclencher l'alarme.

— Où les a-t-on vus ? demanda quelqu'un au fond.

— Assez près d'ici, hésita Thornton en regardant Whitney-Evans qui précisa :

— Dans un petit étang voisin du grand plan d'eau de Wake Valley.

— Dératiz avait déjà été alerté, poursuivit Thornton, l'un de ses spécialistes, Lucas Pender, enquêtait au Centre sur les dégâts qu'avaient causés ces créatures lorsque ce témoignage

intervint. Il se mit aussitôt en devoir d'explorer les environs de l'étang et découvrit les restes d'une famille d'hermines qui avait été massacrée. Après examen des excréments recueillis par le Centre, il conclut à une forte éventualité de la présence du rat noir dans cette partie de la forêt.

Pender grimaça un sourire sans joie.

— Toutefois, au cours de la réunion qui a suivi, nous avons tous estimé qu'une preuve plus concrète était indispensable avant de procéder à la mise en quarantaine et à l'évacuation de la forêt.

— Est-ce qu'au moins mon commissariat n'aurait pas pu en être informé ? demanda l'inspecteur de police.

Thornton le considéra avec froideur.

— Je crains que non. Je le répète, nous n'avions pas de preuve catégorique, c'est pourquoi nous avons jugé malvenu d'alerter prématulement qui que ce soit.

— Et maintenant ? répliqua l'inspecteur sans se laisser intimider. L'incident du cimetière vous apporte-t-il cette preuve ?

Une fois encore, des rumeurs s'élevèrent dans la salle, et le stylo de Thornton entra énergiquement en action pour ramener l'ordre.

— Que veut dire l'inspecteur Reid ? Questionna une voix qui domina les autres. Que s'est-t-il passé au cimetière ?

La question eut plus d'effet que le stylo : on n'entendit plus un bruit.

Regard circulaire de Thornton, très raide sur sa chaise.

— Tout d'abord, je tiens à affirmer ma volonté de mener cette réunion dans la discipline. Il nous faut avancer rapidement pour être à même d'engager une action immédiate. Les questions ne seront posées qu'à la fin de mon exposé et de celui de mes collègues présents à cette table. Je vous répondrai néanmoins, inspecteur Reid, que l'incident du cimetière nous donne effectivement une raison supplémentaire de croire à la présence du rat noir dans la forêt.

— Sans qu'il soit pour autant une preuve définitive, intervint Whitney-Evans.

Thornton se tourna vers lui en masquant mal son irritation.

— Même vous, Edward, ne pouvez fermer les yeux sur cette atrocité.

— Auriez-vous l'obligeance de nous expliquer ce qui s'est passé ? reprit la même voix sans tenir compte de la précédente remarque de Thornton.

Ce dernier lança brutalement :

— On a retrouvé les restes de deux personnes dans le cimetière ce matin. L'une avait été enterrée hier de la façon la plus normale. Quant à l'autre... Nous pensons qu'il s'agit du corps du révérend Jonathan Matthews, pasteur de l'église des Saints-Innocents.

Le saisissement de la salle fut perceptible. Thornton poursuivit sans plus d'émotion :

— Les deux corps avaient été nettoyés de leur chair. Selon nous, c'est parce qu'il a surpris ces créatures occupées à déterrér le cadavre que le pasteur a été tué. Les os fracturés marqués de, découpures indiquent l'emploi, de quelque chose de tranchant pour arracher la chair : des dents pointues, en d'autres mots. Ce qui restait de vêtements est en cours d'examen et permettra de vérifier s'il s'agit du pasteur, encore qu'aucun doute ne semble malheureusement possible. Le plus déroutant dans cet événement si étrange, c'est que les deux crânes sont introuvables.

De peur que ces nouvelles alarmantes ne sèment encore une fois la confusion dans la salle, il enchaîna :

— Nous ne possédons toujours qu'un seul témoignage visuel de la présence de ces créatures, mais nous pensons pouvoir admettre sans nous tromper que le rat noir est à l'origine de ces incidents. A notre connaissance, aucune autre créature en Angleterre n'est susceptible de commettre de tels ravages. Passons à présent aux plans de combat contre cette menace. Toutes les habitations du voisinage immédiat seront évacuées pour demain midi. Les hommes du surintendant s'emploient en ce moment même à avertir leurs occupants de ne pas sortir de chez eux, de garder bien fermées leurs portes et leurs fenêtres — et de se barricader au besoin. Beaucoup

préfèrent visiblement partir de suite, même s'ils sont en parfaite sécurité pour le moment.

— Comment peuvent-ils être en sécurité avec ces rats géants rôdant dans la forêt ? S'émut un conseiller, penché en avant sur son siège.

— Les rats n'ont encore forcé aucune maison, répondit l'orateur maintenant résigné aux interruptions. En outre, selon nos informations, ils n'ont attaqué qu'une seule personne vivante. Il semble improbable qu'ils se déchaînent brusquement après s'être fait si longtemps oublier.

— Mais n'assistons-nous pas à une escalade ? Insista le conseiller. D'abord les dégâts matériels, puis le massacre d'animaux. Et à présent, ils s'en prennent aux humains.

Pender se retourna pour voir qui parlait. Cet homme avait raison. Si l'on considérait que personne dans la forêt n'avait vu les rats jusqu'à hier, quelle accélération effrayante de leur activité cela supposait-il !

— Je pense que le pasteur a été assailli parce qu'il les dérangeait, répondit Thornton. Peut-être même a-t-il eu l'imprudence de vouloir les chasser. Non, je suis persuadé que la population est en sécurité pour le moment — à condition de ne pas sortir. Si mes collègues sont d'accord, je propose une évacuation par étapes : d'abord les environs immédiats, puis les zones plus éloignées, et ainsi de suite. Le commandant Cormack organisera la mise en quarantaine de l'ensemble de la forêt, en coordination avec les forces de police de la région d'Essex et de la capitale.

— De quelle façon pensez-vous interdire l'accès de tout le secteur ? S'enquit le directeur des Eaux et Forêts. Une surface de plus de deux mille quatre cents hectares...

— Nous nous concentrerons sur la surface logique — disons celle comprise dans un rayon de trois à cinq kilomètres à partir d'ici.

— C'est encore une surface énorme.

— J'en conviens. Nous pourrons baliser à intervalles réguliers les routes et les allées traversant la forêt. Pour la surveillance, nous utiliserons des hélicoptères. A vrai dire, je

vois mal quiconque essayer d'entrer dans la forêt une fois informé de ce qui s'y trouve, non ?

— J'ai cru comprendre que la tendance était malgré tout de ne pas évacuer, commenta sèchement le commissaire.

— C'est exact. Nous y viendrons plus tard. L'équipe de *Dératiz* sera là demain au point du jour ; à elle de dénicher ces monstres et de les détruire. Mais je cède la parole à Stephen Howard, directeur de recherches de la maison, qui va vous expliquer l'opération.

Il lança un regard d'encouragement à Howard. Ce dernier fit mine de se lever et se ravisa à temps : il avait oublié que sa harangue ne s'adressait pas à un auditoire public.

— Ce qui nous sera indispensable, commença-t-il, est l'entièvre coopération des habitants de la forêt... — Il eut un sourire désarmant — ...ainsi que des cartes détaillées de l'ensemble du secteur. Principalement les plans des conduits de vidange souterrains, parce qu'à coup sûr, c'est là que se tiennent les rats. Mes équipes auront besoin de la protection de l'armée. Vos voitures à incendie, commandant Cormack, seront d'un secours inappréciable, surtout à présent que leurs lances à eau ont été remises au goût du jour et sont bien plus performantes — et nous en savons gré aux pompiers qui s'étaient mis récemment en grève dans ce but. Les lance-flammes seront également utiles, encore que je mesure le risque qu'ils représentent pour la forêt et mes hommes eux-mêmes. Ils n'apprécient pas d'avoir le derrière roussi.

La remarque ne suscita que quelques sourires dans l'assemblée.

— Mes équipes porteront des combinaisons de protection semblables à celles qui furent utilisées à Londres, mais améliorées. Un groupe d'investigateurs commencera par déterminer les points sensibles, puis les équipes d'intervention procéderont à la destruction. Mike Lehmann, notre chef-biologiste, va vous en exposer le déroulement exact.

Géné d'être le centre des regards, Lehmann se jeta néanmoins à l'eau avec courage.

— La nouvelle race de rats géants s'est-elle installée dans la forêt d'Epping ? Si c'est le cas, la situation est grave. Si, comme

tout semble le démontrer, nous avons affaire aux descendants des rats noirs qui avaient infesté Londres, deux questions se posent alors : comment ont-ils échappé à l'extermination de leur espèce, et pourquoi leur présence est-elle restée ignorée si longtemps ?

— Ils ont pu émigrer vers la forêt avant l'extermination de Londres, suggéra le secrétaire de la Défense.

— C'est possible, mais les agressions précédentes indiquaient qu'ils étaient concentrés dans certains quartiers de la ville, observa Lehmann. On peut échafauder une autre hypothèse : qu'ils aient résisté d'une manière ou d'une autre aux ultrasons destinés à les attirer hors de leurs nids, jusque-dans les enclos à gaz, et se soient enfuis ensuite en comprenant que le jeu était fini. A présent, les machines à ultrasons servent à éloigner les rongeurs, non à les attirer ; mais de toute façon, les expériences menées dans nos laboratoires montrent qu'à la longue, les ultrasons deviennent inefficaces : les rats s'y habituent et apprennent à les ignorer.

— Je dois préciser ici, intervint Howard, que les essais sur ces machines ont progressé. Je pense que nous serons en mesure d'en construire une extrêmement efficace dès que nous aurons déterminé la bonne longueur d'ondes — ou plutôt *les* bonnes longueurs d'ondes. Pour cela, il nous faudrait disposer d'un spécimen de rat mutant. Malheureusement, notre excès de zèle les a tous fait disparaître il y a quatre ans — à part ces quelques sujets qui semblent bien s'être échappés. Nous aurions été mieux inspirés d'en conserver quelques uns pour les étudier.

— J'imagine, reprit le secrétaire de la Défense, que ces expériences peuvent être menées sur des rats ordinaires ?

— C'est ce à quoi nous nous employons, répondit le biologiste. Par malheur, le rat noir géant n'est pas un rat ordinaire : c'est un mutant dont les gènes sont différents. Ils ne sont pas seulement plus grands et plus forts, mais aussi extrêmement astucieux. Il le fallait, pour être restés cachés pendant quatre ans. Bien entendu, leur vie nocturne les y a aidés. Cependant, le mystère reste entier à mes yeux : pourquoi leur présence n'a-t-elle pas été attestée jusqu'à maintenant ?

Plus déconcertant encore, et plus alarmant dirais-je : pourquoi *maintenant* ?

J'ai le sentiment qu'après la destruction massive de leur espèce, les survivants ont développé une peur de l'homme encore plus forte, qu'ils ont transmise aux générations suivantes. Nous connaissons déjà leurs extraordinaires, facultés cérébrales ; j'inclinerais à croire qu'elles ont augmenté aussi chez les nouvelles générations. Dissimulées à la vue, elles ont cherché des abris sûrs, sans laisser trace de leur présence.

— Ils ne sont peut-être qu'un petit nombre, suggéra Whitney-Evans avec espoir.

— Oui, approuva le commandant Cormack, un petit groupe est difficile à détecter dans une forêt regorgeant d'animaux sauvages.

— C'est peu vraisemblable, affirma Lehmann. La vie du rat est de quinze à trente mois ; la femelle a de cinq à huit portées par an, allant jusqu'à douze petits chacune. Elle est prête pour un nouvel accouplement quelques heures seulement après avoir mis bas, et les jeunes sont aptes à se reproduire au bout de trois mois. Imaginez donc le nombre de naissances en quatre ans !

Pender crut entendre de toutes parts le cliquetis du calcul mental.

— A mon avis, ils sont innombrables, poursuivit Lehmann, mais vivent bel et bien sous terre, dans le réseau d'égouts qui passe sous la forêt. Aussi allons-nous les y chercher. L'étrange, c'est que le rat noir normal, parfois appelé rat des navires, est arboricole : il grimpe aux arbres et sur les maisons le mutant a été contraint de vivre sous la terre, ce qui peut expliquer pourquoi ils ont déterré le cadavre : ils ont appris à devenir fouisseurs.

— Mais c'est impossible, s'émut Milton. C'est une évolution qui demanderait des décennies...

— A un animal normal, oui, coupa le biologiste. Dans ce cas, nous avons affaire à l'anormal.

— D'où votre recommandation d'engager l'offensive au point de départ : les égouts, conclut Thornton.

— Précisément, s'ils s'y tiennent. Nous enverrons le gaz dans le réseau ; c'est une substance exclusive qui au contact du

sol ou de l'air humide produit du cyanure d'hydrogène. Notre principal problème – hormis l'attaque même des rats – sera de boucher toutes les ouvertures conduisant aux égouts.

— Je crains que bien des égouts n'aient débordé dans certains cours d'eau, dit Whitney-Evans. Nous nous en sommes plaints assez souvent aux autorités locales.

— Les déversoirs devront être obturés. L'aide de vos hommes nous sera précieuse pour les repérer.

— Nous aussi pouvons vous aider, proposa Milton. Mon équipe du Centre connaît la forêt comme sa poche.

— Parfait. Plus nous serons nombreux, mieux cela vaudra.

— Pourquoi ne pas utiliser les raticides ? demanda le secrétaire de la Défense.

— Parce que cela aggraverait le problème, j'en ai peur, répliqua sobrement Lehmann. Nous disposons de deux types de produits. Les premiers s'administrent en une seule dose : ce sont le fluoroacétate et fluoroacétamide de sodium, utilisés en temps normal dans les égouts ; le phosphure de zinc et la norbormide, sans danger pour la plupart des autres animaux ; l'oxyde d'arsenic, dangereux pour presque tous, l'alphachloralose enfin, normalement réservée aux souris. L'utilisation de ces poisons contre les rats présente un gros désavantage : ceux-ci ont des réactions de défense instinctives envers tout ce qui leur paraît étrange. Nous appelons *néophobie* cette disposition qui les pousse, à éviter tout objet nouveau. Il est difficile dans ces conditions de leur faire accepter un nouvel appât. Ils pourront l'essayer au bout d'un temps, mais seulement en petites quantités. S'ils ressentent alors le moindre effet néfaste, ils l'abandonneront complètement. Une dose de ces produits peut en tuer quelques-uns, mais cela servira d'avertissement aux autres.

— Et l'autre type de poison ?

— Ce sont les anticoagulants. Ils provoquent une réaction au niveau du système sanguin qui tue les rongeurs : l'action de la prothrombine qui fait coaguler le sang en cas de rupture d'un vaisseau se trouve entravée, et le rat souffre d'hémorragie à la plus légère blessure des capillaires ; une minuscule égratignure peut entraîner sa mort. Les femelles qui mettent bas sont

particulièrement exposées. On utilise couramment trois substances, dont la warfarine, en administrations progressives jusqu'à la dose fatale : le rat s'habitue à l'appât qu'il avale régulièrement avant d'en subir les effets.

— Mais cela prend du temps, objecta Whitney-Evans.

— C'est vrai, encore qu'on puisse accélérer le processus. Le problème est ailleurs. Ces dernières années, les rongeurs ont développé une résistance aux anticoagulants. Cela a commencé sur le continent, et s'étend maintenant dans notre pays Luke Pender, ici présent, vient de rentrer d'une tournée dans le Nord où il a enquêté sur cette affaire. Luke ?

— La résistance s'est d'abord manifestée au pays de Galles et dans les Midlands, enchaîna Pender. A présent, elle a gagné le Cheshire et la côte sud-ouest. Nous avons élevé dans nos laboratoires des rats résistants à la warfarine, mais ceux dont je parle ont développé leur propre immunité. Le point important, c'est que les rats de la Peste noire avaient développé la même immunité avant l'utilisation du gaz comme solution finale. Il est vraisemblable que ceux qui ont fui Londres ont transmis cette résistance à leurs descendants. C'est pourquoi je partage l'avis de Mike : dans la mesure où nous pourrons les enfermer dans les égouts, le gaz est la réponse à notre problème. Si l'on ne peut compter sur les machines pour les attirer au dehors, il faut les y garder et les détruire sur place.

— Je pense que nous sommes tous d'accord là-dessus, dit Thornton. Ce sera le gaz. Approuvez-vous, messieurs ?

Un murmure d'assentiment s'éleva. L'un des conseillers leva alors la main.

— Et la maladie que donnent les rats ? Comment la combattrons-nous ?

— Ne nous tourmentons pas à ce propos pour le moment, répondit suavement Stephen Howard. La maladie causée par les rats au moment de la Peste noire était une variété particulièrement hideuse de leptospirose, une forme rare de jaunisse. Après une poussée de fièvre, la jaunisse s'installe. Prostration, perte de la vue puis de tous les sens, coma. Puis l'épiderme se tend, la peau se déchire et la victime meurt. L'élément atroce de l'histoire, c'est que le processus se déroulait

en vingt-quatre heures seulement. Par bonheur, on trouva bientôt une antitoxine qui permit de ne plus redouter la maladie. Quant aux autres maladies données par les rongeurs, elles sont trop bénignes de nos jours pour qu'on s'en préoccupe sérieusement. Non, le principal danger réside dans l'assaut même du rat. Il va de soi que toute personne ayant à sortir devra se munir de vêtements protecteurs.

Après avoir cherché un instant derrière son siège, Howard exhiba une photo de grand format représentant un rat mutant, mort.

— A ce stade, je crois utile de nous rappeler à quoi ressemble notre vieil ennemi, précisa-t-il en posant la photo sur la table de façon que tout le monde puisse la voir.

Pender étouffa un grognement d'exaspération. Le directeur de recherches se plaisait visiblement à semer la peur chez son auditoire captivé. Il estimait sans nul doute avantageux de graver dans les mémoires l'idée du danger qu'affrontait sa compagnie. Cela ferait paraître la note moins chère. Et c'était efficace : Pender percevait le frémissement qui agitait la salle.

— Bête déplaisante, n'est-ce pas ? commenta Howard, jovial. Ceci est sa taille réelle, plus de soixante centimètres, presque un mètre avec la queue. Ce rat possède une longue tête effilée munie de dents terriblement aiguisees — les incisives sont particulièrement larges ; des oreilles pointues, roses et dépourvues de poils. Sa fourrure est brun foncé en vérité, mais tachetée de noir, ce qui de loin la fait paraître entièrement noire. A la taille près, il ressemble beaucoup au rat ordinaire, avec deux différences essentielles : le volume du cerveau et le dos étrangement arrondi — voyez la puissance de l'arrière-train. Ses griffes sont mortelles.

— Mon Dieu... Sont-ils tous comme cela ? demanda l'un des assistants, affreusement pâle.

Un instant, Howard sembla troublé.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? murmura-t-il.

— Ont-ils tous cette taille ? C'est monstrueux.

— Cette taille ? Ah ! Oui. Oui, tous hélas.

La réaction du directeur de recherches n'avait pas échappé à Pender, qu'elle laissa perplexe. Etait-ce imagination de sa

part, cette expression fuyante qu'il avait vu passer sur le visage d'Howard, comme s'il était pris en faute ? A présent il paraissait soulagé que la question ne porte que sur la taille des rats. Pender fronça les sourcils.

— J'ai une question à poser.

Le commissaire de police, très raide, la mine sombre.

— Oui, commissaire ? fit Thornton comme Howard rangeait la photo.

— Tout à l'heure, monsieur Lehmann s'interrogeait sur le fait que les rats étaient restés cachés si longtemps. Quelqu'un s'est inquiété de savoir pourquoi leur activité visible s'est intensifiée. Tout ceci nous amène à une conclusion, n'est-ce pas ?

Il laissa sa phrase en suspens au milieu du silence général.

Pender s'éclaircit la gorge.

— Je crois comprendre la pensée du commissaire. Il semble, qu'une escalade se soit produite dans l'activité des rats. Pour quelle raison les a-t-on vus récemment alors qu'ils s'étaient dissimulés pendant toutes ces années ? Qu'est-ce qui leur a donné ce regain de hardiesse ?

— Votre explication, monsieur Pender ? demanda Thornton.

— Elle tient en une ou deux hypothèses, ou peut-être une combinaison des deux. A l'époque de la Peste noire, c'était la faim de chair humaine qui poussait le rat mutant à agir. Peut-être aussi avait-il décidé de mettre fin à la domination que l'homme exerçait sur lui. Ne le craignant plus, il aurait cherché à se venger.

Il possédait une intelligence nouvelle. Bientôt, il disposa d'un élément essentiel, celui qui donne à toute armée la capacité de devenir l'agresseur : le pouvoir du nombre. Ce fut être le tournant décisif.

— Je vois où vous voulez en venir, monsieur Pender, intervint le secrétaire de la Défense. Vous suggérez que les rats habitant la forêt d'Epping ont atteint un nombre suffisant pour laisser s'exprimer leur agressivité.

— Ainsi que je l'ai noté, cela peut être dû à la combinaison de deux facteurs. D'une part, ils sont, en force à présent, même

si je doute qu'ils se soient reproduits dans les proportions qu'indiquait Mike – car dans ce cas, la forêt serait envahie. En tant que mutants, leur capacité de reproduction peut différer sensiblement de celle des rats ordinaires. Sur les quelques groupes qui ont survécu à la Peste noire, nous avons observé que le système de reproduction avait été affaibli – par les ultrasons ? Ou par leurs gènes mutants ? En tout cas, ce caractère a pu devenir définitif. D'autre part, et c'est le second facteur, la soif de sang les a gagnés. Le déclic est-il imputable à leur nombre, ou à un souvenir très ancien qu'aurait réveillé la chair fraîche d'un animal, un désir assoupi depuis des années ? Si c'est le cas, les attaques vont s'amplifier. Ils ont maintenant goûté à la chair humaine vivante, ne l'oubliez pas.

Cette déclaration causa une vive émotion. Une fois de plus, Thornton fut contraint d'utiliser son stylo en guise de marteau.

— Je crois le moment venu d'exposer le détail de l'opération, annonça-t-il. J'informerai moi-même le ministre de ce qui s'est passé et de l'action que nous allons mener. Il n'y a pas moyen de tenir les médias à l'écart de l'événement, mais je propose que tous les communiqués émanent directement de mes bureaux ; de la sorte, nous éviterons peut-être les avis alarmistes. Par bonheur, nous avons été alertés du danger à temps ; nous sommes en position de contrôler la situation. Une seule vie humaine a été perdue – limitons nos pertes à ce chiffre.

On employa la demi-heure suivante à discuter, les plans de l'opération à venir. Pender et Lehmann présentèrent leurs requêtes, le commissaire de Police et le commandant Cormack s'entendirent sur la manière la plus efficace de déployer leurs forces distinctes. On apporta des cartes qu'on divisa en secteurs, on passa des coups de téléphone, on dressa des listes, on assigna des tâches. Les choses commençaient à bouger, Pender le nota avec satisfaction.

Il prêta peu d'attention à la secrétaire du Centre qui entra nerveusement dans la pièce. Elle vint chuchoter quelque chose à l'oreille de Whitney-Evans qui sortit aussitôt, l'air très préoccupé. De retour quelques secondes plus tard, il

interrompit abruptement les débats en lançant un message qui glaça d'effroi toutes les personnes présentes :

— Je regrette d'apporter de bien pénibles nouvelles, commença-t-il d'une voix grave, dénuée de sa solennité habituelle. L'un de mes gardes forestiers vient de rentrer. Comme vous le savez, j'avais chargé mes hommes d'avertir les résidents de ne pas bouger de chez eux. Ce garde rendait visite à une petite ferme qui se trouve non loin d'ici, à moins de deux kilomètres. La porte de la maison était grande ouverte ; il a appelé, personne n'a répondu. Alors il est entré. Dans le hall, il a découvert deux... deux corps, vraisemblablement ceux du fermier et de sa femme, dénommés Woppard. Monsieur et madame Woppard. Ils ne sont pas identifiables, parce que leurs corps ont été dévorés. Il n'en reste presque rien.

11

Il était tard, onze heures passées ; pour cette nuit, on ne pouvait rien faire de plus. La salle de conférences était déserte, et seules quelques lampes brillaient dans les bureaux du Centre. Tender quitta le bâtiment central, marcha jusqu'à l'annexe où se trouvaient les logements. Il toqua à la porte, légèrement d'abord, puis plus fort.

— Qui est là ? demanda la voix de Jenny.

— C'est moi, Luke.

La porte s'entrouvrit sur le regard interrogateur de la jeune fille.

— Excusez-moi si je vous dérange, Jenny. Je n'ai pas pu venir plus tôt.

— Non, non, Luke, c'est parfait, je ne dormais pas. Je suis contente que vous soyez venu.

Elle ouvrit la porte toute grande et d'un geste, l'invita à entrer.

Dans la pièce exiguë, deux lits occupaient presque tout l'espace. Une porte menait sans doute à la salle de bains. Dans un coin, une lampe dispensait une lumière douce qui donnait un sentiment d'intimité ; des gravures sous verre et quelques bibelots délicatement peints réchauffaient l'ameublement fonctionnel.

— C'est douillet, commenta-t-il.

Elle sourit.

— Je partage ce logement avec Jan Wimbush. Nous avons essayé d'y mettre un peu de vie.

— Je quitte Jan à l'instant. C'est elle qui m'a indiqué où vous trouver.

— Où est-elle ?

— Dans la cuisine, en train de laver. Elle a été très occupée ce soir.

Jenny parut contrariée.

— Où ai-je la tête ? J'aurais dû aller l'aider. Les événements d'aujourd'hui m'ont désorientée.

— Ne vous inquiétez pas, Will lui donne un coup de main, et ils s'arrangent très bien. Etes-vous encore mal en point ?

— Non, je me sens mieux à présent. C'est le choc, vous savez. La gouvernante du pasteur est arrivée au Centre en courant ; le gardien lui avait rapporté sa découverte et la pauvre femme ne savait que faire. Je suis allée là-bas pour me rendre compte. C'était tellement...

Elle baissa vite la tête en refoulant ses larmes. Elle avait assez pleuré pour aujourd'hui.

Pender ressentit un étrange embarras. Il avait envie de la tenir contre lui comme quelques heures auparavant, mais il n'osait pas. Elle était d'humeur si variable ! Tantôt froide et réservée, l'instant suivant plus accessible, semblant rechercher le contact.

Dominant ses angoisses, elle releva la tête.

— Aimeriez-vous un peu de café ? Vous devez être absolument éreinté.

Le visage de Luke se détendit.

— Ma foi, je m'accommoderais d'une boisson plus forte, mais le café sera très bien.

— Et si je vous propose les deux ? Jan et moi gardons toujours à portée de main une bouteille de scotch pour nos fréquentes tragédies mutuelles.

— Vous êtes formidable !

— Reposez-vous, je vous l'apporte.

Elle désigna l'unique fauteuil et il s'y laissa tomber avec soulagement. La tête appuyée au dossier, il ferma les yeux. Jenny disparut dans la pièce voisine avec une bouilloire électrique ; il entendit l'eau couler.

— Ce sera du café instantané, je m'en excuse, annonça-t-elle.

— Aucune importance.

Elle lui mit dans la main une dose généreuse de whisky, versa l'eau bouillante dans deux grandes tasses.

— Noir, avec un sucre, précisa-t-il.

Après avoir déposé à ses pieds la tasse fumante, elle s'assit sur le lit en face de lui. Il avala une bonne gorgée d'alcool tout en la détaillant. Comment étaient ses jambes sous son jean ? Ravissantes, s'il fallait en croire les apparences. Le cardigan vague avait été remplacé par une chemise d'homme plus ajustée, les seins pointaient sous le tissu d'une manière fort peu masculine. Mais c'était surtout son visage qui le retenait, avec ce mélange de douceur et de détermination, ces yeux bruns liquides et pourtant pénétrants. On eût dit qu'elle lisait ses pensées les plus secrètes.

— Je suis désolée pour hier, Luke.

— Pour hier ?

— Oui, à la réunion. Je suis désolée si j'ai paru vous reprocher ce qui se passait. Ou plutôt ce qui ne se passait pas. J'étais complètement écourée des gens qui refusent de prendre leurs responsabilités, qui se contentent encore et toujours de belles paroles, et ne passent pas aux actes. Je vous ai mis dans le même panier, j'en ai peur.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? Si c'est le cas, bien sûr.

— J'ai réfléchi. Vous avez fait de votre mieux, mais ils n'ont pas voulu vous écouter, tout simplement.

— Ils écoutent à présent.

— Oui, mais que n'a-t-il pas fallu pour les y décider ?

— C'est toujours ainsi, Jenny. Vous vous rendrez malade de frustration si vous refusez de l'admettre – je ne dis pas de l'accepter, mais d'en prendre conscience. Que vous nommiez cela apathie, fuite, pusillanimité – pour moi c'est de la peur – il existe d'autres moyens d'en venir à bout. L'essentiel est de ne pas se laisser entamer.

— Vous y parvenez ?

— Je m'y efforce, fit-il en souriant.

Elle plongea en lui son regard.

— Luke, que va-t-il se passer ?

Un instant il crut qu'elle parlait d'eux, de leur intérêt grandissant l'un pour l'autre ; puis il s'avisa que les sentiments n'étaient pas forcément réciproques – ses sentiments à lui.

— Avec les rats, vous voulez dire ?

— Oui.

Elle avait hésité imperceptiblement, ce qui prouvait qu'elle avait lu en lui. Il lui expliqua par le menu les détails de l'opération qui débuterait le lendemain à l'aube et se poursuivrait jusqu'à extermination complète des rats mutants.

— Et nous, au Centre, nous participerons à l'action ? S'enquit-elle quand il eut achevé.

— Il le faudra bien. Nous aurons besoin de tous ceux qui connaissent la forêt. Ne vous inquiétez pas, vous ne courrez aucun danger.

— Je ne m'inquiète pas. J'ai la ferme intention de rester et de me rendre utile par tous les moyens, même s'il ne s'agit que de faire du thé pour tout le monde. Je ne peux pas supporter l'idée de cette présence ici, voyez-vous. Ces monstres qui se repaissent des vies de la forêt, qui la détruisent... A cause d'eux, j'ai l'impression que la forêt est... salie. Je les abhorre, Luke.

Pender sirotait son café.

— Pour quelle raison êtes-vous au Centre, Jenny ? C'est une vie plutôt insolite, presque solitaire, non ?

— Non, pas réellement. J'aime ce travail qui me permet d'être aussi proche de la nature sans pour autant vivre en ermite. Mes élèves m'amusent. Et l'équipe de travail est merveilleuse. Nous sommes très unis.

— Et Vic Whittaker ?

Dans les yeux de Jenny réapparut son ancienne réserve.

— Oui, eh bien ?

— Oh ! Rien, une impression. Il a l'air aux petits soins pour vous.

— Il l'est, et ce n'est pas très malin. Il a une femme dont il vit séparé, et des enfants.

Sa voix s'adoucit.

— Il croit qu'il est amoureux de moi, mais la moitié de lui-même est restée près de sa famille. Il m'arrive de penser qu'il a accepté ce travail pour se prouver son autonomie par rapport à elle ; à mon avis, il découvrira bientôt qu'il s'est trompé.

— Et vous ? Que ressentez-vous pour lui ?

Il s'attendait un peu à une rebuffade ; elle sourit tristement et contempla ses mains.

— Je n'ai pas l'intention de faire les frais d'une situation comme celle-là. Pas cette fois-ci.

Voilà qui répondait à toutes les questions, se dit-il. A un moment ou à un autre, elle s'était liée avec quelqu'un qui l'avait abandonnée. Ce qui expliquait sa réserve, la froideur qui parfois masquait — et gâchait — sa vraie nature. Le Centre était son refuge, une sorte de couvent moins la rigidité de la religion- et le refus du monde extérieur. Il se demandait combien de temps prendrait sa réadaptation quand elle contre-attaqua.

— Et vous-même, Luke, pourquoi n'êtes-vous pas marié ?

— J'aime trop mon métier.

— Vous le détestez.

Il tressaillit.

— Pourquoi l'avoir choisi, Luke ? Pourquoi les rats ?

— Je vous l'ai dit hier : l'argent est bon à prendre.

— Non, ce n'est pas ça. Il y a une autre raison.

Il vida le reste du café, posa la tasse à terre.

— Je pense que je ferais bien de partir. La journée commencera très tôt demain. — Il regarda sa montre — ...ou plutôt aujourd'hui.

Elle se leva avec lui.

— Pardonnez-moi mon indiscretion... — Elle s'approcha d'un pas. — S'il vous plaît.

Il lui sourit.

— C'est moi qui ai commencé, j'ai eu ce que je méritais.

— Est-ce que je vous verrai demain ?

— Bien sûr. Je serai pas mal occupé, mais dorénavant, Jenny, vous participez à l'opération ; nous travaillerons donc ensemble.

Il avait envie de l'embrasser, mais sottement, risiblement, il n'osait pas. Il n'avait pas éprouvé cette peur qui lui faisait battre le cœur depuis son premier rendez-vous, quand il avait quinze ans. C'était à peine croyable, mais comment le nier ? Il redoutait que ses avances ne soient rejetées. Alors il restait planté comme un ingénue de benêt, trop nerveux pour esquisser un pas en avant. Ce fut elle qui l'embrassa. Un baiser si léger, et sur la joue ; mais une onde de plaisir le traversa, dissipant cette timidité tout à fait insolite chez lui.

— Jenny...

— Il est vraiment tard, Luke. Accompagnez-moi jusqu'au bâtiment central, je vais aider Jan à ranger. Ensuite vous irez prendre quelque repos, j'ai idée que vous en aurez besoin.

— Vous avez raison. Je loge à l'hôtel de Buckhurst Hill. Je me donne une dizaine de minutes pour y arriver, plus deux minutes pour tomber endormi. La journée a été longue.

Elle n'était pas terminée.

Jan Wimbush essuya la buée de ses verres sur l'ourlet de son pull. Toutes les tasses et leurs soucoupes étaient lavées, les cendriers vidés et nettoyés, la grande table de la salle de conférences astiquée. Le lendemain serait une rude journée mais, Dieu merci, il n'y aurait pas de classes : elle trouverait du renfort auprès des membres de l'équipe.

Tout à l'heure, Alex Milton avait réuni son personnel pour lui exposer la situation et le rôle qu'allait jouer le Centre en tant que quartier général des opérations. Si certains préféraient partir, avait-il précisé, ils étaient libres de le faire et il ne les en blâmerait pas le moins du monde.

Qu'ils sachent cependant que leur aide serait précieuse à ceux qui allaient venir détruire la vermine. Le directeur de recherches de *Dératiz* lui avait d'ailleurs assuré qu'ils ne courraient pas de réel danger, à condition de suivre exactement les consignes et de revêtir les tenues protectrices qui leur seraient distribuées, dès qu'ils s'éloigneraient du bâtiment. Naturellement, chacun s'était porté volontaire pour rester, non sans excitation à l'idée du drame dans la plupart des cas. Malgré les efforts du gouverneur pour faire ressortir l'atrocité du fait, la fin présumée du pasteur dévoré vivant par les monstres semblait irréelle à ceux qui n'étaient pas allés jusqu'au cimetière.

Les trois salles de classe avaient été vidées, leurs pupitres rassemblés pour former deux grandes tables. Le laboratoire servirait à entreposer les réservoirs de gaz et les produits raticides que les spécialistes allaient apporter, ainsi que les combinaisons protectrices. La salle de conférences deviendrait

le centre vital des opérations, tandis que la bibliothèque serait réservée aux réunions plus restreintes en petit comité.

Après avoir remis ses lunettes, Jan s'efforça de percer l'obscurité de la nuit derrière la large baie vitrée, mais ne réussit à voir que son propre reflet. Traverser la cour pour gagner l'aile où elle logeait ne l'inspirait guère. Il pouvait y avoir n'importe quoi dehors, dans le noir. Ils avaient tous regagné leurs appartements pour la nuit, sauf Will Aycott qui était resté pour l'aider à terminer. Il ne devait pas être loin, sans doute occupé à vérifier la fermeture des portes et des fenêtres ; il avait aussi les clefs de l'entrée principale.

Comme son reflet dans la vitre ne lui plaisait pas beaucoup, Jan s'en détourna et éteignit dans la cuisine. Elle verrait Will en revenant vers sa chambre — où il avait si souvent essayé d'entrer. Heureusement, Jenny Hanmer était un bon chaperon — à la vérité, elles se servaient mutuellement de chaperons de temps à autre. Non qu'elle éprouvât de l'aversion pour Will ; au contraire, il lui arrivait de souhaiter avoir une chambre individuelle...

Elle se demanda si Jenny allait mieux. Son amie avait éprouvé un terrible choc au cimetière. Aussi, qu'est-ce qui l'avait poussée à s'y précipiter ? Personnellement, Jan n'aurait jamais eu ce courage. Jenny, elle, avait du cran. Elle savait se défendre.

Le couloir, était bien sombre.

— Will, où es-tu ? Appela Jan.

Pas de réponse. Jan se risqua, jetant un coup d'œil dans chacune des classes. La dernière était éclairée : un rectangle de lumière se découpait sur le couloir. Will devait y être et n'avait pas entendu.

— Will, tu es là ?

Non, la pièce était vide. Il se tenait sûrement à l'autre extrémité du bâtiment, près de la bibliothèque.

Jan vérifia d'un regard que tout était en ordre, que les fenêtres étaient bien fermées. Les baies vitrées occupaient toute la longueur du mur de ce côté, alors que la façade ne comportait aucune fenêtre. Bon, tout allait bien. Satisfaite, Jan s'apprêtait à

éteindre la lumière quand un détail la fit pester intérieurement ; quelqu'un avait oublié une tasse à café sur le rebord de la fenêtre, Will probablement.

Traversant la classe, elle considéra l'objet d'un œil dégoûté. On y avait jeté un mégot de cigarette. Elle soupira, leva les yeux et rencontra une seconde fois son reflet dans la vitre. Son image ne lui plaisait guère. Trop mince, le cou trop long, le menton un rien trop ferme. Pas de seins à proprement parler, les cheveux trop raides et ternes deux jours après le shampooing. Et ces lunettes ! Si soigneusement qu'elle se pomponne, qu'elle se maquille et se parfume pour une occasion, si jolie que soit sa robe, l'effet se trouvait toujours amoindri à cause de ces lunettes. C'était injuste. Enfin, Will paraissait la juger à son goût. Peut-être était-elle trop sévère pour elle-même.

Elle se sentit mal à l'aise soudain. Etais-ce l'obscurité de la forêt, totale, profonde, à laquelle du reste elle n'avait jamais pu s'accoutumer ? Ce soir, elle l'inquiétait plus encore. Bien sûr, de savoir qu'alentour vivaient des rats monstrueux augmentait beaucoup son angoisse ; rapidement, la forêt d'Epping avait perdu tout son charme à ses yeux. Jan frissonna. Absurde, cette impression... L'impression que les créatures étaient là dehors, à l'observer... Elle se pencha, approcha son visage de la vitre, la main en visière sur les yeux, et tenta de scruter la nuit à travers sa propre ombre. C'est alors que la vitre lui explosa au visage.

Pender et Jenny entraient à l'instant même dans la bâtisse. Au fracas du verre brisé qu'accompagnait un hurlement, ils échangèrent un regard ébahi avant de se ruer dans le hall d'entrée où ils manquèrent entrer en collision avec Will Aycott. Ce dernier arrivait en courant du couloir qui desservait la bibliothèque et les bureaux.

— D'où cela venait-il ? S'enquit Pender en attrapant au vol le bras du jeune homme.

— De l'autre côté. Dans l'une des classes.

— Allons-y !

Il s'élança, Jenny et Will sur ses talons. Vite, atteindre cette pièce éclairée au bout du couloir, d'où sortaient des cris mêlés à des grattements !

— C'est Jan ! s'exclama Jenny, craignant le pire.

Pender s'arrêta sur le seuil. Ses yeux s'écarquillèrent, ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Les deux autres se pressèrent derrière lui et il dut les empêcher d'entrer dans la classe. Devant le tableau qui s'offrait à leur vue, Jenny se mit à crier.

Sans lunettes, Jan Wimbush se traînait sur le sol en essayant de gagner la porte ; dans son visage tout barbouillé de sang brillaient les éclats de verre plantés dans ses joues, dans son front. Des rigoles de sang coulaient le long de ses bras, et sa poitrine était rouge. Elle leva vers eux une main tremblante qui implorait qu'on lui vienne en aide ; sa gorge n'émettait que d'étranges gargouillis.

Accrochée à son dos, pesant sur son corps frêle, une énorme créature noire, une image du mal ; la tête enfouie sous les cheveux de la jeune fille, à la base du cou, elle tressautait des épaules spasmodiquement, comme si elle buvait son sang.

Jenny vit l'expression de haine qui transformait le visage de Pender.

— Oh ! Mon Dieu, mon Dieu, secourez-la, Luke, vite, vite !

— Allez chercher de l'aide, Jenny, ordonna-t-il brièvement. Ne sortez pas, servez-vous du téléphone.

Paralysée d'horreur, Jenny n'esquissa pas un geste.

— Allons, décidez-vous ! lui cria Pender sans ménagements.

Il retenait toujours Will, dont il sentait l'épouvante, mais qu'il savait assez courageux pour se précipiter au secours de la jeune fille.

— Lâchez-moi bon sang, s'exaspéra le jeune homme, il faut y aller !

Pender désigna la fenêtre du menton.

— Regardez, Will.

Devant la vitre brisée, un autre rat de même taille s'était perché sur le rebord de la fenêtre, l'arrière-train frémissant, le dos arrondi. Ses yeux noirs, mauvais, fixaient intensément le groupe. Il fut soudain rejoint par un deuxième rat.

Les cris aigus de Jan s'étaient mués en une plainte sourde, difficilement supportable. Elle gagna encore quelques centimètres, poussée par la douleur atroce de son cou. Son

regard implorait les deux silhouettes qu'elle distinguait confusément, sa main tentait de repousser la charge implacable agrippée à sa chair, mais la créature faisait fi de ses efforts dérisoires.

Pender se contraignit à ignorer les gémissements déchirants.

— D'abord nous débarrasser de ces deux-là, indiqua-t-il.

— Mais Jan...

— Pendant que nous lui porterons secours, ils attaqueront. Allons, il faut agir vite, sinon d'autres viendront. Aide-moi à porter l'un de ces bureaux, nous nous en servirons comme d'un bâlier.

Comme ils soulevaient le pupitre plat, Pender vit qu'un troisième rat s'était perché sur l'appui de fenêtre. Ramassés sur eux-mêmes, tous muscles tendus, les rongeurs allaient bondir d'un instant à l'autre, c'était évident.

— Maintenant, Will !

Les deux hommes coururent vers la fenêtre, le bureau brandi devant eux à la façon d'un bouclier. L'objet atteignit les rats avec tant de force qu'il les renvoya dans la nuit à travers la vitre brisée. Mais l'un d'eux avait esquivé le coup il dégringola du rebord et disparut dans un coin sombre.

— Maintiens le bureau contre la fenêtre, Will, ne les laisse pas rentrer. Je vais m'occuper de Jan.

Le jeune homme acquiesça. Un choc sourd vint ébranler la surface de bois du pupitre, et il dut contracter tous ses muscles pour le repousser contre le cadre de la fenêtre.

Pender avait repéré son arme dès le seuil de la porte, alors qu'il s'obligeait à raisonner sans céder à la panique. Sa répulsion envers ces créatures l'aidait à surmonter sa peur instinctive. Il s'empara de l'une des broches métalliques suspendues au mur qu'on utilisait pour tester les sols. L'outil avait près d'un mètre de long ; muni d'une simple poignée en croix, il se terminait par une pointe en vrille, comme un énorme tire-bouchon.

Jan rampait encore vers la porte, dont elle était très proche à présent. Mais ses mouvements devenaient de plus en plus faibles, ses gémissements diminuaient d'intensité pour n'être plus qu'un râle. Indifférente à la présence des deux hommes, la

créature noire tenait bon Brusquement, Jan laissa tomber sa tête sur le plancher, comme si elle avait renoncé à lutter. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard... pria Pender.

Il enjamba le corps prostré, leva haut la broche et frappa, de biais pour ne pas empaler la jeune fille. La pointe s'enfonça dans le flanc de l'animal qui émit un cri haut perché, renversant en arrière sa tête effilée. La gueule béante révéla les dents rouges du sang qui coulait de sa gorge, avec lequel il s'étranglait.

Pender poussa de tout son poids ; la créature qui se tordait en tous sens finit par lâcher prise et tomber sur le sol, où ses griffes creusèrent de longues entailles. Pender commença de tourner la poignée, et la pointe de son arme se vrilla dans les intestins du rat, creva son ventre, et se ficha dans le parquet.

L'animal noir se débattait avec des cris pitoyables, presque enfantins ; Pender poursuivit néanmoins sa tâche jusqu'au bout, jusqu'à ce que la broche fût fixée dans le sol avec sa victime dont la lutte se réduisait peu à peu à quelques soubresauts. Il abandonna alors le harpon improvisé planté tout droit dans le plancher et s'inclina sur la jeune fille qu'il retourna avec douceur. Le visage mutilé le fit tressaillir, les yeux étaient clos. Etait-elle... ? Non, un faible sanglot s'échappa de ses lèvres, au grand soulagement de Pender.

— C'est fini, Jan, murmura-t-il. Vous êtes saine et sauve, mon petit.

Pour qu'elle ait une chance de survivre, il fallait endiguer l'hémorragie de son cou. Il la replaça dans sa position précédente, écarta les cheveux poissés de sang... et fut pris de nausée à la vue de la plaie béante. Les vertèbres cervicales étaient découvertes ; par bonheur, le rat avait creusé à côté, et non dedans. Car s'il avait touché la moelle épinière, elle serait morte, ou bien resterait paralysée à vie. Il pressa un mouchoir contre la blessure pour arrêter le sang.

— Luke, au secours, au secours !

La voix de Will. Le rat qui s'était échappé lui mordait le mollet. Le jeune homme maintenait toujours le bureau à bout de bras, mais un interstice s'était créé entre le meuble et le cadre de la fenêtre, où pointaient les griffes et le museau d'un

rat qui essayait de s'y faufiler. Et Will avait beau lancer des ruades pour se libérer, le rat se cramponnait à sa jambe.

— Vite, un autre harpon !

Le regard de Pender tomba sur les piquets d'arpenteur rouge et blanc oubliés dans un coin. Longs d'un mètre cinquante au moins, épais et pointus au bout. Il en attrapa un faisant tomber les autres dans sa précipitation.

Tenant le pieu droit devant lui comme une épée, il courut sus au rat et frappa. Le coup glissa sur le dos de l'animal, non sans entailler de rouge l'épaisse fourrure noire. Il lâcha le mollet de Will et fit face à l'agresseur, la lèvre retroussée sur ses longues incisives en un rictus féroce, une patte levée, toutes griffes dehors.

Pender visa les yeux du rat, qui esquiva l'arme en se baissant brusquement. Le pieu s'abaisse vivement et cette fois frappa à la tête pour percer le crâne, mais ne toucha que le vide. Tout de même, l'animal recula Pender pressa son avantage, ne lui laissant aucun répit.

Le mutant se dressa sur ses pattes postérieures, effrayant à contempler dans toute sa hauteur. Pender visa l'abdomen. La bête se jeta en arrière, tomba et se releva aussitôt pour affronter l'ennemi. Elle tenta de saisir l'objet qui le tourmentait, et ses mâchoires grandes ouvertes crachèrent un jet de salive teintée de rose. Pender se fendit, la pointe de son arme disparut dans la gueule de la créature et trancha.

Le même cri suraigu retentit brièvement tandis que le rat battait précipitamment en retraite ; dans une tentative désespérée d'échapper au harpon qui le poursuivait sans relâche, il s'agita soudain violemment, se livra à des contorsions et à des demi-tours frénétiques. L'arme lui atteignit l'arrière-train avant qu'il ne réussisse à s'enfuir par la porte ouverte, passant entre le cadavre du rat empalé et le corps prostré de la jeune fille.

— Luke, je ne peux plus les retenir ! clama Will qui malgré sa jambe blessée pesait de toutes ses forces sur le bureau.

— J'arrive, Will, tiens bon !

Quelques coups bien ajustés, et les griffes redoutables qui cherchaient à forcer le passage disparurent après quoi, Pender

aida le jeune homme à replacer le bureau contre la fenêtre de façon à boucher l'interstice.

— Will, peux-tu t'occuper de Jan à présent ? Emmène-la dans le couloir.

— Mais que comptes-tu faire ? Tu ne pourras pas les retenir éternellement.

— Ils ne vont pas tarder à s'apercevoir qu'ils peuvent entrer en brisant les autres fenêtres, comme ils l'ont fait pour celle-ci. Quand ce sera le cas, nous n'aurons plus aucune chance : la pièce grouillera de rats.

Un corps se jeta avec force contre le plateau du bureau qui recula un peu, ébranlé. Haletants, ils le repoussèrent.

— Will, fais sortir Jan, puis tiens-toi près de la porte. Quand je la passerai en trombe, il faudra la refermer vite derrière moi.

— Compris. Tu es prêt ? Je vais lâcher.

Comme la poussée s'accentuait, Pender redoubla d'efforts. Les rats couraient sur la surface du bois, il entendait le grattement de leurs griffes.

— Vite, Will, vite, pour l'amour du ciel...

Le jeune éducateur boitilla jusqu'au corps étendu de son amie, les dents serrées pour ne pas crier de douleur, affreusement pâle. Devant le visage de Jan tailladé par le verre, il fut bien près de pleurer mais se retint : ce n'était pas le moment de se livrer à son chagrin. A demi incliné, il saisit la jeune fille sous les épaules et lui fit franchir le seuil en la traînant à terre.

— Attention au rat qui est dans le couloir ! lui rappela Pender.

La pression des rats contre la table devenait trop forte, les chocs sourds se multipliaient. Il plaça le piquet rouge et blanc contre le pupitre en guise d'étai, dans l'espoir qu'il maintiendrait le meuble assez longtemps pour qu'il puisse gagner la porte. C'est alors que l'indicible se produisit.

Les fenêtres latérales se volatilisèrent en même temps, dans un fracas assourdissant. Et la multitude noire se rua au travers avec des glapissements furieux, et déferla sur le sol,

spectacle à ce point effroyable que Pender crut sentir son cœur s'arrêter.

Il se mit à courir.

Etourdis, désorientés, les rats n'attaquèrent pas immédiatement, et Pender ne leur en laissa pas l'occasion. Alors qu'il n'avait pas atteint la porte, il plongea, roula dans le couloir et alla buter contre le mur.

— Ferme la porte ! hurla-t-il, et Will s'empressa d'obéir.

Sous l'assaut de la vermine, la porte trembla en grinçant.

Là derrière on grattait, on fendait, on rongeait.

Pender secoua la tête pour reprendre ses sens.

— Tout va bien, Luke ? S'inquiéta Will qui tenait la poignée de la porte.

— Ça ira. Je me suis cogné la tête, c'est tout.

Il vint s'agenouiller près de Jan, lui tâta le pouls. Il battait faiblement.

— Il faut l'emmener à l'hôpital. Sinon j'ai peur qu'elle ne s'en sorte pas.

Puis, levant les yeux vers Will :

— Tu peux lâcher la poignée, leur intelligence ne va quand même pas jusque là.

Will obéit, penaud.

— Luke, écoute-les. Mon Dieu ! Il ne leur faudra pas longtemps pour ronger la porte.

— Non, et il vaudrait mieux que- nous soyons loin quand ils se seront frayé un passage.

— Luke, j'ai appelé la police, annonça Jenny de l'autre bout du couloir, près du hall d'accueil. J'ai joint également le gouverneur par le téléphone intérieur. Personne ne bougera de ses appartements jusqu'à l'arrivée de la police.

— Bravo, Jenny. Restez où vous êtes, nous allons transporter Jan et...

La voix lui manqua. Il venait de remarquer la forme noire qui se déplaçait le long du couloir en rasant le mur. Elle se dirigeait vers Jenny.

— Jenny, courez ! Sortez d'ici !

Il se mit à courir lui-même. Jenny demeura pétrifiée, les yeux agrandis d'horreur.

Le rat fila à une vitesse incroyable, galvanisé par les cris et les pas précipités qui le poursuivaient. Il se détacha de l'ombre, passa comme une flèche devant Jenny ; bien qu'elle eût reculé d'un pas, la fourrure noire lui frôla les jambes. Les yeux fous, l'animal aux abois s'élança autour du hall d'accueil, cherchant une sortie.

Appuyée au mur, Jenny contemplait la scène avec épouvante. Luke lui fit un rempart de son corps pour la protéger de la frénésie du rat.

L'un des murs de la pièce était entièrement vitré, porte de verre et grande baie jusqu'à terre. Le rat se rua dans cette direction, se jeta contre le panneau, rebondit, essaya encore, avec l'énergie du désespoir.

Pender tendit l'oreille : au loin, on entendait une sirène dont la plainte grandissait de seconde en seconde. Indubitablement, c'était la police.

Mais le rat se détournait maintenant de la fenêtre pour foncer droit sur eux. Pender s'apprêtait à le recevoir à coups de pied, quand l'animal fit demi-tour et se lança de nouveau violemment contre la vitre. Elle se brisa cette fois, et la créature disparut dans la nuit ; un lambeau de chair sanguinolente et quelques poils restèrent accrochés aux fragments de verre.

Jenny se laissa aller contre le dos de Pender qui ne pouvait détacher les yeux du panneau brisé. Les rats n'allaient pas manquer de s'y engouffrer...

— Luke, gémit-elle, c'est tellement... tellement ignoble, mon Dieu...

A ce moment, un appel retentit à l'autre extrémité du couloir.

— Luke ! Viens voir, vite !

Pour le rejoindre, Pender saisit le bras de Jenny et l'entraîna avec lui.

Will était à moitié accroupi.

— Qu'y a-t-il, Will ? S'inquiéta son compagnon.

— Ecoute !

Tout d'abord, Pender n'entendit rien. Puis il comprit.

— Les rats, dit-il. Ils sont partis.

12

Cette nuit-là, sur la colline de Lippits, ce furent les chiens qui éveillèrent les habitants du camp d'entraînement de la Police de Londres. Une nuit que les officiers et les cadets qui survivraient n'oublieraient jamais, un cauchemar terrifiant dont le souvenir envahirait leurs rêves pendant des années.

A demi éveillés, ils émergèrent de leurs baraquements en tenue sommaire, maugréant contre les animaux qui menaient un tel tapage, et contre leurs maîtres-chiens incapables de les faire tenir tranquilles. Ce n'était pourtant pas un simple rôdeur qui avait dérangé les chiens, on le comprenait à la tonalité des aboiements ; d'abord frénétiques, ils s'étaient unis en un seul hurlement de terreur, une sorte de hululement qui perçait la nuit glaciale et donnait le frisson.

— Qu'est-ce qui arrive à ces foutus clébards ? s'exclama un jeune cadet comme les groupes se formaient devant les baraques.

— Où sont passés ces imbéciles de maîtres-chiens ? Grogna un autre.

Tout le monde prit la direction des chenils quand un sergent qui avait enfilé en hâte son lourd manteau les arrêta.

— Ecoutez !

Les plus proches retinrent leur souffle. A mesure que le mot d'ordre passait à l'arrière, les éclats de voix se turent. Tous les sens en éveil, les hommes attendirent, immobiles dans le froid de la nuit.

— Qu'est-ce que c'est ? Formula enfin l'un d'eux, craintivement.

— Des cris, répondit un autre. Oui, ce sont des cris, j'en suis sûr. Si ces maudits chiens voulaient bien se taire, on les entendrait clairement.

— Pas du tout, ce sont les canards, prétendit un troisième. Le bruit vient de la ferme voisine. De loin, les appels des canards ressemblent à la voix humaine.

Ils écoutèrent encore pendant que les maîtres-chiens couraient vers les chenils pour calmer les animaux. A quatre cents mètres environ du camp d'entraînement étaient installés des enclos où une entreprise spécialisée élevait différentes races de canards, certains pour leur viande, la plupart pour leurs œufs. Des centaines d'oiseaux y vivaient. A présent qu'officiers et stagiaires pouvaient mettre un nom sur ce qu'ils entendaient, ils furent unanimes : ce n'étaient pas des cris humains, mais la clamour d'une basse-cour en pleine émotion.

Le responsable du camp les rejoignit. L'obscurité ne permettait pas de voir combien ses traits étaient tirés ; il avait reçu le soir même un appel téléphonique de son supérieur hiérarchique qui lui annonçait de mauvaises nouvelles.

Il rassembla rapidement ses principaux officiers et instructeurs et leur fit part de la teneur de ses craintes. Dix minutes plus tard, des armes à feu furent distribuées aux tireurs les plus adroits. On marcha en force sur la ferme des canards, en coupant à travers champs parce que la route obligeait à faire un grand détour. La progression n'était pas facile, malgré les torches électriques. Dans leur impatience de s'affronter à leur ennemi séculaire, les chiens tiraient sur leur laisse, grondaient, jappaient. Sur place, quelques hommes assurèrent la garde avec le commandant du camp qui allait informer le suppléant du commissaire adjoint lequel informerait le commissaire adjoint qui informerait à son tour le commissaire. Lorsqu'arriva l'ordre à tous les officiers et cadets de rester dans les limites du camp, c'était trop tard : les policiers approchaient de la ferme aux canards.

— Restez là ! N'avancez plus !

On ne sut d'où était venu l'ordre, mais on fit halte en scrutant les alentours d'un air inquiet.

— Calmez-moi ces maudits chiens ! fit la même voix.

La silhouette carrée du sergent responsable des armes s'avança.

— Ecoutez, vous autres.

Les maîtres-chiens tentèrent sans succès de museler avec les mains leurs bêtes qui les entraînaient en grondant férolement. Les canards étaient comme fous, les hommes le comprirent aux furieux battements d'ailes qui accompagnaient leurs cris perçants. Mais d'autres clameurs devenaient perceptibles, dont les policiers commencèrent à entrevoir qu'elles émanaient d'êtres humains. Des gens hurlaient.

— Cela vient de la cité des caravanes ! s'exclama le sergent. Il n'y a pas que les canards qui crient ! De l'autre côté des enclos, vite !

Il s'élança à la tête de ses hommes. Il fallait longer la haute clôture grillagée, puis emprunter le sentier qui descendait jusqu'au terrain isolé. Des lumières brillaient dans la vaste demeure qui gardait l'entrée de la propriété. Aux fenêtres des étages supérieurs, on voyait des silhouettes qui gesticulaient. L'une des croisées s'ouvrit et un homme leur cria quelque chose, mais ses mots se perdirent dans le tumulte général.

Il y avait là trente habitations de bois et de verre posées sur des fondations en béton, dites mobiles parce qu'apportées toutes construites sur roues, comme des maisons de poupée géantes prêtes à être habitées. La plupart de leurs occupants étaient de jeunes couples qui n'avaient pas les moyens de s'offrir de vraies maisons en brique, ou des couples de retraités recherchant un logement modeste dans un environnement paisible. Tous appréciaient l'esprit de communauté qui régnait dans cette minuscule cité qui ne comptait qu'une seule rue ; tous estimaient que leurs maisons de bois étaient aussi solides et durables que n'importe quelle bâtisse en dur. La nuit allait leur démontrer à quel point elles étaient vulnérables.

Les policiers prirent soudain conscience des formes noires qui couraient dans l'herbe. Venant de la cité, elles les croisaient et s'égaillaient au milieu d'eux. Les chiens se déchaînèrent à l'attaque des créatures noires, tandis que les hommes restaient immobiles, perplexes. Les faisceaux des torches fouillèrent l'herbe haute, et le cri jaillit : « Les rats ! Ce sont les rats noirs ! »

Effarés, le cœur soulevé de dégoût, les policiers engagèrent le combat à grands coups de pieds. Ceux qui étaient armés

tirèrent sur la vermine, prenant garde de ne pas atteindre leurs compagnons, mais redoutant surtout d'être touchés par les créatures. Les officiers tentaient de mettre un peu d'ordre dans ce chaos, alors qu'eux-mêmes étaient tout près de paniquer. Un jeune cadet s'abattit une balle dans la jambe. Deux de ses compagnons qui le relevaient trouvèrent deux rats accrochés à son corps. Ils essayèrent de leur arracher le jeune homme, et durent bientôt se défendre contre des agressions similaires. Le cadet blessé retomba, et ses hurlements s'ajoutèrent aux autres.

Les ordres des officiers continuaient de fuser : « N'attaquez pas la vermine, hâtez-vous de gagner la cité. »

C'en était trop pour les plus jeunes, qui s'envolèrent en courant dans la nuit, le plus loin possible de ce cauchemar. Mal leur en prit : leurs silhouettes en fuite attirèrent l'attention des rats plus que celles qui étaient restées au combat. Ils furent suivis ; leurs hurlements jaillirent de différents points de la nuit lorsque les rats les rattrapèrent.

Le gros de la troupe avait pénétré sur le domaine, les rats filant au milieu d'eux. Peu soucieux de provoquer une attaque, chacun essayait de les éviter. Il fallait atteindre à tout prix les habitants de la cité. Les chiens, saisis de frénésie, happaient les rats entre leurs mâchoires, les soulevaient de terre, les secouaient furieusement comme des poupées de chiffon. Mais si braves qu'ils soient, ils n'étaient pas de force contre cette vermine grouillante aux dents aiguisées comme des rasoirs, et ils finirent par succomber sous le poids de la multitude. Leurs maîtres tentèrent bien de les dégager ; eux aussi furent engloutis par la masse des mutants, malgré leurs déchirants appels au secours. Leurs cris incitèrent plusieurs policiers armés à revenir sur leurs pas et à tirer dans la mêlée, sans plus se soucier de ce qu'ils touchaient.

Les deux lampadaires qui éclairaient l'unique rue de la cité révélèrent une scène de carnage aux yeux atterrés des policiers. Les brèches pratiquées dans les structures de bois montraient comment les rats avaient pénétré dans les caravanes, les vitres cassées également. Un flot de créatures noires cernait les maisons, entrait, sortait, envahissait toits et jardins. Certains groupes se disputaient des morceaux sanguinolents – qui

étaient, les policiers le comprirent, des fragments d'êtres humains qu'ils déchiraient à belles dents. Un vieillard au corps nu et décharné passa au travers d'une porte vitrée et bascula dans un parterre de fleurs où il se tordit et se débattit : un rat était accroché à son épaule, un autre à sa fesse. Une femme qui hurlait apparut à sa fenêtre, alors qu'elle tentait d'arracher un rat de sa chevelure. Elle s'effondra brusquement en avant, sur les tessons de verre qui tenaient encore au chambranle ; le thorax crevé, les poumons atteints, elle n'émit plus que de faibles cris. Un homme entièrement habillé était monté, sur le toit de sa maison il serrait dans ses bras un petit ballot qui avait dû être un bébé, et repoussait à coups de pied les rats qui escaladaient les murs pour l'atteindre. Au-dessous, dans le jardin, gisait la silhouette d'une femme à peine reconnaissable dont les rats se repaissaient. Un couple âgé, en vêtements de nuit, marchait au milieu de la rue d'un air de défi ; lui maniait une lourde canne dont il envoyait de grands coups, elle brandissait un couvercle de poubelle en métal en guise de bouclier. Quand son mari tomba, elle lui fit un rempart de son corps, sans oublier le couvercle qui protégerait leurs têtes cela, hélas, n'empêcha pas les rats de s'attaquer à d'autres parties de leur anatomie, plus vulnérables. Un résident qui ne portait qu'une veste de pyjama s'assit sur les marches de sa maison pour contempler, effaré, la douzaine de rats occupés à lui manger les jambes. Agenouillé sur le sol, un garçon de quatorze ans à peine tailladait à l'aide d'un couteau de cuisine le corps estropié d'un rat qu'il retenait prisonnier entre ses genoux pendant ce temps-là, trois autres créatures grignotaient la chair de son dos. Une femme obèse dont la volumineuse chemise de nuit rose était maculée de rouge tenait des deux mains un rat par le cou ; elle fracassa contre un mur la créature noire en proférant des malédictions, à grands cris de haine plus que de frayeur.

L'une des maisons était en feu. Les ombres dansantes créées par les flammes achevaient de donner à la scène l'aspect irréel du rêve d'un dément. Une silhouette – impossible de dire si c'était celle d'un homme ou d'une femme – jaillit du brasier en poussant des cris perçants, torche vivante dont les poumons

étaient déjà brûlés. Des rats la suivirent, la fourrure en feu, glapissant, courant de droite et de gauche, terrifiés.

Et par dessus le crépitements des flammes, les pleurs, les plaintes, les gémissements, les hurlements. Et les appels au secours. Le craquement des meubles qui éclataient, le choc sourd des armes improvisées. Une radio dont le son avait été poussé par erreur, qui continuait de vociférer une rengaine sentimentale distillée par la voix sirupeuse du dernier chanteur à la mode.

Sous les yeux médusés des policiers, c'était partout l'horreur, l'horreur toujours renouvelée. A la fin leur esprit se ferma, refusant d'en voir davantage, et, c'est dans un décor brouillé qu'ils se lancèrent à l'attaque. Comment chercher à viser quoi que ce soit dans cet épouvantable enchevêtrement ? Ils tirèrent donc dans le tas, indistinctement. Les rats arrivaient par centaines, par milliers. Les hommes démunis de pistolets se servaient de ce qui leur tombait sous la main, arrachaient des bouts de palissade, des piliers de porche, tout ce qui pouvait faire office de gourdin. Pour une meilleure protection, ils essayaient de se grouper, mais tant d'hommes tombèrent sous la multitude des rats que les groupes de combattants se réduisirent de plus en plus...

Enfin, enfin, les rats quittèrent la scène. Non que leur ouïe particulièrement fine ait perçu l'appel des sirènes de police, mais parce qu'ils étaient rassasiés, le ventre repu. Ils s'en allèrent tous à la fois, certains chargés d'étranges fardeaux qu'ils avaient patiemment détachés des corps immobiles de leurs victimes. Ils filèrent à travers champs vers la forêt, sans autre bruit que le trottinement de leurs innombrables pattes. Sur leur passage toute vie se tut, tant cette marée noire semait la terreur. Puis le calme revint. Seule une plainte sourde s'éleva encore, avant d'être noyée par le hurlement des sirènes.

LE REPAIRE

Un rat, le crâne balafré sur toute sa longueur d'une étrange cicatrice blanche, se faufilait à travers les gravats, sans paraître autrement gêné par son fardeau. Parmi ceux qui le suivaient, certains avaient une charge similaire, mais la plupart transportaient des tronçons de membres arrachés ou encore des quartiers de viande. Tous avaient le ventre plein ; cette nourriture était destinée à leurs maîtres. Les autres, les plus nombreux, avaient regagné l'obscurité de leurs retraites sous la forêt, encore émoustillés par le plaisir de tuer, fatigués mais tout frémissants de leur dernière attaque. C'était le chef qui avait donné l'ordre de dispersion, tandis que ses cris aigus rassemblaient ceux qui le suivraient pour le devoir qui leur restait à accomplir. Munis de leur chargement, ils s'étaient soumis docilement à son autorité, comme lui-même se soumettait à celle des autres.

La troupe amorça sa descente à la seule clarté des rares taches de lumière que dispensait un rayon de lune filtrant au travers de menues ouvertures. Mais les créatures étaient accoutumées à l'obscurité ; celles qui vivaient dans le repaire n'avaient que faire du soleil. Conscient de l'agitation ambiante, le chef se laissa glisser sur le plan incliné qui aboutissait au niveau le plus bas. Là, il posa le fardeau qu'il tenait entre les mâchoires pour émettre un sifflement menaçant en direction des autres qui accouraient. Puis il reprit la chose d'où suintait un liquide poisseux et s'avança vers le coin le plus reculé, où se tenait son maître. La cave n'était plus que bruissements, mouvements spasmodiques, couinements d'excitation.

Alors qu'il approchait de l'endroit, les rats de son espèce multiplièrent les provocations ; il dut lâcher son bien encore pour siffler et montrer les dents. Ils reculèrent et s'aplatirent au sol, prêts à bondir cependant à la moindre occasion. Un

siffllement bien plus strident fusa du coin le plus sombre, et la créature remua sur son lit de paille et de terre humide, impatiente, affamée.

Le rat ramassa de nouveau l'objet avant de progresser timidement vers l'obèse créature qui l'effrayait et le fascinait à la fois. Il se souvenait vaguement d'une époque où son pouvoir était plus redoutable, ses griffes assez aiguës pour lui labourer le crâne – encore qu'il n'ait jamais cessé de la craindre.

Le rat noir déposa son fardeau dans la paille. La chose poussa en avant son énorme masse ; ses deux têtes se balançaient de gauche à droite, le museau frémissant, les dents recourbées comme des défenses, faute d'avoir assez rongé. Les deux bouches s'emparèrent de l'objet sanglant, cherchant les orifices naturels qu'elles sucèrent bruyamment.

Peu à peu, le rat noir s'avancait ; il voulait sa part de récompense, craintif mais assez arrogant pour faire valoir sa qualité de chef. La chose lui adressa un cri de rage qui le fit reculer précipitamment, tandis que les gardes se jetaient sur lui de toutes leurs griffes. L'échauffourée fut brève, car le rat rompit le combat en se roulant à terre, le cou offert dans un geste de soumission.

Les gardes reprirent alors leur poste, et le rat noir écouta les bruits de succion et les glougloutements de la créature qui revenait à son repas. Les autres habitants de la cave, ceux qui ressemblaient au rat dominant avec leur corps obèse dépourvu de poils, arrachèrent leur nourriture aux pattes des rats noirs, criant et sifflant dans l'impatience de leur désir.

Le grand rat noir se dirigea vers la sortie. Au bas du plan incliné, il se retourna pour contempler les formes pâles qui se gorgeaient de chair. Puis il grimpa vivement la pente, suivi de ses compagnons.

13

Soixante-trois résidents et quarante-huit policiers avaient péri dans le massacre. Deux jours plus tard, le repérage et le blocage des égouts de la forêt d'Epping avaient déjà bien avancé. Bien que personne ne se soit risqué y pénétrer, on savait que la vermine logeait dans les égouts, car on l'entendait aller et venir. Les sorties principales avaient déjà été bouchées, en laissant de petites ouvertures dans le béton : on y passerait les tubes par où serait pompé le cyanure. A présent, on s'employait à rechercher les trous plus petits par lesquels les rats pourraient s'échapper quand les conduits seraient remplis du gaz mortel. Des groupes d'hommes vêtus de combinaisons protectrices et gardés par des soldats en armes auscultaient la forêt pour trouver les « pistes » des rats, les sentiers que laissait leur passage constant. Ils les mèneraient à la source. Chaque groupe disposait de plans détaillés du réseau d'égouts, avec l'indication exacte de leur position par rapport au sol. C'était un travail fastidieux, mais nécessaire au succès de l'opération.

L'idée était de créer une vaste tombe souterraine pour les rats. Le gaz serait pompé à travers des tubes épais par des machines n'offrant aucune ressemblance avec les pompes manuelles démodées utilisées précédemment. Celles-ci avaient été hâtivement mises au point après la Peste noire de Londres. Elles possédaient leur propre générateur et se présentaient comme d'énormes aspirateurs. Leur système d'expulsion à air comprimé permettait à la poudre de cyanure de pénétrer dans les égouts les plus profonds sans risquer la vie de ceux, qui les manipulaient – pourvu, bien sûr, que toutes les ouvertures soient hermétiquement bouchées. Pour le cas où une fuite accidentelle les mettrait en contact avec les vapeurs toxiques, les hommes étaient munis de capsules d'amylnitrate.

On s'aperçut vite que la densité de la végétation rendait impossible la découverte de toutes les issues ; il restait à espérer

que l'imprégnation des canaux par le gaz soit si importante que les rats n'aient pas le temps de s'échapper. Si néanmoins quelques-uns y parvenaient, on en viendrait à bout durant les jours suivants. L'épuration serait impitoyable, sans trop de souci des autres espèces – car si des rats mutants s'échappaient, les conséquences seraient trop graves. Le Premier ministre lui-même s'était engage à raser la forêt d'Epping si cela s'avérait nécessaire. Encouragés par cette déclaration, certains s'étaient crus autorisés à mettre le feu à la forêt ; heureusement découverts à temps, ils avaient été promptement arrêtés.

Cette seconde invasion des rongeurs en cinq ans provoqua naturellement un tollé gigantesque. Le gouvernement – qui n'était pas celui d'aujourd'hui, il est vrai – avait promis qu'une telle catastrophe ne se reproduirait jamais. Autant pour le discours officiel. Le parti au pouvoir frémissait à l'idée des récriminations qui allaient suivre, tandis que l'opposition se frottait les mains en savourant sa vengeance : elle n'avait pas oublié la défaite humiliante que lui avait infligée le public quelques années auparavant. Le département le plus concerné, le ministère de l'Agriculture, s'occupait déjà de préparer les documents destinés à prouver qu'il n'y avait eu aucune négligence de sa part. Le comité directeur de Deratiz jubilait tandis que ses cadres se réjouissaient d'être soudain confrontés à l'action. C'était un de leurs spécialistes qui avait confirmé l'infestation et recommandé une intervention immédiate, recommandation rejetée par le secrétaire particulier du ministère de l'Agriculture, qui estimait qu'en cette affaire, il fallait progresser prudemment. Bien entendu, Deratiz ne songeait nullement à dénoncer ce « retard » - sous peine de voir l'affaire étalée au grand jour. Non, cette histoire resterait entre Anthony Thornton et eux ; d'autant qu'il pourrait s'avérer très utile d'avoir la gratitude – tacite, bien sûr – d'un homme aussi influent.

Si l'on exceptait ceux qui travaillaient à éradiquer le mal, la forêt d'Epping était à présent vide de toute vie humaine. Après le massacre, on avait décidé de ne pas se contenter d'évacuer une zone limitée, mais la forêt dans sa totalité. Il fallut

néanmoins rassurer les plus nerveux qui considéraient que la Ceinture Verte tout entière était en danger : des indications très précises quant à l'extension de la pénétration des rats permettaient d'affirmer qu'elle n'atteignait pas les limites de la forêt ; les habitants des zones limitrophes n'étaient donc pas menacés.

Le secteur évacué fut entouré d'une chaîne humaine constituée de troupes déployées aussi largement que possible sans que soit rompu le contact visuel. Des véhicules blindés patrouillaient en permanence, ainsi que les forces de police londonienne et locale. Les unités de pompiers de la région se tenaient prêtes à intervenir des hélicoptères volaient assez bas pour examiner le sol, et des chars menaçants postés face à la forêt n'attendaient qu'un ordre pour entrer en action.

Dans les limites de la zone interdite, le seul îlot encore habité était le Centre, bourdonnant d'activité ; son parking et sa pelouse étaient encombrés de véhicules militaires et policiers, et l'on n'y entrait pas plus qu'on n'en sortait sans escorte armée. Huit voitures de pompiers étaient stationnées sur la route en un point qui dominait la vallée, placée sous surveillance constante. Des voitures de reconnaissance de l'armée, dont les équipements offraient toute sécurité à leurs occupants, se lançaient à fond sur les sentiers forestiers leur mission était de repérer les gens mal informés ou simplement assez sots pour avoir ignoré les avertissements et franchi le cordon de police. Qu'on puisse agir ainsi tout en sachant ce à quoi on s'exposait dépassait l'entendement des soldats, mais l'expérience leur avait appris à ne jamais sous-estimer l'imbécillité de certains individus en de telles occasions.

Durant les deux jours qui avaient suivi le massacre, on avait découvert, d'autres atrocités : une tente lacérée au bout d'un champ, dont l'intérieur était éclaboussé de sang séché, le sol jonché des restes de douze adolescents et de leur moniteur ; les ossements d'un couple en situation amoureuse, dans une petite clairière non loin de la grand route où était abandonnée leur voiture, un canot vide dérivant sur l'un des lacs où la pêche était autorisée, ne contenait plus qu'une épuisette et des sandwiches ; un camion dont la portière grande ouverte laissait

supposer que le conducteur était descendu pour dégager la route de quelque animal ; une étincelante bicyclette neuve, abandonnée ; un cheval sellé sans cavalier ; une maison au milieu d'autres maisons, mais vide et maculée de sang.

Avertir tous les résidents sans exception n'avait pas été sans peine ; malgré les appels radio répétés, les patrouilles munies de haut-parleurs, les visites à domicile, il y avait toujours quelqu'un qu'on n'avait pas pu joindre. La plupart des résidents avait fui sans attendre, mais certains vieux fermiers grognons avaient dû être « persuadés » de force, ainsi que quelques riches propriétaires qui se jugeaient largement au-dessus de l'attention de vulgaires rats. Par bonheur, on parvint finalement à évacuer toute la population et le plan d'attaque contre la vermine fut lancé.

La forêt était plus calme que jamais ; la faune inquiète se taisait, son instinct l'avertissant que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le soleil brillait, impuissant, et le froid de l'automne dispersait sa chaleur. La campagne retenait son souffle.

Pender versa la poudre dans le trou après s'être assuré qu'aucune brise contraire ne la lui soufflerait au visage. Les vapeurs pouvaient aisément pénétrer le grillage pratiqué dans l'épaisse visière de son casque. Comme les autres, il portait une combinaison gris argent dont le matériau très résistant était renforcé d'une fine cotte de mailles en acier flexible. Les casques à visière plastique recouvrant le visage achevaient de donner aux hommes une allure sinistre d'extra-terrestres ; qu'importe, chacun était persuadé qu'aucune dent, si acérée soit-elle, ne saurait percer son armure.

Bien que ses gants très lourds soient peu maniables, Pender ne songeait pas à les ôter. Un rat mutant pouvait se tapir à quelques centimètres, dans le passage qu'il se préparait à boucher, et lui happer plusieurs doigts. Le trou semblait un peu étroit pour contenir un rat géant, mais la carte que tenait Whittaker indiquait la présence d'un égout juste au-dessous, aussi Pender préférait-il ne prendre aucun risque. La piste très visible qui partait du tunnel montrait que ce dernier était

fréquemment utilisé. Il secoua la cuiller à long manche qui avait contenu la poudre mortelle, la retira du trou et l'essuya sur l'herbe ; puis, à l'aide d'une motte de terre, il obtura le trou en plaçant les racines vers l'extérieur.

— Voilà, Joe, tu peux y aller, annonça-t-il.

Joe Apercello, ouvrier chez *Dératiz*, portait la grosse boîte contenant un ciment prêt à l'emploi, à séchage rapide. Il lutta quelques secondes avec le couvercle qui résistait, et fit mine d'enlever son gant pour plus de commodité.

— Garde-le, Joe ! s'écria Pender, et l'autre obéit avec un haussement d'épaules.

— C'est d'un pratique, ce truc !

— Ce sera encore moins pratique sans doigts, répliqua Pender.

Le couvercle céda enfin dans un bruit de succion. Apercello plongea une truelle dans la boîte, et étala vivement le mélange sur le trou. La manœuvre constituait une précaution supplémentaire : généralement, sceller l'ouverture avec de la terre était suffisant, la présence mortelle de la poudre décourageant les rats de sortir ; cette fois pourtant, on avait décidé de prendre des mesures draconiennes — les rats mutants ne seraient plus jamais sous-estimés.

Vic Whittaker avait étalé sur le sol la carte du réseau et y notait au crayon la position de l'accès qui venait d'être obstrué.

— C'est le cinquième ce matin, releva-t-il avec satisfaction. Le conduit mène tout droit... — Il tendit le bras dans la direction voulue —au nord-est. Les broussailles ont sûrement envahi le terrain depuis le percement de l'égout ; ce ne sera pas facile de repérer les ouvertures.

— Certains nous échapperont, c'est inévitable, dit Pender, mais là n'est pas la question. Une fois que les machines auront commencé à pomper le gaz dans les principaux accès, les rats auront très peu de chances de s'échapper. Ils seront liquidés avant de savoir ce qui leur arrive. Le but de l'exercice est de mettre *toutes* les cartes dans notre jeu.

Whittaker approuva d'un hochement de tête à peine décelable sous son casque. Il replia la carte de façon à ce que le prochain secteur d'intervention soit visible et se releva.

— Croyez-vous que nous serons prêts demain ? demanda-t-il.

— Il le faudra bien. En aucun cas nous ne...

Les sourcils froncés, Pender désigna un soldat qui s'essuyait le front avec sa manche :

— Capitaine, dites à votre homme de remettre son casque !

Le capitaine rougit sous sa visière de plastique.

— Vous, remettez ce casque immédiatement !

Le soldat obtempéra en hâte.

— Je m'excuse, mon capitaine, mais c'est qu'il fait drôlement chaud là-dedans, plaida-t-il gauchement.

Le capitaine Baines lança un regard de colère à l'escouade réduite déployée en demi-cercle autour de Pender, Whittaker et Apercello. Un camion militaire attendait dans une clairière proche, moteur arrêté, mais prêt à réagir au moindre ennui.

— Vous connaissez tous le danger, s'écria le capitaine. C'est pourquoi je ne veux plus de sottises de ce genre, c'est compris ?

Sans attendre une réponse qu'il n'espérait pas, il se tourna vers Pender.

— Toutes mes excuses, monsieur, cela ne se reproduira pas.

Apercello achevait de lisser le ciment.

— Voilà, Luke, aucun gaspard ne passera par là.

— Parfait, dit Luke en ramassant le baril de poudre de cyanure, allons voir plus loin.

Tandis que les lourdes bottes piétinaient les broussailles, les regards cherchaient des signes sur le sol. Les soldats qui encadraient les trois hommes étudiaient aussi le sol, tout en restant en alerte. Whittaker marchait à côté de Pender.

— Vous disiez donc que nous devions être prêts pour demain, insista-t-il.

— Oui, nous ne pouvons pas risquer de les maintenir plus longtemps là-dedans, reprit Pender. Nos sondes munies de micros ont confirmé leur présence. Vous n'imaginez pas le chahut qu'ils font ! Apparemment, ils savent qu'ils sont pris au piège et ils paniquent. Mais puisque ces mutants sont capables de creuser, pourquoi ne s'évaderaient-ils pas de cette façon ?

— Ils le feront sûrement, si nous n'agissons pas assez vite. Pour le moment, l'hystérie les empêche de mettre à profit leurs

talents ; mais ils ne tarderont pas à comprendre qu'ils peuvent creuser des tunnels de sortie. Heureusement, ces égouts ont été solidement construits, ce qui les retiendra un moment.

— Et ces trous que nous bouchons ? Pourquoi ne s'en servent-ils pas pour s'enfuir ?

— Ne tentez pas le diable ils en seraient bien capables. D'après moi, ils ont peur. N'oubliez pas que leurs ancêtres ont été pratiquement exterminés à Londres. Phénomène de mémoire collective ou simple instinct, ils savent qu'ils sont traqués par leur pire ennemi : l'homme. Pour l'instant, ils sont terrifiés, manifestement ; si terrifiés qu'ils n'osent pas sortir ni se montrer. Combien de temps cela durera-t-il, allez donc le prévoir !

Ils se turent un moment, absorbés dans leurs réflexions. Ce fut Whittaker qui rompit le silence.

— Une chose m'étonne : pourquoi n'ont-ils pas anéanti les autres espèces ? Si nombreux et si féroces, ils auraient pu se rendre maîtres de la forêt.

— Tout d'abord, nous ne connaissons pas leur nombre exact. A mon avis, ils doivent être environ un millier, parce qu'ils ne se reproduisent pas dans les mêmes proportions que le rat normal. Cela suffirait à les rendre offensifs.

— Un millier ? Mon Dieu, c'est terrible !

— Pas tant que cela, dans un secteur de cette surface.

— Qu'est-ce qui vous donne cette certitude ? Ils pourraient être plusieurs milliers.

— Je n'ai pas de certitude, je n'ai qu'une opinion. S'ils étaient autant, on les aurait vus plus tôt. Et le massacre de la faune locale serait certainement en bonne voie. Je pense que leur accroissement a été progressif. Souvenons-nous qu'ils sont des géants par rapport au rat normal. Et que Mère Nature n'aime guère accorder de nombreuses portées à ses créatures les plus impressionnantes.

— Ils ne sont pas plus gros que des chiens. Ou même des cochons...

— Dans le royaume des nuisibles, ils sont aussi gros que des éléphants. Sous un autre aspect, on peut considérer le fait qu'ils sont des monstres, des mutants : leurs gènes ont donc

subi des altérations. Que ce soit ou non à cause des ultra-sons utilisés contre leurs ancêtres, cette différence a pu modifier leur cycle de reproduction.

— A Londres, ils étaient pourtant des milliers !

— Ils se reproduisaient selon les normes du rat noir. Ma théorie est qu'ici, nous avons affaire à une race plus pure. Je parierais qu'ils sont encore plus forts et plus rusés que les premiers. N'ont-ils pas été assez intelligents pour demeurer cachés – jusqu'à présent du moins ?

— Si et cela vous fait douter du plein succès de notre action.

— Pas du tout, nous les vaincrons, affirma Pender avec une détermination farouche que son interlocuteur ne pouvait lire sur ses traits.

— Admettons qu'ils ne soient qu'un millier comme vous le croyez. Cela n'explique toujours pas pour quelle raison ils n'ont pas saccagé la faune jusqu'à présent.

— Les rats peuvent survivre pratiquement à tout. Ils ont tué d'autres animaux, soyez-en sûr, mais en quantité indécelable. Le plus gros de leur nourriture, ils l'ont soustrait à d'autres sources : habitations, fermes, lotissements, sans compter la campagne elle-même. Si nous en cherchions confirmation maintenant, je veux bien parier qu'on nous signalerait un tas de nuisances dues aux rongeurs, qui dans le passé n'étaient que des cas rares et isolés. L'idée est assez effrayante, mais je ne serais pas étonné que ces mutants soient délibérément restés très discrets dans leurs raids.

— C'est plutôt difficile à admettre.

— Les récents événements sont plutôt difficiles à admettre, non ? Nous pouvons en tout cas être certains d'une chose : ils ont abandonné cette retenue. Ils sont prêts à tuer tout ce qui se présente.

Apercello qui marchait devant se retourna pour leur faire signe. Il était impossible de saisir ce qu'il disait à travers son casque, mais il désignait un point à ses pieds.

— On dirait que Joe a trouvé une autre ouverture, commenta Pender en pressant le pas.

Le trou était beaucoup plus large que le précédent. Ses parois étaient lisses, comme s'il était fréquemment utilisé.

— Bon Dieu, celui-ci est juste de la bonne taille, marmonna Pender en se baissant. Capitaine, pouvez-vous me prêter votre torche ?

Le faisceau lumineux fouilla le tunnel.

— Vide, constata Pender qui se redressa. Introduisons la poudre en vitesse. Plus tôt il sera bouché, mieux je me porteraï.

Ils procédèrent de la même manière, et Pender soupira.

— Bon, cela fait six. Marquez-le à...

Il ne sut pas pourquoi il avait levé les yeux, mais se sentit soudain extrêmement mal à l'aise. Quelque chose avait-il bougé dans l'arbre ? Les autres le considérèrent avec curiosité.

— Qu'y a-t-il, monsieur Pender ? S'enquit le capitaine Baines.

Pender prolongea un peu son examen avant de répondre :

— Rien, je... j'ai cru voir ou entendre quelque chose, c'est tout.

L'officier jeta autour de lui un regard anxieux.

— Peut-être devrions-nous quitter ce...

— Il y a quelque chose là-haut ! cria Apercello. Je l'ai vu bouger. Cela courait le long d'une branche.

Les soldats qui se trouvaient sous les arbres se mirent à reculer avec appréhension, l'arme pointée vers les frondaisons.

— Un autre ! clama Vic Whittaker, dans cet arbre-là ! Tous les regards se tournèrent dans cette direction, pour ne voir qu'une branche qui oscillait.

Soudain sur leur droite, un grand bruissement suivi d'une rafale de feuilles mortes s'abattant sur le sol. Impossible pourtant de voir ce qui avait causé leur chute, dans le feuillage encore touffu.

— Que tout le monde garde son calme, ordonna Pender. Examinons les arbres qui nous entourent. Si vous voyez quelque chose remuer, ne criez pas, contentez-vous de le signaler.

Ainsi fut fait. Les hommes osaient à peine respirer tandis qu'ils observaient les ramures. Pender qui les surveillait du coin de l'œil vit un soldat se mettre à gesticuler en désignant une branche élevée.

— Capitaine, l'un de vos hommes a repéré quelque chose, annonça-t-il sans s'émouvoir.

L'énervement gagnait les autres qui s'étaient groupés autour de leur compagnon.

— Je l'ai vu ! Hurla l'un d'eux. Sur cette branche ! C'est un de ces maudits rats ! Bon sang, il y en a un autre !

C'en était trop pour le soldat. Il leva son fusil, visa l'arbre, et son doigt ganté pressa maladroitement- la détente.

L'explosion provoqua un cri aigu qui sembla agir comme un signal. D'un seul coup, les rats tombèrent des arbres sur les hommes. La forêt s'anima soudain de cris suraigus émanant des corps noirs.

14

Pender bondit à travers les broussailles vers un soldat tombé sous l'assaut d'un rat noir qui lui labourait la poitrine. Autour de lui, tous luttaient contre les créatures qui avaient atterri sur leurs têtes et sur leurs épaules, plusieurs hommes étaient à genoux, d'autres, complètement décontenancés par l'attaque, décrivaient des cercles éperdus.

Le soldat tombé se débattait désespérément. Pender saisit la bête par le cou, tirant et serrant en même temps, quand un poids s'abattant sur son dos l'envoya trébucher sur le soldat. Il roula sur lui-même, espérant écraser la créature, mais celle-ci, tenace, ne lâcha pas prise. La douleur était atroce : les morsures du rat, si elles ne perçaient pas le tissu spécial de sa combinaison, lui pinçaient cruellement la peau. Alors qu'il s'évertuait à se dégager, il se rendit compte que c'étaient deux rats qui l'assaillaient, et non un seul. Couché sur le dos, il tenta de ralentir leurs mouvements en pesant de tout son poids sur eux, d'attraper leurs pattes par derrière. Alentour, ce n'étaient que cris, coups de feu, combats acharnés de corps enchevêtrés. Et d'autres rats tombaient encore des arbres, et se précipitaient dans la mêlée furieuse. L'un d'eux bondit sur la poitrine de Pender à travers la visière plastique, son, regard croisa les yeux obliques du monstre. Il eut l'impression que ces yeux l'étudiaient, le transperçaient de leur haine. Les mâchoires s'ouvrirent, et il contempla, horrifié, fasciné, les dents jaunes si cruelles, incisives démesurées, beaucoup trop larges, aiguisées comme des rasoirs. Un crachat vint ternir la visière, la tête pointue du rat buta sur le plastique où les dents glissèrent en laissant de profondes griffures et une traînée de salive. Par réflexe, Pender avait rejeté la tête en arrière ; s'efforçant de ne pas penser aux deux rats qui s'agitaient sous lui, il se mit à bourrer de coups de poings le nouveau venu qui perdit l'équilibre, tomba sur le côté ; puis revint à la charge, avec une

fureur redoublée. Ses mâchoires puissantes se refermèrent sur le poignet de sa victime, lui arrachant un cri de douleur ; par bonheur, ses gants épais lui évitèrent une blessure plus grave.

Il réussit à libérer son bras, mais le rat dardait sa tête au-dessus de lui, prêt à frapper, à la gorge cette fois. Si les dents se refermaient sur sa trachée, il était perdu : sa combinaison ne suffirait pas à le protéger. Avec l'énergie du désespoir, il essaya de se tourner, mais les deux créatures qui s'affairaient dans son dos le maintenaient ferme. La tête du rat plongea... et explosa dans un nuage de sang. Le coup de feu résonnant encore à ses oreilles, la visière éclaboussée de rouge, Pender repoussa loin de lui le corps inerte. De sa main gantée, il nettoya rapidement sa visière, essuya les caillots et les matières immondes dont il était couvert. Le capitaine Baines se dressait devant lui, le revolver encore fumant à la main.

— Aux autres maintenant, vite ! cria l'officier.

Pender se sentit retourné d'un coup de pied plutôt rude. Il attendit. Une éternité, lui sembla-t-il. Pour que ses balles ne le touchent pas, le capitaine devait ajuster son tir avec soin, il le savait. Enfin, le coup partit, les griffes qui lui seraient douloureusement le dos se relâchèrent. Pender frissonna.

Baines l'aida à se relever. La bataille faisait rage. Les rats semblaient être partout en un nombre incroyable, se jetant à l'assaut des hommes terrifiés. Sans leurs fusils, ils auraient été submergés sous la multitude, et sans leurs combinaisons, déchiquetés. C'était néanmoins pour les soldats une bataille perdue d'avance. Leurs cris affreux disaient assez les souffrances que leur infligeaient les mâchoires avides ; ils ne pourraient plus les endurer très longtemps. Les coups de feu faisaient voltiger les corps désarticulés des créatures qui poussaient en mourant un cri singulier, semblable au vagissement d'un enfant.

Pender chercha du regard Whittaker et Apercello, sans succès : sous ces étranges uniformes, il était impossible de reconnaître qui que ce soit. Ses compagnons ne portaient pas de fusils, mais beaucoup d'hommes avaient alors jeté leurs armes, et se battaient avec les mains. A ses côtés, le capitaine Baines tomba sur les genoux un rat s'était perché tant bien que mal sur

ses épaules, un autre essayait de lui mordre le ventre. Pender empoigna celui dont les dents étaient plantées dans le casque de l'officier, et le lança de toutes ses forces le plus loin possible. Sans céder à la peur, stoïque sous la douleur. Baines visa soigneusement l'autre, et tira. Mais le premier revint à la charge, bondit sur Pender, qui le reçut à coups de poings assez bien placés pour l'envoyer voler dans les airs ; puis, se précipitant à l'endroit où était tombé le corps noir, il en écrasa, la tête sous sa lourde botte.

Le capitaine se débattait contre deux créatures agrippées à ses bras, ce qui lui rendait impossible l'usage de son revolver. Trois autres lui grimpaien sur le corps, et ses genoux commençaient à plier sous le poids.

Pender courut à son secours et commença à en tirer un en arrière, oubliant celui qui s'accrochait à sa propre jambe. Il tira, tira, et ce qu'il redoutait depuis le début arriva : le rat se détacha de sa proie sans que ses dents desserrent leur prise, et le tissu se déchira. Un tout petit accroc, certes, mais qui prouvait que les combinaisons n'étaient pas inviolables. Sous peu, elles seraient toutes en lambeaux. Il attrapa le rat par le museau, en évitant les dents prêtes à le mordre, et le tordit de toutes ses forces. Le cou se rompit. Jetant le corps convulsé, Pender prit le pistolet des mains de l'officier. La réserve de balles suffirait-elle ? Il ne s'était jamais servi d'une arme, mais presser la gâchette ne semblait pas si compliqué. Sans souci des deux rats qui lui pinçaient maintenant les jambes, il ajusta celui qui se cramponnait sans faiblir au capitaine, et fit feu. Au tour de ses propres agresseurs, maintenant. Il retourna le pistolet contre eux... et gronda de contrariété. Le chargeur était vide. Il ne lui restait plus qu'à se servir du revolver comme d'une matraque : il s'acharna sur les crânes des rats jusqu'à ce qu'ils lâchent prise, assommés.

C'est alors qu'il manqua passer sous les roues d'un lourd camion militaire qui se frayait un chemin parmi les fougères. Dans une secousse, l'engin s'arrêta à quelques centimètres de lui. Pender pouvait remercier le capitaine Baines qui l'avait écarté juste à temps de sa trajectoire. Des coups de feu

claquèrent depuis le véhicule : le conducteur et son second tiraient dans la mêlée.

— Dans le camion, Pender ! ordonna le capitaine.

— Et les autres ? Il faut venir à leur secours ! protesta Pender hors d'haleine.

Une rude poussée, l'expédia vers l'arrière du camion.

— On s'en occupe ! Attrapez un fusil quelque part et montez dans le hayon ! Et puis tirez !

Gagner l'arrière du camion n'était pas facile, car les rats se jetaient à l'assaut de plus belle. Pender les écartait à grands coups de pied ; chaque coup faisait refluer la vermine, qui revenait aussitôt à l'attaque. Un homme tomba à ses pieds, et son corps fut immédiatement submergé. Au milieu de ses hurlements insoutenables, un geyser rouge jaillit par-dessus la mêlée. Sa combinaison avait cédé, et l'odeur du sang exaspérait les rats. L'homme était perdu, Pender le savait. Son esprit enregistra le fait sans s'émouvoir tandis qu'il contournait la masse grouillante en action. Attirés par le sang d'une proie plus facile, les rats ne se préoccupaient plus de lui désormais.

L'arme souillée de boue gisait à quelques mètres du camion. Profitant de l'accalmie, il s'en approcha aussi vite que le lui permettait son encombrant costume. Il s'agenouilla pour la ramasser, et vit juste à temps le rat qui bondissait. Debout en un clin d'œil, il se saisit de l'arme par la crosse, lui fit décrire un demi-cercle et frappa l'animal au vol. Il y eut un craquement répugnant, et la bête s'écrasa à terre.

Sans plus y penser, Pender retourna l'arme et se mit à tirer sur les rats les plus proches, évitant de toucher ses compagnons mais conscient de son manque d'adresse à cet exercice. Il lui fallait maintenant reculer pour monter dans le véhicule ; ce qu'il fit, manquant parfois trébucher sur des animaux qui avaient échappé à ses balles, mais décidé à ne pas perdre pied. Quand son dos buta contre une surface dure, il eut la surprise de se sentir soulevé par des mains qui l'avaient saisi aux aisselles. Deux soldats le hissèrent dans le camion tandis que trois autres le couvraient de leur feu. L'un des hommes était aux prises avec un mutant qui refusait d'abandonner sa proie en fin de compte,

il lui trancha la gorge avec sa baïonnette, et le rejeta parmi ses congénères.

Une fois sur pied, Pender comprit que ces hommes avaient eu assez de chance pour gagner l'abri du camion et s'en servaient comme d'un retranchement pour riposter. Ses deux sauveteurs gardaient l'entrée, et frappaient de leur baïonnette toute créature tentant de s'introduire, pendant que les trois autres mitraillaient l'ennemi. On vit soudain apparaître le capitaine Baines, à qui par miracle ne s'accrochait aucun rat ; il tendait la main pour qu'on le hisse à l'intérieur, ce que fit. Pender.

— On vient à notre secours ! lui cria l'officier pour couvrir le tumulte. Les hommes restés dans le camion ont lancé un appel radio dès qu'ils nous ont vus en difficulté.

— Il faut : secourir les autres ! clama Pender sur le même ton. Ces combinaisons ne tiendront plus très longtemps. Les rats sont trop forts !

— On les aura ! J'ai dit au chauffeur de faire marche arrière ! Il s'arrêtera et repartira à mon signal.

Il cogna du poing le flanc du camion et celui-ci s'ébranla lentement vers l'arrière, en tressautant sur ce terrain accidenté. A l'approche de deux silhouettes en plein combat, le capitaine frappa la tôle par deux fois et le camion s'arrêta.

— Vous ! Et vous ! cria l'officier en désignant deux soldats. Descendez à leur rescouasse ! Attention, un à la fois ! Les autres, couvrez-les ! Allez-y !

Sans hésitation, les deux soldats sautèrent, baïonnette au poing. Ils s'élancèrent vers leur camarade en se taillant un chemin avec leur arme, relativement protégés par le tir nourri de leurs compagnons. Le soldat fut traîné jusqu'au camion, où d'autres mains le halèrent à l'abri. On répéta la manœuvre pour le deuxième homme en difficulté, avec succès. Leurs baïonnettes poisseuses de sang, les deux soldats grimpèrent dans le véhicule qui démarrait. Et comme on atteignait une silhouette qui se roulait sur le sol :

— Vous deux, ce sera votre tour ! ordonna Baines à deux autres de ses hommes.

Cette fois, l'homme était aux prises avec tant de créatures noires qu'un troisième soldat fut appelé en renfort. Dans le péril, c'est tout juste si la victime ne fut pas jetée à bord du camion, où les sauveteurs se hissèrent précipitamment.

Pendant ce temps, Baines hurlait ses consignes au chauffeur.

— Braquez à gauche ! Il y a un groupe d'hommes à dix mètres !

Les roues du camion patinèrent dans la boue, rebondirent sur les corps des rats blessés ou morts. Un homme gisait là, immobile, trop immobile. Lorsqu'ils furent assez près, Pender détourna les yeux, saisi d'horreur.

Pour une raison ou, pour une autre, le casque du malheureux avait glissé, à moins qu'on ne l'ait arraché. Postés autour de sa tête découverte, cinq rats se gorgeaient des chairs de son visage. D'autres tiraient à belles dents sur le tissu de son costume qui était à bout de résistance.

Le spectacle excita la fureur des soldats ; ils se mirent à mitrailler aveuglément la vermine, sans précautions pour l'homme dont ils savaient qu'il était mort.

— Cessez ! Commanda l'officier d'une voix dépourvue d'émotion. Nous ne pouvons plus rien pour ce pauvre gars, mais qu'au moins son corps serve à les occuper un moment !

Et il donna le signal de redémarrer.

Bien qu'effaré par la froide logique du capitaine, Pender savait qu'il avait raison. Il fallait avant tout se préoccuper des vivants.

Pour garder l'équilibre malgré les cahots, il chercha l'appui d'un montant métallique. C'est alors seulement qu'il remarqua les éraflures tout autour de l'épaisse toile de bâche. Si les grattements ne l'avaient pas alerté, c'était à cause du bruit assourdissant des coups de feu.

— Baines ! hurla-t-il. Ils essaient de passer par le toit.

Baines leva les yeux.

— Nom de Dieu ! Je me demande... Non, laissons faire pour l'instant. Tirer à travers la toile ne servirait qu'à la trouer et les suivants en profiteraient. Gardons un œil sur eux et ne tirons qu'en cas de nécessité.

Pender en repéra un qui se faufilait dans le camion par un coin ; il lui décocha un coup de pied meurtrier qui le fit lâcher prise puis épaula son fusil automatique et tira au hasard, avec délectation.

On venait de remonter quelqu'un que Fender reconnut : c'était Vic Wittaker. Il gisait sur le dos, haletant d'épuisement. Son costume avait tenu, mais en certains endroits le tissu commençait à craquer. On l'avait sauvé juste à temps.

— Tout va bien ? lui cria Pender en s'agenouillant près de lui.

Wittaker fit mine de relever sa visière, et Pender l'arrêta.

— Je ne peux plus respirer, se plaignit-il. Je manque d'air.

— Juste un instant, alors !

L'éducateur aspira une goulée d'air avec reconnaissance.

— Et Apercello ? S'enquit Pender. Où est-il ?

— Je ne... sais pas... Il est tombé... et je l'ai... perdu de vue...

Je crois que... son casque... s'est détaché quand... il est tombé.

Pender se leva, très pâle, les traits bouleversés. Ainsi, le visage que les rats étaient occupés à dévorer... était celui d'Apercello. Il se remit à tirer dans la masse palpitante.

Un soldat encore fut sauvé avant qu'un rat ne parvienne à percer la bâche de couverture. Ils étaient maintenant une bonne douzaine d'hommes à l'intérieur, dont six maniaient le fusil avec Pender. Les autres, les rescapés, gisaient sur le sol en gémissant, tenant à deux mains leur chair meurtrie, et pour certains blessée. Ce fut au milieu d'eux que le mutant tomba.

L'explosion de cris alerta Pender et Baines. Les blessés chassaient à coups de pieds le rat noir qui courait en tous sens, affolé.

— Le toit ! cria Baines comme un autre rat s'insinuait par le trou. Tirez, vite !

Lui-même foudroya le second rat au vol. Avec un autre soldat, Pender se mit en devoir de mitrailler la toile de couverture. Les balles la déchiquetèrent, mais tuèrent instantanément les rats qui la rongeaient. Ne sachant s'ils étaient bien morts, les hommes s'écartèrent des corps qui s'abattirent dans le camion.

A cause de la lumière du jour qui entrait par le toit en lambeaux, on y voyait soudain très clair dans l'habitacle.

Tout au fond, l'un des blessés se battait, sans doute contre le premier rat qu'on avait oublié. Sa visière était relevée ; Pender s'aperçut que c'était Whittaker.

Se servir d'un fusil dans cet espace confiné eût été trop dangereux ; il s'empara d'une baïonnette sanglante abandonnée par un soldat et enjamba les corps étendus qui le séparaient de son compagnon.

Celui-ci avait une vilaine entaille à la joue, coup de dent ou de griffe. Ses mains crispées sur le cou de la créature tentaient, désespérément d'éloigner de son visage les dents meurtrières. Les yeux exorbités, le rat lui labourait furieusement la poitrine de ses pattes de derrière.

S'agenouillant, Pender bloqua son bras sous la mâchoire inférieure du rat avant de le tirer en arrière. En même temps, d'un geste précis, il piqua la baïonnette sous la cage thoracique et l'enfonça loin, en tournant la lame.

Un sang noir coula à flots de l'abdomen crevé, inondant l'éducateur. Le corps agité de mouvements spasmodiques, le rat voulut tourner la tête, attaquer l'homme qui lui avait infligé cette blessure mortelle. En vain : Pender le maintenait fermement, et ne l'abandonna qu'inerte et sans vie.

— Mon Dieu, oh ! Mon Dieu, mon Dieu... gémissait inlassablement Whittaker.

Pender leva les yeux pour voir le capitaine Baines frapper trois coups contre la cabine ; le véhicule s'arrêta dans une embardée avant de repartir droit devant lui, en prenant cette fois de la vitesse.

— C'était le signal convenu pour nous éloigner, expliqua Baines. Nous ne pouvons plus rien tenter pour ceux qui restent, à moins de nous faire tous tuer... C'est regrettable, mais c'est ainsi.

Pender se sentit bouleversé à l'idée de laisser mourir des hommes de cette façon.

— Autant que je puisse l'affirmer, plaida l'officier, deux seulement sont encore vivants, et ils semblent en bien mauvaise

posture. Ils ont du sang sur eux. Ces satanés costumes n'auront servi à rien... Quant aux autres, je suis sûr qu'ils sont morts.

Pender rejoignit les soldats qui tiraient encore à l'arrière du camion. Il vit que les rats n'esquissaient aucun geste de poursuite ; durant quelques secondes, son regard croisa les yeux d'un mutant qui se tenait un peu à l'écart des autres. Il remarqua que l'animal avait le crâne balafré sur toute sa longueur d'une curieuse rayure blanche. Mais un cahot secoua le camion, et il ne le vit plus ; lorsqu'il regarda de nouveau, le rat noir avait disparu. Pender ferma les yeux et formula une prière silencieuse.

Les soldats cessèrent de tirer : la cible était hors de vue. Aucun n'avait le cœur à se réjouir, même quand apparurent d'autres véhicules militaires venant vers eux. Ils étaient bien trop épuisés, et se sentaient vaincus.

15

Dans la salle de conférences, Pender trouva Stephen Howard en compagnie de Mike Lehmann et d'Anthony Thornton devant une grande carte de la forêt d'Epping. D'autres personnes étaient assises autour de la longue table, mais dans sa hâte de parler à Howard, Pender ne les vit même pas. Le Centre bourdonnait d'activité depuis l'arrivée de son groupe. On avait amené les blessés qui pouvaient marcher, même péniblement, dans la classe transformée en infirmerie improvisée. Les autres avaient été soutenus. Tous rêvaient de la cigarette qui calmerait leurs nerfs éprouvés.

Howard leva les yeux comme Pender approchait.

— Luke ! Un message radio nous a avertis que vous étiez attaqués...

— C'est exact. Par des rats perchés dans les arbres.

— Dans les arbres ! S'étonna Lehmann. Nous croyions qu'ils étaient tous dans les égouts !

— De deux choses l'une : ou ils utilisent une sortie que nous n'avons pas encore découverte, ou ils ont toujours été à l'extérieur.

— Mais nos patrouilles les auraient repérés ! S'émut le commandant Cormack, assis non loin de Howard.

— Je ne le pense pas, commandant, lui répondit Pender. Ils se cachent depuis longtemps. De plus, qui aurait songé à les chercher dans les arbres ?

Puis, se tournant vers son directeur de recherche :

— Il faut utiliser le gaz immédiatement, pendant que la majorité d'entre eux est enfermée.

— Mais nous ignorons si toutes les sorties ont été bloquées, objecta Thornton.

— Il faut courir le risque, nous ne pouvons perdre davantage de temps. S'ils se décident brusquement à sortir, rien ne les arrêtera.

— Je partage l'avis de Luke, intervint Lehmann. Il apparaît de toute façon trop dangereux d'envoyer de petits groupes sceller les trous.

— Combien de groupes y travaillent-ils en ce moment ? demanda Thornton.

— Sept, répondit vivement Howard. En gros, ils opèrent dans ces zones-ci.

Son index désignait les points d'intervention.

— Rappelez-les, décida Thornton. Inutile de risquer d'autres vies. Nous allons agir ainsi que le réclame monsieur Pender, c'est à dire employer le gaz sans plus tarder.

— Et s'ils réussissent à s'échapper ? S'il s'avère que nous ne pouvons les contenir...

Pender reconnut la voix de Whitney-Evans. Il se tourna vers lui.

— Le gaz de cyanure agit en quelques secondes et nos pompes sont assez puissantes pour le propulser en profondeur. En théorie, cela ne leur laissera pas une chance de s'échapper.

Le commandant Cormack, tapotait pensivement la carte.

— J'estime que nous possédons assez d'hommes pour couvrir en surface les conduits particulièrement vulnérables. Si c'était nécessaire, nous pourrions d'ailleurs couvrir la totalité de ce fichu réseau, mais de façon beaucoup moins dense, évidemment. Pourvu que la surveillance soit attentive, lance-flammes et mitrailleuses prendront soin des petits malins qui se seraient échappés.

Stephen Howard se pencha en avant.

— Nous ne pourrons pas équiper l'ensemble de vos hommes de combinaisons protectrices, commandant, j'espère que vous en avez conscience. Nous n'en possédons pas un assez grand nombre.

Pender grimaça un sourire sans joie.

— Je regrette de vous dire que ces combinaisons n'offrent pas une protection suffisante. Nous avons laissé dans la forêt six ou sept hommes qui pourraient en témoigner — s'ils étaient encore vivants.

Un silence pénible s'installa dans la pièce. Ce fut Thornton qui le rompit.

— Quelle était l'importance du groupe de rats qui vous a attaqués ? Pouvez-vous l'évaluer ?

Pender secoua négativement la tête.

— Ils donnaient l'impression d'être des milliers parce qu'ils étaient partout. En réalité, je pense qu'il n'y en avait guère plus de deux cents.

— Tonnerre, tant que cela ? Nous imaginions que c'était un petit groupe, isolé.

— Ils sont moins nombreux à présent, je l'espère. Sur la route du retour, nous avons croisé vos renforts. Ils ont dû en détruire une quantité.

— Hélas non, s'écria quelqu'un.

Le capitaine Gaines venait de faire son entrée. Il expliqua :

— Quand les troupes sont arrivées sur le secteur, il n'y avait plus de rats en vue. Ils ont trouvé les restes de nos hommes mêlés aux cadavres des nombreux rats que nous avions tués — et c'est tout. Les rats vivants avaient déserté l'endroit.

Pender se dirigeait vers l'infirmérie installée au bout du couloir — dans la pièce où Jan Wimbush avait été attaquée deux nuits auparavant. Au passage, il jeta un coup d'œil dans l'une des classes, surpris de sa dramatique transformation. Elle présentait l'aspect exact d'une salle d'opérations militaires avec son banc radio occupant tout un mur et obstruant à demi la fenêtre panoramique, son immense carte piquée de pointes colorées étalée sur les tables réunies au milieu, ses appareils sophistiqués tenant de l'écrin de surveillance et du scanner, que Pender ne pouvait espérer reconnaître. L'endroit résonnait d'un brouhaha incessant. Comment pouvait-on s'y concentrer sur la direction d'une opération, voilà qui le dépassait. Les uniformes bruns des militaires se mêlaient aux tenues bleu foncé de la police. Pourvu qu'ils n'ailent pas se gêner les uns les autres, songea Pender...

Il passa son chemin et entra dans la dernière classe, où l'on soignait les soldats blessés. Il ne s'agissait naturellement pas d'y traiter les cas graves pour ceux-là, il existait d'excellents hôpitaux dans les faubourgs environnants. Ici, on s'occupait des blessures légères, ecchymoses, estafilades. L'épouse du

gouverneur, Tessa Milton, préparait du thé et du café pour les soldats qui la taquinaient en réclamant du whisky et du gin, tandis que les médecins militaires désinfectaient leurs lésions. Pender aperçut Vic Whittaker assis près d'une fenêtre ; Jenny était occupée à nettoyer la plaie de sa joue.

Comme il se dirigeait vers eux, Tessa Milton le retint légèrement par le bras.

— Monsieur Pender, a-t-on des nouvelles des autres groupes ?

— On les a rappelés, l'informa Pender, comprenant qu'elle s'inquiétait pour son mari qui accompagnait l'une des équipes. Ils n'ont eu aucun ennui jusqu'à présent sinon ils l'auraient signalé par radio. Notre groupe a joué de malchance, c'est tout.

Elle lui sourit, le regard angoissé encore.

— Vous avez raison, j'en suis sûre. Etes-vous blessé ?

— Bah ! Quelques bobos, des pinçons seulement, pas d'égratignures.

Il s'aperçut soudain à quel point ces « bobos » le faisaient souffrir.

— Tant mieux pour vous ! dit-elle gaiement. Désirez-vous du thé ? Ou du café ?

— Non, merci, je dois repartir sans tarder. Nous allons gazer les égouts.

Tessa fronça le sourcil, visiblement prête à l'interroger encore. Il coupa court en s'excusant.

Jenny l'accueillit avec un sourire radieux.

— Luke ! Tout va bien, Luke ? Je me suis fait tant de souci pour vous... pour vous tous !

— Je vais très bien, Jenny, assura Luke avant d'examiner la plaie de son compagnon.

— Vous garderez une belle cicatrice en souvenir, dit-il.

— Ce n'est pas le plus douloureux, se plaignit Whittaker. J'ai l'impression que, chaque centimètre carré de ma peau a subi une morsure.

— Nous l'avons échappé belle. Si le capitaine Baines n'avait pas gardé la tête froide, nous étions perdus.

Whittaker se plongea dans la contemplation de sa main, entièrement striée de marques rouges.

— Je... je voulais vous remercier de votre aide, Pend... Luke. Seul, je n'aurais pas pu retenir très longtemps ce salaud qui en voulait à ma figure.

Pender ne répondit rien.

— Il te faut des points de suture, Vic, observa Jenny. Je laisse ce soin aux experts, mais si tu veux bien enlever ta chemise, je vais soigner tes ecchymoses.

Tandis qu'il s'exécutait, elle posa sur Pender ses yeux pleins d'inquiétude.

— Vous êtes sûr que vous n'avez rien, Luke ? Laissez-moi jeter un coup d'œil.

Pender eut un large sourire.

— Ecoutez, Jenny, j'ai des bobos logés aux endroits les plus invraisemblables ; mais je n'ai pas le temps de vous laisser les examiner.

— Vous ne retournez pas là-bas au moins ? Je ne vois pas ce que vous...

— Nous allons gazer les égouts un peu plus tôt que prévu.

— Mais ils n'ont pas besoin de vous pour cela !

— Je vais y aller quand même.

Son visage s'était fermé. Elle comprit qu'il était inutile d'argumenter.

— Et si les rats sortent ? Intervint Whittaker.

Jenny et Pender tressaillirent à la vue de son torse couvert de meurtrissures rouges, dont certaines tournaient déjà au jaune violacé. Demain, Vic pourrait à peine bouger.

— Les troupes vont nous accompagner, répondit Pender. Nous aurions dû procéder ainsi dès le début. Au lieu de boucher les issues avec du ciment, ils recevront les rats avec des lance-flammes et des fusils mitrailleurs.

— Et ceux qui sont déjà dehors — ceux qui nous ont attaqués ?

— Disparus. Les soldats arrivés en renfort ne les ont pas trouvés. Espérons qu'ils ont regagné les égouts.

— Et s'il y en a d'autres en liberté ?

— Nous nous en occuperons plus tard. Notre premier souci est d'éliminer le gros de l'effectif — celui qui se trouve dans les égouts. Le reste ne sera qu'un exercice de nettoyage.

— J'espère que vous avez raison.

Pender tira le poignet élastique de sa combinaison et consulta sa montre.

Avant une heure, les soldats devraient être en position. Dans l'intervalle, je vais inspecter rapidement les principaux sites de pompage pour m'assurer que tout est prêt. A tout à l'heure.

Il s'en alla.

— Luke ?

Sur le seuil de la porte, la voix de Jenny l'arrêta. Elle avait un ton peiné qui le surprit.

— Je vous accompagne jusqu'à votre voiture, Luke.

Ils empruntèrent le couloir sous le regard fixe de Vic Whittaker.

— Je ne prends pas ma voiture, Jenny, je suis sous escorte armée. Il est impossible de s'aventurer seul dans la forêt.

— Alors marchons jusqu'à votre escorte !

Luke, faut-il vraiment que vous y alliez ? N'en avez-vous pas fait assez pour une seule journée ?

Il s'arrêta, posa ses mains sur les épaules de la jeune fille, la regarda droit dans les yeux.

— Jenny, je n'aurai de repos que lorsque cette vermine aura été éliminée de la surface de la terre.

Le ton était si virulent qu'elle détourna les yeux, presque craintivement. Il laissa retomber ses mains et ils se remirent en marche.

Dans le hall d'accueil, Pender ramassa son casque abandonné, puis attira sa compagne à l'écart de l'effervescence ambiante. Il lui sourit, envahi d'une chaleur très douce.

— Cessez de vous tourmenter, Jenny. Après usage du cyanure, nous contrôlerons la situation, vous verrez. Il se pencha, déposa un baiser sur sa joue.

En réponse, elle lui serra le poignet, mais retira vite sa main en le voyant grimacer.

— Vous êtes blessé, Luke, dit-elle anxieuse.

Il prit une profonde inspiration, sourit.

— Cela n'arrange rien, vous savez.

— Je vous en prie, permettez que le médecin vous examine.

— Mais non, ce n'est pas grave, quelques bleus c'est tout. Dites-moi plutôt comment vont Jan Wimbush et Will.

— Jan est encore sous sédatifs. Oh ! Luke, c'est trop affreux, les blessures qu'elle a au visage... Mais c'est pour la plaie de son cou que les médecins s'inquiètent le plus. Par bonheur, la moelle épinière est intacte, mais la blessure est extrêmement profonde. Pendant vingt-quatre heures, elle a été entre la vie et la mort. Ils pensent qu'elle s'en sortira, cependant.

L'expression de Pender était redevenue indéchiffrable.

— Et Will ?

— Il devrait sortir demain. Il a une vilaine plaie à la jambe, là où le rat l'a mordu ; heureusement, les muscles n'ont pas été lésés, ni les tendons. On l'a gardé par prudence, pour s'assurer qu'aucune infection ne se déclarait, aucune maladie non plus. Il est terriblement bouleversé pour la pauvre Jan...

— Prêt, monsieur Pender ?

Le capitaine Baines venait d'apparaître, en compagnie de Mike Lehmann.

— Vous repartez en guerre, capitaine ? S'étonna Pender.

— Pourquoi pas ? Après tout, ce ne sont que des rats, non ?

Mike Lehmann leva les yeux au ciel mais consentit à rire. La mise en route du gazage allégeait son humeur.

— Parfait, Luke. Vérifiez d'abord le secteur nord, le sud ensuite. La vermine ne pourra en aucun cas gagner les réseaux adjacents, toutes les communications ont été soigneusement murées. Ainsi les autorités locales ne nous accuseront pas d'avoir chassé les monstres sur leur territoire. Nous les avons mis en boîte, ils sont coincés dans leur trou.

— Bien. Je vous ferai mon rapport à partir de chaque base. Je resterai dans la dernière jusqu'à la fin de l'opération.

— Bonne chance, Luke.

Pender abaissa son regard sur la jeune fille.

— On se reverra tout à l'heure, Jenny.

— Oui, Luke, j'y compte.

Elle le regarda s'éloigner, la démarche un peu lourde dans son drôle de costume. A ses côtés, Baines marchait d'un pas

martial. Ils se dirigèrent vers la jeep gardée par deux soldats qui rectifièrent la position à leur approche.

Jenny et Lehmann rentrèrent dans le hall d'accueil.

— Pourquoi doit-il y retourner ? s'écria-t-elle. Son travail est terminé.

— Son travail ? C'est beaucoup plus qu'un simple travail pour Luke, vous savez, mademoiselle... heu..., Jenny ?

— Oui. Pourquoi « beaucoup plus qu'un simple travail » ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Pour Luke, il s'agit plutôt d'une vengeance. Il exècre les rats.

— Mais pourquoi ?

— Vous ne savez pas ? Je croyais...

Il détourna les yeux, le visage dénué d'expression.

— Dites-moi, je vous en prie, insista Jenny.

Lehmann soupira bruyamment.

— Les parents de Luke et son plus jeune frère ont été victimes des rats noirs lors des événements de Londres, il y a quatre ans, à l'époque, il vivait dans le Nord où il travaillait.

Jenny ferma les yeux. Elle *savait* d'instinct que les remarques désinvoltes de Luke concernant son travail cachaient quelque chose de grave.

— Il se passa quelques mois avant que Luke ne contacte *Dératiz*. Le temps qu'il se ressaisisse, je suppose. Stephen Howard est un de ses vieux amis. Il connaissait son histoire et en a discuté avec moi avant de prendre une décision. Je dois dire que j'étais opposé à l'idée d'embaucher Luke, même si à l'époque nous avions besoin de toutes les bonnes volontés. Je ne voulais pas qu'un membre de mon équipe prenne des risques inutiles, vous comprenez. Quoi qu'il en soit, Howard a rejeté mon objection : à ses yeux, Luke était un professionnel, quelles que soient ses motivations. Quand j'ai mieux connu Luke, je suis convenu qu'il avait raison...

Jenny secoua lentement la tête...

— Je n'avais pas compris.

— Je suis navré, je me figurais qu'il vous l'avait dit. D'après ce que j'ai vu ces deux derniers jours, vous me paraissiez plutôt... proches tous les deux, non ? Luke n'en parle pas

volontiers... c'est vrai ; pourtant, cela lui ferait du bien, j'en suis convaincu. Cela l'aiderait à oublier. Peut-être vous en parlera-t-il à son heure. Faut-il vous demander de ne pas...

— Ne vous inquiétez pas, je ne dirai rien. Au moins je sais maintenant pourquoi il a choisi ce travail de fous. Oh ! Pardon, je ne voulais pas vous...

— Ne vous excusez pas, dit Lehmann avec un petit rire... Vous avez raison, c'est un travail de fous. Heureusement, certains d'entre nous l'apprécient. A présent excusez-moi, je dois synchroniser le pompage du gaz. Nous déclencherons toutes les machines au même moment ; de cette façon, la vermine n'aura nul endroit où se réfugier.

Il dédia un bon sourire à la jeune enseignante.

— Ne soyez pas inquiète pour Luke, Jenny. L'épreuve lui sera bénéfique. Elle l'aidera à évacuer un peu de la haine qu'il a accumulée en lui depuis toutes ces années. Mais il ne connaîtra de repos que les rats ne soient morts jusqu'au dernier, sachez-le bien.

Le gaz fut donc envoyé dans le réseau souterrain. Ensuite, il ne restait plus qu'à prier. En théorie, les vapeurs mortelles devaient éliminer complètement les rats, murés dans leur propre tombeau ; pourtant chacun se sentait mal à l'aise, comme s'il avait affaire non à de simples animaux, mais à un adversaire inconnu, étranger à son univers. Les micros introduits dans les collecteurs permettaient d'entendre ce qui se passait sous terre : les appels des créatures agonisantes, leurs efforts paniques pour se libérer, les grattements frénétiques, les cris terrifiés des plus forts qui grimpaiient sur le dos des plus faibles pour tenter d'échapper au gaz destructeur.

Quelques-uns parvinrent à se frayer un chemin vers une ouverture que personne n'avait remarquée, toute proche de l'endroit où Pender et son groupe avaient été mis à mal. Mais les soldats les attendaient. Les premiers à sortir furent carbonisés au lance-flammes, et les suivants eurent les poumons brûlés par la chaleur. Leurs cadavres bloquèrent l'étroit conduit aussi sûrement que le ciment ; leurs compagnons avaient bien essayé de s'ouvrir un passage en dévorant leurs corps, mais il était trop

tard : les émanations du gaz les atteignirent, et ils endurèrent les affres de la mort.

Au niveau du sol, on ne pouvait voir le carnage, mais on sentait la mort dans l'air, on imaginait la lutte désespérée qui se jouait dans les noires catacombes. Et la forêt semblait se taire, par une sorte de respect.

Le visage de ceux qui portaient des écouteurs reflétait à la fois le dégoût et la pitié. Les cris qu'ils percevaient semblaient provenir de centaines et de centaines d'enfants pris de panique, qui pleuraient au moment de mourir. Il ne fallut pas longtemps pour que le gaz pénètre le moindre recoin du réseau souterrain. Bientôt, en chaque point d'intervention, les opérateurs radio purent enlever leur casque. La victoire ne leur apportait aucun sentiment de jubilation ; au contraire, ils étaient plutôt abattus. Pour ceux qui les entouraient en silence, ils firent un signe de tête affirmatif. Oui, les rats étaient morts.

16

— Luke, tu as l'air épuisé. Rejoins-nous dans le bureau du gouverneur, nous aimerions aborder certains points avec toi.

Pender jeta son casque dans un coin avec lassitude avant de rendre son regard à Stephen Howard qui était tout sourire.

— Si cela ne vous contrarie pas, je préférerais rentrer à mon hôtel et m'accorder un grand bain chaud. Pourrions-nous nous rencontrer plus tard ?

— Non, je suis désolé. Ce ne sera pas long, je te, le promets. Allons-y.

Pender le suivit donc, les membres tout ankylosés...

Dans le petit bureau, il retrouva Mike Lehmann et Anthony Thornton. Stephen Howard alla droit au bar encastré qui contenait un assortiment de boissons.

— Le gouverneur les fait venir de sa réserve personnelle, expliqua-t-il sans cesser de sourire, ce qui commençait à agacer Pender. Scotch sans eau ni glace, c'est cela ?

Pender acquiesça et se laissa tomber dans un fauteuil. Il ôta ses gants qu'il laissa tomber sur le sol, s'exerça à plier les doigts. Ses mains étaient couvertes de marques rouges. Howard lui tendit son verre avec une expression de compassion.

— Tu dois être tout endolori après la terrible attaque d'aujourd'hui. Heureusement que nous avons mis au point ces combinaisons renforcées après la Peste noire.

Pender but un long trait d'alcool avant de répondre.

— Ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, ces combinaisons doivent être revues. Elles n'ont pas la solidité requise.

— Bien sûr, bien sûr. Maintenant que le danger est passé, nous aurons le temps de les améliorer.

Assis au bureau du gouverneur, Thornton leva son verre.

— Je crois que les félicitations sont de mise, Stephen. Une fois de plus, votre compagnie a rendu un service inappréhensible

au pays. Dieu sait ce que nous serions devenus sans votre compétence.

— Tout n'est pas absolument terminé, intervint Mike Lehmann en regardant fixement son verre. Il est possible que d'autres rats courent encore en liberté. Ceux qui ont attaqué Luke, par exemple.

— En effet, approuva Howard qui ne souriait plus. C'est notre rôle d'être pessimistes, Anthony. Peut-être nous jugerez-vous trop circonspects, mais nous ne pouvons rien laisser au hasard. Il est possible que les rats qui ont attaqué Luke et son groupe aient rejoint leurs congénères dans les égouts — après tout, la seule issue qui n'avait pas été bouchée a été découverte à proximité du lieu de combat. Cependant, nous ne pouvons pas affirmer que c'est le cas : la forêt doit être fouillée à fond avant de donner le signal de fin d'alerte.

— Oui, oui, naturellement. Mais le point essentiel, c'est que leur grande majorité a été neutralisée. Le reste ne devrait être qu'un petit exercice de nettoyage.

— Nous l'espérons, Anthony, nous l'espérons de tout cœur. Il peut néanmoins se passer des semaines avant que nous n'ayons une certitude. En premier lieu, il faudra...

— Je crois qu'il est temps de mettre Luke au courant, interrompit Mike Lehmann.

Il y eut un silence dans la pièce, pendant lequel le regard de Pender alla de Mike Lehmann, à Stephen Howard, qui semblait nettement embarrassé.

— En effet, acquiesça-t-il, il est temps.

Il regarda Thornton, puis revint à Pender.

— Si je ne t'en ai pas parlé jusqu'à présent, Luke, c'est qu'il fut décidé à l'époque qui suivit immédiatement la Peste noire que l'affaire resterait secrète. Moins elle serait connue, mieux cela vaudrait. Le regard rivé à celui de Howard, Pender se pencha en avant, coudes appuyés sur les genoux.

— Comme tu le sais, poursuivit le directeur de recherches, nous avons découvert d'où provenait le rat noir mutant après l'évacuation de Londres, quand la vermine a été détruite par le gaz. Le point de départ était une maison délabrée d'un éclusier, sur un canal proche des docks, à l'est de Londres. Tu sais

comment le zoologiste Schiller a introduit en fraude dans le pays un spécimen de rat mutant, recueilli dans une île proche de la Nouvelle-Guinée qui servait à des essais nucléaires. Il a croisé son rat mutant avec le rat noir ordinaire — c'était facile, le quartier qu'il habitait en était infesté. Le résultat — le terrifiant résultat — fut le rat noir géant, une race nouvelle, plus puissante et plus intelligente que n'importe quelle espèce de rongeurs. Elle a dominé le rat noir ordinaire, et s'est servie de ses effectifs comme une arme offensive.

Lehmann s'impatientait.

— Nous pensions les avoir exterminés, coupa-t-il, mais nous nous trompions. Nous n'avions pas découvert le nid, la maison du canal qui était le repaire du premier mutant.

— C'est un nommé Harris qui la découvrit, reprit Howard, un professeur qui connaissait bien le quartier, et avait accepté de collaborer avec nous. Dans la cave de la maison, il trouva un monstre. D'après la description qu'il en donna, on peut à peine appeler cela un animal, sinon un rongeur.

— Attends une minute, fit Pender d'une voix contenue. Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? Est-ce que mes collègues de chez *Dératiz* le savent ?

— Votre compagnie n'a fait que se conformer strictement aux instructions du gouvernement, monsieur Pender, intervint Thornton. Nous avons jugé inopportun d'aggraver encore la panique du public. La plus légère fuite aurait pu avoir des conséquences incalculables.

— Enfin qu'est-il arrivé à ce... monstre ? Questionna Pender, impatienté.

Howard exhala un bref soupir de mécontentement.

— Malheureusement, Harris l'a détruit. Pulvérisé à la hache.

Pender éprouva une forte envie de rire. Aux yeux d'Howard et de ses collègues, c'était évidemment un acte de vandalisme comparable à la destruction d'une œuvre d'art.

Lehmann avait perçu son amusement.

— La structure génétique de l'animal aurait été pour nous d'un précieux enseignement, Luke, dit-il sur un ton de reproche.

— Mais vous aviez des milliers de cadavres à étudier !

— Celui-là était unique.

— Nous savons à quoi ressemblait cette créature, poursuivit Howard, d'après la description qu'Harris en a donnée, et les nombreux dessins retrouvés dans le bureau du zoologiste. Quant au corps lui-même, il était impossible de le reconstituer : on aurait pu croire qu'il avait littéralement explosé.

— Explosé ?

— Explosé, oui. Il n'offrait aucun point commun avec celui des rats noirs. Il était rose, boursouflé, presque entièrement dépourvu de poils. Sa peau translucide était si tendue que ses veines étaient apparentes. Il ressemblait à un énorme ballon, un monstrueux tas de chair que son obésité rendait incapable de bouger. Et le plus effarant, c'est que...

Il s'interrompit, rendu nerveux par sa propre description.

— Il avait deux têtes.

Pender écarquilla des yeux incrédules.

— C'est vrai, Luke, confirma Lehmann. J'ai moi-même vu les dessins, et ce qui restait de l'animal. Selon Harris, il était aveugle et trop lourd pour se déplacer, donc totalement sans défense. C'est vraiment grand dommage qu'il l'ait mis en pièces.

— Pour ma part, déclara Pender, je ne l'en blâme pas. J'aurais agi comme lui.

Lehmann avait sursauté.

— Non, Luke, je n'en crois rien. Un tel animal est un phénomène de la nature, et vous en savez la valeur. Son étude aurait pu mettre en évidence les causes de la mutation. Nous aurions...

— Produit un mutant de laboratoire ?

— Et pourquoi pas ? C'aurait été le moyen de maîtriser le processus. Une meilleure connaissance de ces animaux nous permettrait aujourd'hui de...

Howard leva la main.

— C'est bon, Mike, je pense que Luke a saisi. Vois, Luke, il est essentiel que nous sachions si cette race particulière a ressurgi. Après une génération, c'est tout à fait possible.

— Tu veux dire qu'il pourrait exister deux sortes de rats mutants.

— Exactement. Si c'est le cas, nous continuons à juger préférable que cela reste un secret. Le rat noir géant est déjà assez terrifiant à lui seul.

Un soupçon commençait à s'insinuer dans l'esprit de Pender.

— Oui, eh bien ? Questionna-t-il avec circonspection.

— Nous vous avons mis dans la confidence, monsieur Pender, parce que vous avez été impliqué dans cette opération depuis son début, expliqua Thornton. Je dois dire que votre contribution a été en tous points remarquables.

— Tu es maintenant de ceux, très rares, qui connaissent l'existence du rat mutant primitif, compléta Howard. A ce titre, nous aimerions te charger d'une mission.

A mesure qu'il écoutait, Pender avait l'impression que ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Jenny avait insisté pour l'accompagner. Le repas qu'ils prirent ensemble à l'hôtel manqua un peu d'animation. Pender était trop fatigué et endolori pour faire le moindre effort de conversation, et ses pensées le ramenaient sans cesse à la tâche qu'il allait entreprendre dans les jours suivants.

De son côté, Jenny sentait qu'il était préoccupé et ne se résolvait pas à parler de banalités. Aussi les silences se prolongeaient-ils. A la fin, elle vida son verre de vin et annonça sans le regarder :

— Luke, je ne veux pas rentrer au Centre cette nuit.

— Pourquoi, Jenny ? Vous ne risquez rien, tout le secteur est éclairé, et il y a des troupes partout. Il n'y a plus de danger.

— Ce n'est pas cela. J'ai peur, c'est vrai, même si je sais que je ne cours aucun danger. Ces deux dernières nuits, j'ai très mal dormi à l'idée que la forêt a été infestée. Elle ne sera plus jamais, la même pour moi désormais.

— C'est fini à présent, Jenny. Ils sont partis.

— Vous croyez ? Comment peut-on en être sûr ?

— Ce sera un fait établi dans deux semaines, quand nous aurons ratissé toute la zone. Vous pourrez alors retourner travailler sans aucune crainte.

— J'en doute. J'ai toujours considéré la forêt comme une oasis de pureté, un merveilleux refuge. Et maintenant, rien n'est plus pareil. La forêt est souillée.

Il soupira.

— Je suis navré qu'on vous l'ait gâchée.

Elle releva la tête et le regarda droit dans les yeux.

— Je veux rester avec toi cette nuit, Luke.

Une émotion intense le traversa, un peu déconcertante, où n'entrait aucun sentiment de triomphe. Il était touché, profondément touché.

— Jenny, je...

— Je t'en prie, Luke.

Il lui prit la main.

— Jenny, Jenny, comme si tu avais à m'en prier ! Normalement, je ne devrais plus me tenir d'allégresse lubrique, mais...

— Mais ce n'est pas le cas. Je sais, Luke. Je sais ce que tu ressens pour moi. Enfin, il me semble.

— Ce que je ressens est plutôt confus pour le moment, Jenny, sourit-il en lui serrant plus fort la main. Il se passe trop de choses et j'ai les nerfs surmenés, je le reconnaiss. Mais ce dont je suis sûr, c'est que je ne te laisserai pas partir cette nuit.

Elle lui rendit son sourire, et il sentit toute sa lassitude s'envoler : pour ce sourire, il était prêt à se damner. La main qu'il serrait trembla dans la sienne, très légèrement ; il sut que les émotions de Jenny ne différaient pas des siennes, aussi contradictoires.

— Et Vic Whittaker, Jenny ? S'obligea-t-il à demander.

Elle redevint grave, le regard véhément.

— Il faut me croire, il n'y a rien eu entre nous. De la compréhension, une sympathie réciproque, mais rien de plus. Si Vic a cru à autre chose, il se l'est imaginé.

— Et, entre nous ? Juste un peu de compréhension aussi ?

— Non, non, c'est bien davantage, nous le savons tous les deux. Ce qui nous reste à découvrir, c'est jusqu'où vont nos sentiments.

— Je suis d'accord, mais n'essayons pas trop d'analyser. Fions-nous à ce qui nous arrive.

Ce fut à elle de lui enserrer la main.

— Luke, je veux te dire une chose. Ne joue pas avec moi. Pour moi, ce n'est pas un jeu.

— Pour moi non plus, Jenny. Loin de moi cette pensée.

En quittant la salle à manger, Pender sentit fondre sa fatigue. Ils montèrent dans sa chambre. Elle fut dans ses bras, visage levé vers lui, le contemplant comme si c'était la première fois. Elle offrit ses lèvres, il s'inclina vers elles en un mouvement lent, presque timide, chacun des deux donnant à l'instant tout son prix. Leurs lèvres se joignirent pour un baiser infiniment doux, qui peu à peu s'affirma à mesure qu'ils s'enhardissaient, se cherchaient, se perdaient, se trouvaient. Tant de choses dans un simple baiser, c'était presque effrayant. Jamais Pender ne s'était senti aussi vulnérable.

Il s'aperçut brusquement qu'il la pressait contre lui avec force, et la douleur de son dos meurtri lui apprit qu'elle aussi le serrait dans ses bras. A son tressaillement, elle comprit qu'elle lui faisait mal.

— Oh ! Luke, pardon. Je m'excuse...

Il l'écarta un peu, en riant.

— Je m'excuse aussi, Jenny. J'ai l'impression que je vais être une... déception pour toi.

— Nous verrons bien, répliqua-t-elle, malicieuse. Si nous nous occupions d'abord de tes blessures, qu'en penses-tu ? Déshabille-toi, j'ai dans mon sac une pommade que j'ai prise à l'infirmerie, elle devrait te soulager.

Il voulut ôter sa veste, et grimaça.

— Attends, laisse-moi t'aider, proposa-t-elle.

La veste enlevée, elle la jeta sur un fauteuil et commença à déboutonner la chemise.

— Mon Dieu, Luke, comme ils t'ont arrangé !

Son dos et ses épaules étaient couverts de petites zébrures rouges, là où les dents aiguës avaient pincé la peau sous le tissu du vêtement de protection. Moins évidentes, mais bien présentes, de longues éraflures marquaient le torse, souvenir des griffes qui l'avaient labouré. En haut des bras, les ecchymoses viraient au jaune violacé, tandis que les marques des dents étaient spécialement visibles autour des poignets.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit que c'était à ce point ? dit Jenny sur un ton de reproche. Tu as dû souffrir le martyre !

— Je ne me suis pas rendu compte. C'est seulement maintenant que cela commence à m'élancer vraiment.

— Je vais te faire couler un bain. Cela devrait, apaiser quelque peu ta douleur. J'appliquerai la pommade ensuite.

— Je vais mourir d'impatience ! cria-t-il gaiement.

Il entendit l'eau couler dans la baignoire et eut un regard penaud pour sa propre personne à moitié habillée. Un haussement d'épaules, et il quitta ses chaussures, son pantalon, ses chaussettes. Assis sur le lit en caleçon, il se sentait plutôt godiche quand une serviette lui fut lancée de la salle de bains.

— Pour sauvegarder ta pudeur ! précisa ironiquement Jenny.

La serviette lui avait atterri sur la tête. Il se leva, ôta prestement son dernier vêtement et noua encore plus vite le linge autour de sa taille. Levant les yeux, il vit Jenny qui souriait depuis la porte, environnée de vapeur.

— Ça par exemple, quelle modestie ! Se moqua-t-elle gentiment.

Elle vint à lui, les yeux pleins de sollicitude inquiète.

— Tes pauvres jambes, Luke... Sans cette combinaison, ils t'auraient dévoré vivant.

Avec douceur, elle lui touchait les bras, les épaules, la poitrine, même les doigts. Il l'attira à lui.

— Attention, Luke...

Il fit taire ses protestations d'un baiser. L'élan de leur sensualité les poussait l'un vers l'autre, grisant, irrésistible. Quand leurs lèvres se désunirent, elle avait le regard fiévreux, la respiration haletante. Il se pressa contre elle, chercha ses lèvres de nouveau. La serviette menaçait de tomber à tout instant.

— Non, dit-elle. Non, pas tout de suite. Occupons nous d'abord de tes blessures.

Il inspira profondément, rajusta la serviette.

— D'accord Jenny, c'est toi qui commandes, pour le moment.

Elle posa un petit baiser sur sa poitrine.

— Allez, au bain. Je viens dans une minute.

Pendant qu'il se plongeait dans l'eau elle ramassa ses vêtements épars, les plia, les rangea sur l'accoudoir du fauteuil.

Elle se pencha sur la baignoire où l'eau qui coulait encore déformait la silhouette allongée de Pender. Après avoir fermé les robinets, et agité l'eau pour bien la mélanger, elle contempla le corps nu, et sourit. Elle le trouvait beau.

Avec un intérêt non dissimulé, il la regarda ouvrir sa blouse, la faire glisser d'un mouvement souple de ses épaules, la suspendre à une patère. Elle ne portait pas de soutien-gorge. Ses seins dont les pointes roses étaient dressées fascinaient Pender.

Elle s'agenouilla près de la baignoire, les bras appuyés sur le bord, et posa son regard sur ce visage qu'elle ne se lassait pas de contempler. Il allongea le cou et ils s'embrassèrent, et s'embrassèrent encore... Il voulut parler, elle l'en empêcha d'un doigt posé sur ses lèvres. A l'aide du gant de toilette, elle lui essuya le visage tout embué d'humidité.

Pender alors ferma les yeux et s'abandonna aux mains caressantes de Jenny. Elle faisait mousser le savon sur sa peau, très doucement, partout, accordant peut-être un peu plus d'attention qu'il n'était nécessaire à son pénis érigé, se penchant même pour y poser ses lèvres. Il gémit, de plaisir cette fois, et sa main chercha le sein de la jeune fille, son bras lui encercla le cou, sa bouche trouva le téton durci, le caressa puis l'abandonna pour l'autre mamelon, en laissant sur sa peau un sillage humide.

Avec un gémissement, Jenny ferma les yeux. Les muscles de ses cuisses se tendaient sous l'effet du désir. Doucement mais fermement, elle le repoussa : elle voulait le soulager d'abord. Pendant qu'elle le rinçait de la mousse de savon, il lui effleurait, délectable caresse, les seins, le cou, l'intérieur des bras.

Puis elle l'aida à sortir de l'eau, et le sécha délicatement, prenant un soin tout particulier de son organe en érection qu'elle prit finalement entre ses lèvres qui recueillirent les premières gouttes de son fluide tandis qu'il remuait lentement les hanches.

Il la releva alors et l'attira à lui ; craignant de ne plus se maîtriser, voulant se réservier pour leur étreinte. Oubliée leur retenue : ils s'embrassèrent avec fougue, se donnèrent, se

goûtèrent. Il ouvrit la jupe qui tomba aux pieds de Jenny, se pencha pour faire glisser les collants et posa la bouche sur son ventre, où elle s'attarda. Sous le tissu soyeux de la petite culotte qu'il mordillait, il sentait la résistance tendre du pubis.

Il se redressa, elle se serra contre lui en murmurant son nom. Timidement, la main de l'homme s'aventurait entre ses cuisses, se glissait dans le slip, trouvait son chemin vers le passage humide où ses doigts entraient doucement. Elle frémît tout entière, se pressa contre cette main.

— Attention, Jenny... souffla-t-il, anxieux de pouvoir se retenir encore, et elle se détacha de lui, éperdue de désir maintenant, le voulant en elle, chaque fibre de son corps comblant le sien.

— Viens, dit-elle, et il l'allongea sur le lit, lui ôta le plus petit de ses vêtements et la contempla, longues, très longues jambes, ventre lisse, poitrine pleine.

— Viens, Luke...

Il s'abattit sur elle et prit ses lèvres avec une tendresse qui surpassait même le désir. Elle l'étreignait avec force, oubliant qu'il était meurtri ; lui, du reste, n'avait presque plus mal, bercé entre ses jambes ouvertes, le pénis pressé contre son ventre. Il le guida jusqu'à l'entrée, pénétra lentement, résistant au désir torturant de donner une poussée brutale. La tête de Jenny roula de droite à gauche, ses hanches se soulevèrent à sa rencontre, ses mains se nouèrent aux reins de l'homme dans une frénésie de désir, désir qu'il entre en elle totalement, plus profond, plus loin...

Lorsque les soupirs et les gémissements de Jenny devinrent une seule plainte, il marqua une pause, attentif à ses yeux brillants, son sourire tendu, son expression suppliante. Et brusquement, il ne sut plus se contenir ; il la transperça avec toute sa force, à grands coups de son membre si dur, et elle l'encouragea. Les yeux mi-clos, elle bougeait avec lui, le retenait en elle de ses genoux serrés, l'appelait, l'appelait encore...

Au plus fort de leur fièvre, il mordit la chair de son cou ; elle cria, il ne sut si c'était de plaisir ou de douleur, ou bien des deux à la fois... Le corps arqué, elle se raidissait, respiration suspendue, bouche ouverte sur un cri muet. Au plus intime de

sa chair, elle le serrait comme dans un étau. Il sentit la montée du plaisir dans chacun de ses nerfs tendus à se rompre, et ce fut l'explosion. Puis le reflux si délectable, la détente des muscles et des nerfs, la sensation de flotter. Les soupirs de Jenny lui disaient qu'elle avait partagé sa jouissance. Il se coula contre elle, épuisé et content.

Ils demeurèrent ainsi longtemps, sans éprouver le besoin de parler. Elle lui caressait doucement le dos, il avait enfoui son visage dans ses cheveux répandus sur l'oreiller. Finalement, elle murmura :

- Tu ne l'as pas été.
- Quoi donc ? marmonna-t-il.
- Une déception.

Il rit, glissa son bras sous le cou de Jenny et lui baissa la joue, les lèvres. Ils se sentaient en paix tous les deux, ils avaient oublié les traumatismes des derniers jours.

— Je voudrais que nous n'y retournions jamais, soupira Jenny après un moment.

- Tout sera bientôt fini.

— Pour moi, ce ne sera jamais fini. J'ai cru trouver ici un... un répit. Et tout s'est brisé d'une façon que je n'aurais jamais imaginée.

- Un répit à quoi ?

Elle détourna la tête et s'immobilisa. Il lui prit le menton, tourna son visage vers lui.

- Dis-moi, Jenny.

Elle chercha ses yeux avant de se décider à parler.

— Venir au Centre était pour moi une sorte de retraite. Je voulais m'abstraire de la vie pendant un temps. Dans cet environnement, avec ce travail d'initiation des enfants à la simplicité de la nature, j'ai cru que ma vie allait devenir simple... Je me suis trompée.

- A quoi voulais-tu échapper ?

— L'histoire classique, tu le devines. L'ironie de tout cela, c'est que je m'étais juré de ne jamais m'engager dans une relation avec un homme marié. Mon père nous a quittées il y a des années dans les mêmes circonstances. Jusqu'au jour où il nous a annoncé qu'il partait, nous n'avions même pas compris

qu'il était malheureux. J'avais toujours considéré son amour et sa présence comme allant de soi, et ma mère aussi... La disparition brutale et irrévocable de cette sécurité nous a anéanties. J'ai assisté au changement de ma mère, j'ai vu quelle amertume s'installait en elle. C'est effrayant, seize années de mariage balayées comme une petite histoire sans importance. J'ai continué à voir mon père, j'ai continué à l'aimer. Mais c'est lui qui avait changé. La culpabilité devait le ronger, je pense, et c'était en ma présence qu'il prenait pleinement conscience de cette culpabilité. A cause de cela je suppose, le malaise a fini par s'installer entre nous. Nous ne nous voyons plus guère à présent.

La voix de Jenny était devenue distante. Pender fut surpris de ne lire aucune émotion dans ses yeux, rien qu'une tristesse résignée, comme si depuis longtemps elle était à bout d'émotions.

— A quinze ans, je me suis juré de ne jamais être celle par qui arrive tant de chagrin. Cette femme, je l'exécrais ! Et voici que cinq ans plus tard, *j'étais* cette femme-là. Comment expliquer une chose pareille, Luke ? Comment peut-on devenir cela même qu'on exècre ?

Elle le regardait comme s'il avait le pouvoir de lui fournir une réponse. Il secoua la tête.

— Certaines choses arrivent malgré nous, Jenny. Nous n'en sommes pas toujours maîtres.

— J'ai essayé pourtant, oh oui, j'ai essayé... Mais il comptait trop dans ma vie. J'étais incapable de renoncer, même si je haïssais ce que je faisais, tu comprends ? Essaie de me comprendre, Luke, je t'en prie.

Il vit qu'elle tremblait ; entre ses paupières closes, les larmes perlaient.

— Jenny, mon petit, tu ne me dois aucune explication. Ton passé ne me regarde en rien.

— Je veux que tu saches, Luke. Pas de faux-semblants entre nous.

Elle l'embrassa, et deux larmes roulèrent de ses yeux.

— C'est lui qui a rompu et j'ai accepté sans trop me battre. Je le voulais à moi cependant plus que je ne saurais dire, mais

comment me résoudre aux supplications ? Je n'ai pas pu m'identifier tout à fait à la femme que je détestais. Tout cela est fini maintenant, Luke je te demande de le croire. J'éprouve encore une forme de respect pour cet homme, même de l'affection, mais plus d'amour. Après notre rupture, j'ai pas mal dérivé, aussi, quand s'est présentée l'occasion d'intégrer le Centre, je n'ai pas hésité. C'était mieux que d'entrer au couvent.

Il sourit à son humour.

— Et puis tu as rencontré Vic Whittaker.

— Il n'y a rien entre nous, je te l'ai dit, il a du charme, il est intéressant, nous partageons le même travail, un point c'est tout. Le reste, il l'a imaginé.

— J'en suis heureux, Jenny.

Elle l'entoura de ses bras, se nicha contre sa poitrine.

— Et moi, je suis heureuse que tu sois venu au Centre. C'est une autre ironie du sort, vu l'horreur de ce qui t'y a amené, mais je suis presque contente que les rats aient envahi la forêt. Comprends-moi bien Luke, je ne veux te faire porter aucune responsabilité, mais j'ai l'impression de revivre. Même si le passé n'est pas mort, il s'éloigne dans un autre temps. Tout ce que je te demande, c'est d'être honnête envers moi...

Il la pressa dans ses bras à son tour ; ils s'enlacèrent comme si leur étreinte était à elle ; seule une promesse.

— Il me serait facile de te dire tant de choses, Jenny, chuchota-t-il. Mais accorde-moi un peu de temps. Avant tout, que j'achève ce travail entrepris. Je dois absolument être sûr qu'ils sont partis.

— Tu les hais donc tellement, Luke ?

— Au point de m'être cru à jamais indisponible à tout autre sentiment vrai. Tu viens bouleverser tout cela, Jenny, mais je n'ai pas le droit... Pas avant que j'en aie fini.

Et il lui raconta. Comment sa mère et son père et son petit frère avaient été massacrés quatre ans auparavant, dévorés par les rats qui n'avaient laissé de leurs corps qu'à peine de quoi les enterrer. Comment il avait imploré Howard de l'embaucher pour lui permettre de combattre la vermine, toute vermine, afin qu'un tel désastre ne puisse plus jamais se reproduire.

En écoutant son récit, elle pleura. Des larmes de pitié pour Luke et aussi quelques larmes de joie, parce qu'il s'était ouvert à elle de ce qu'il avait tenu secret si longtemps. Quand il se tut, elle le serra fort contre elle jusqu'à ce qu'il s'abandonne, le corps détendu entre ses bras. Il comprit alors qu'il l'aimait, mais comment le lui avouer ? S'il ne subsistait plus aucune barrière entre eux, elle voudrait l'empêcher de poursuivre sa tâche : où trouverait-il la force d'affronter ce qui lui restait à accomplir ?

Plus tard seulement, tandis qu'il était étendu sur le lit et qu'elle lui appliquait un onguent, il se résolut à lui parler de ce qu'on attendait de lui dans les prochains jours. La main de Jenny suspendit son geste ; elle le considéra avec consternation.

— Est-ce vraiment indispensable, Luke ? Ils peuvent bien se contenter de nettoyer les égouts à l'aide de machines ? Pourquoi faut-il que tu y ailles au préalable ? Pourquoi, Luke ?

— Ils veulent que je recherche quelque chose... Je ne peux pas te dire quoi. Je dois explorer les égouts avant que quiconque soit autorisé à y pénétrer. Mais je ne serai pas seul, le capitaine Baines m'accompagnera. Et il ne devrait plus y avoir aucun danger.

— Comment peux-tu l'affirmer ? Comment peut-on affirmer quoi que ce soit avec ces monstres ?

C'était justement la question qu'il s'était posée très souvent ce soir.

Ils entrèrent dans les égouts munis d'appareils respiratoires. La puanteur qui s'échappait de l'ouverture avait fait chanceler les hommes non masqués qui les assistaient. Pender et Baines commencèrent à descendre les échelons métalliques. Au dessous, c'était le noir, et ils luttaient contre une peur bien naturelle, s'attendant à tout instant à entendre le piétinement d'innombrables pattes et le concert de cris aigus. Ils avaient attendu trois jours avant que la décision finale ne soit prise ; trois jours passés à pomper encore du gaz de cyanure en écoutant les sons qui montaient des égouts, et en priant que ce soit bien la fin de la menace. En surface, on n'avait trouvé aucun signe des créatures, mais les équipes restaient en alerte, fouillant des yeux arbres et broussailles et ne s'aventurant

jamais dans la forêt qu'en groupes bien protégés. Aujourd'hui, troisième jour après le gazage initial des égouts, les soldats présents autour de cette entrée particulière n'enviaient pas les deux hommes qui allaient descendre dans le labyrinthe infesté. Les résidus de gaz avaient été aspirés par les mêmes machines qui avaient propulsé le poison, certes, mais la pensée de cette marche au milieu des monceaux de corps décomposés les faisait frissonner de dégoût. Ils étaient soulagés que la première mission de reconnaissance ne revienne qu'à deux hommes ; en l'occurrence, nul ne se sentait l'âme d'un explorateur. Pender et son compagnon n'avaient pas encore retrouvé toute la souplesse de leurs membres après les contusions infligées par les rats. De ce fait, la descente n'était pas très facile, alourdis qu'ils étaient par leurs costumes de protection et les bonbonnes d'oxygène qu'ils portaient sur le dos. Arrivé en bas de l'échelle, Pender balaya l'espace environnant du faisceau de sa puissante torche électrique. Ses yeux découvrirent alors le spectacle répugnant d'un immense charnier : partout des corps entassés, des ventres ballonnés de gaz internes, des mâchoires béantes sur des cris d'agonie muette, des pattes raidies par la mort, des chairs en décomposition, de la pourriture. Baines l'avait rejoint et contemplait la scène de cauchemar sans émotion, en braquant sa torche des deux côtés du tunnel.

Cet examen achevé, il éclaira la carte étalée en équilibre précaire sur son genou. Son index ganté se posa sur le point du réseau où ils se trouvaient actuellement, puis désigna la direction dont ils étaient convenus. Pender exagéra son hochement de tête en signe d'acquiescement, et ils se mirent en marche.

Deux heures, puis trois passèrent. En surface, l'anxiété s'installait. On savait que les deux hommes avaient un large circuit à couvrir, leur itinéraire devant finalement les ramener à leur point de départ ; mais cette attente et cette inaction étaient très éprouvantes pour les nerfs. Mike Lehmann et Stephen Howard, qui étaient du groupe, échangeaient des regards inquiets. Anthony Thornton présentait au même instant un rapport rassurant au Premier Ministre et à son cabinet : tout allait pour le mieux en forêt d'Epping, la situation était bien en

main. Jenny Hanmer était assise dans sa chambre du Centre, seule, et contemplait fixement la fenêtre. Elle avait tiré les rideaux.

Une autre heure passa.

Mike Lehmann rabattit le gant de protection sur son bracelet-montre et se tourna vers Stephen Howard.

— Ecoutez, je suis décidé. Je vais descendre là-dedans avec quelques hommes.

— Pas encore, Mike, laissez-leur le temps d'arriver. Ils ont un vaste terrain à couvrir.

— Ils ont eu tout le temps ! J'y vais.

Il ramassa le casque posé à ses pieds.

— Vous savez qu'il n'est pas question de faire descendre des soldats pour l'instant ! fit Howard d'un ton cassant. Nous en sommes convenus avec Thornton.

— Au diable Thornton ! Luke est peut-être en difficulté.

— Parlez plus bas, Mike. Ecoutez, s'il...

— Ils arrivent !

Les deux responsables se retournèrent brusquement à l'appel du soldat qui, un mouchoir plaqué sur le visage, plongeait la main dans l'ouverture de l'égout. Un bras apparut, puis une tête casquée et une silhouette sortit tout entière, suivie d'une seconde, sous l'acclamation des soldats. Le premier des deux hommes ôta son casque et son masque à oxygène. Le visage de Pender n'exprimait plus que l'épuisement.

Il repéra Lehmann et Howard et s'avança vers eux à pas lourds, la démarche mal assurée. Son front moite brillait et sa respiration se condensait en volutes de fumée dans l'air froid. A hauteur des deux directeurs il laissa tomber dans l'herbe sa torche et son casque, et les regarda l'un après l'autre.

— Rien, dit-il en secouant la tête.

Charles Denison souriait en engageant la Land Rover sur les ornières du chemin. C'était fini. Sa forêt était libérée. Il leva les yeux vers le ciel tout bleu. Même le temps semblait participer à la liesse générale. Le soleil brillait sans discontinuer depuis qu'on avait nettoyé les égouts des cadavres des rats, deux semaines auparavant. Cette sécheresse purifiait l'atmosphère, les feuilles mortes craquaient sous les pas et tombaient en poussière prête à vivifier le sol. Les animaux se montraient davantage, s'aventuraient hors de leur habitat, prudents encore, mais plus hardis de jour en jour. L'activité de la troupe les avait probablement effrayés plus que tout le reste, avec ces camions et ces chars roulant pesamment sur leur domaine, tels des monstres préhistoriques de métal. Le vrombissement continual des hélicoptères en patrouille n'avait sans doute rien arrangé non plus. Le gros des troupes était parti à présent, laissant un effectif suffisant pour surveiller la forêt, non pour l'envahir désagréablement. Les résidents seraient bientôt autorisés à revenir, dans deux ou trois semaines peut-être, lorsque chaque construction, chaque cave auraient été minutieusement explorées. C'était un travail gigantesque, car le site comptait plus de maisons et de bâtiments abandonnés qu'on ne l'imaginait, mais il avait été mené avec une efficacité toute militaire. Un ultime effort et il serait achevé.

Naturellement, quiconque entrait dans la forêt devait revêtir encore ces fichues combinaisons si incommodes, mais on savait très bien que c'était à présent une précaution superflue. Les soldats qui avaient commencé par se plaindre de n'en être pas équipés – on manquait de ces combinaisons, tout simplement – se moquaient maintenant de leurs camarades obligés de les porter pour visiter les habitations. Tout le monde s'était détendu. Tout le monde, sauf Whitney-Evans. Mais son souci était d'un autre ordre.

Il apparaissait que la forêt d'Epping était menacée de perdre son indépendance financière. Le coût de l'extermination des rats s'était révélé plus élevé que les coffres de la City ne pouvaient le supporter, et le conseil municipal du Grand Londres avait sauté sur l'occasion de devenir copropriétaire du site de la Ceinture Verte. La bataille faisait rage : Whitney-Evans et ses amis financiers de la City s'efforçaient d'obtenir du gouvernement des indemnités pour le sinistre, les autorités locales qui possédaient des parcelles de terrain autour de la forêt réclamaient à grands cris un contrôle plus étroit de la zone, exigeant que le gouvernement assume entièrement les frais d'entretien de la forêt, et le conseil du Grand Londres enfin faisait valoir que la forêt était l'extension naturelle de la capitale, et devait à ce titre se soumettre à sa juridiction. Les revendications du public concernant les frayeurs qu'il avait éprouvées – et naturellement, les morts nombreuses qu'on déplorait – étaient habilement exploitées par le principal parti politique d'opposition, sans compter les adversaires plus modestes qui se déchaînaient contre le gouvernement comme des roquets furieux. Les médias s'en étaient donné à cœur joie ; pour stimuler les imaginations il fallait trouver à l'événement un nouveau titre alléchant : après « La Peste noire », ce fut « La Mort verte ».

A ce point de ses réflexions, Denison fut interrompu par un écureuil qui sauta au milieu du chemin, dressa la tête à l'approche de la Land-Rover et disparut sous le feuillage. Dire qu'il avait pu se tourmenter pour ces nuisibles d'écureuils ! La pensée amusa Denison qui se mit à fredonner pour le plaisir. Il était heureux de reprendre ses activités habituelles dans la forêt presque déserte. Et encore plus heureux à l'idée que les excursionnistes ne reviendraient pas de sitôt. L'image de Whitney-Evans, toujours si plein de son importance, au supplice sous les pressions qu'il subissait le réjouissait singulièrement. Sans conteste, l'homme aimait la forêt d'Epping, mais il avait une fâcheuse tendance à la considérer comme un domaine personnel, un jardin privé, et à prendre tous ceux qui l'entretenaient pour ses jardiniers particuliers.

Denison espérait de tout cœur que la City reprendrait le contrôle de la forêt, mais le remue-ménage actuel le divertissait.

Il arrêta sa voiture devant une large grille, l'entrée du domaine de plusieurs hectares réservé aux cerfs. On les avait rassemblés en troupeau, et amenés ici... quelques années auparavant, pour leur sauvegarde car leur population décroissait rapidement du fait des véhicules qui les heurtaient sur les routes forestières. Les chiens constituaient une menace, qui les chassaient et attaquaient les jeunes, les braconniers occasionnels également. Ils se blessaient sur des matériaux de clôture, se coupaient sur le verre cassé et s'étouffaient dans les sacs de plastique laissés par les touristes. Bref, il fut décidé que pour leur survie, les cerfs vivraient désormais dans la sécurité d'une réserve. L'une des plus grandes craintes de Denison durant l'invasion des rats était que les cerfs soient attaqués. Il avait sollicité une garde, ou au moins une patrouille pour la surveillance du périmètre, et avait obtenu gain de cause auprès de l'armée jusqu'à ce que la menace soit écartée. Il nourrissait une tendresse particulière pour ces créatures douces et espiègles, qu'il préférait à tous les animaux de la forêt.

Il franchit la grille, la referma derrière lui. Aucun cerf n'était visible encore, ce qui n'avait rien d'étonnant avec ces animaux timides. Il allait faire le tour du domaine, vérifier les clôtures, s'assurer qu'aucun cerf aventureux n'y soit pris, incapable de se dégager du treillis métallique. Il pressentit la réalité avant de l'avoir vue. Les corps étaient éparpillés sur une vaste surface, comme si la panique les avait dispersés dans toutes les directions. Ils gisaient ensanglantés dans l'herbe, carcasses à demi dévorées. Denison sauta de voiture et s'approcha en titubant comme un homme ivre, bouleversé, les joues mouillées soudain. Cinq, six, sept... Mon Dieu, neuf en tout... Et encore un, cent mètres plus loin. Un autre près de la clôture, un autre après... Il regarda mieux, il n'était pas sûr, avec tout ce sang...

Il s'approcha, oubliant dans son chagrin le danger qui pouvait se tapir tout près. Le corps ravagé était couvert de sang encore visqueux, comme si la mort était récente, le crâne éventré d'un trou béant sous les bois. Ce qui subsistait du pelage

teinté de roux ne laissait aucun doute : les rats avaient massacré le cerf blanc.

Whittaker ouvrit grandes les grilles rouillées devant l'Audi que conduisait Pender. La route s'enfonçait toute droite entre les pins très hauts. Au loin, on devinait la masse carrée du manoir de Seymour, dont les cheminées se dessinaient en silhouette sombre sur le ciel clair.

Roulant à petite vitesse, les deux hommes examinèrent les abords de la route, à l'affût d'un appel terrifié, d'un mouvement soudain.

— Qu'en penses-tu, Luke ? S'enquit Whittaker. Nous n'avons relevé aucun signe depuis le gazage, il y a deux semaines exactement.

Pender secoua la tête.

— Je ne me prononce pas. J'aimerais croire que nous les avons eus jusqu'au dernier, mais je doute encore.

— Pourquoi ? La forêt a été ratissée au centimètre près et il ne reste que quelques bâtiments à explorer. Celui que nous allons visiter a d'ailleurs été mis hors de cause par un hélicoptère, qui a vu les porcs s'ébattre ici et là, en parfaite santé.

— Je n'aurai pas l'esprit tranquille avant que toutes les constructions aient été rayées de notre liste.

— Tu as peut-être raison. Je serai moi-même soulagé quand tout le secteur aura été déclaré sain. Même alors, je crois que la forêt continuera à m'inquiéter pendant quelques années.

Une barrière de bois fermait l'entrée du champ qui montait jusqu'au manoir en ruines.

— Ne monte pas en voiture, conseilla Whittaker. Un peu plus loin, le chemin est défoncé, un vrai bourbier.

— D'accord, allons-y à pied.

Un silence absolu régnait. Pender balaya du regard les prés environnants à la lisière de la forêt, content d'être sorti de la pinède ; le souvenir des rats bondissant des arbres était resté vivace dans sa mémoire. Sur sa droite, il vit le boqueteau rond qui lui avait procuré une impression bizarre lors de sa dernière visite ; il faudrait le fouiller ensuite. Après avoir informé le

Centre par radio de sa position exacte, procédure exigée pour toutes les recherches en forêt, il fixa autour de sa taille un étui de revolver.

— Bon, allons jeter un coup d'œil.

Whittaker quitta son siège. Un rayon de soleil joua sur sa combinaison gris argent.

— Hé là, tu oublies ton casque ! lui rappela Pender.

— Zut, toujours ce casque ! Est-ce encore nécessaire ?

— Emporte-le. On ne sait jamais.

Il le prit sous son bras, et regarda autour de lui en se grattant la barbe.

— Quel calme ! On n'arrive pas à croire que tout ça soit arrivé il y a si peu de temps !

Pender sourit sombrement.

— Espérons que cela durera ainsi, dit-il.

Ils franchirent la grille à bestiaux puis la barrière que Pender referma soigneusement. Le chemin devenait de plus en plus boueux.

— Les porcs ne laissent pas grand-chose derrière eux, commenta Pender.

— Non, ils mangent tout et n'importe quoi. C'est pourquoi leur élevage est si économique. Normalement, ils se suffisent à eux-mêmes.

— Je ne les vois pas, où sont-ils ?

— Sans doute à l'abri, vers la maison. Nous irons les voir pour te tranquilliser.

Leurs bottes s'enfonçaient maintenant dans la boue, ce qui rendait la marche malaisée.

— Surprenant que cela n'ait pas séché, avec le beau temps de ces dernières semaines, s'étonna Pender.

— Le terrain s'est imprégné d'eau avec les années ; il ne séchera plus maintenant. Plus loin, c'est encore pire.

Comme ils pataugeaient dans la boue, le silence se réinstalla entre eux, une fois de plus. Pender percevait le ressentiment de Whittaker envers lui. Il en avait pris conscience certain jour où ils avaient fait équipe tous les deux pour une recherche semblable, et avait affecté de ne pas le remarquer. L'éducateur n'avait tenu d'ailleurs aucun propos hostile, ni

extériorisé ses sentiments quant à la relation de Pender et de Jenny – non, il s'agissait plutôt d'une animosité latente, tempérée par le fait qu'en éliminant le rat qui l'attaquait, Pender lui avait probablement sauvé la vie, et à tout le moins évité de sérieuses blessures. Une animosité qui s'accentuait, lui semblait-il. Aussi manqua-t-il sourire quand Whittaker commença en hésitant :

— Ecoute, Luke, je voulais te dire, à propos de Jenny...

— Oui, quoi donc ?

— Elle ne sait plus très bien où elle en est pour le moment.

Cette histoire de rats l'a terriblement bouleversée.

Pender garda le silence.

— Ce que j'essaie de te dire, c'est qu'elle est très vulnérable actuellement. Je crois qu'elle ne sait pas du tout ce qu'elle veut.

— Je ne partage pas cet avis... Elle me semble au contraire avoir l'esprit très clair.

Whittaker arrêta son compagnon en étendant le bras.

— Attends, je veux dire, je détesterais qu'on prenne barre sur elle quand elle est dans cet état.

Pender lui fit face, le visage durci.

— Ecoute, je comprends ton problème, mais c'est *ton* problème. Il ne nous concerne pas, Jenny et moi. Elle sait très bien où elle en est et personne n'a pris barre sur elle. Je pourrais t'expliquer la teneur de nos sentiments réciproques, mais *cela*, en revanche, ne te concerne pas.

Whittaker avait rougi.

— Avant que tu ne viennes au Centre...

— Quoi, avant-que je ne vienne au Centre ? Jenny m'a dit que vous étiez de bons amis, mais pas davantage. Que tout le reste était imagination de ta part.

L'éducateur pivota sur ses talons, et partit vers la maison à grandes enjambées dans la boue. Pender s'élança derrière lui.

— Attends, Vic, je ne voulais pas...

Mais Whittaker poursuivit sa route sans vouloir l'écouter, jusqu'à ce qu'il glisse et tombe sur le genou. Refoulant un sourire, Pender l'aida à se relever.

L'éducateur le considéra d'un air renfrogné.

— Bon, il est possible que je me sois imaginé beaucoup de choses. Mais je me soucie d'elle, même si j'ai ma part de... responsabilités. Je ne veux pas la voir souffrir.

— Je comprends, Vic, je comprends, je t'assure. Je n'ai pas du tout l'intention de faire souffrir Jenny ; je suis trop profondément impliqué pour cela. Tu as perdu, j'en suis désolé pour toi, mais tâche de comprendre que tu n'as jamais été réellement dans la course...

Whittaker haussa lentement les épaules.

— Peut-être, après tout, je ne sais pas. Ce sera à Jenny de prendre une décision.

C'est déjà fait, pauvre naïf, pensa Pender. Et étrangement, il choisit cet instant pour prendre sa décision. Quand, sa tâche achevée, il quitterait la forêt, il emmènerait Jenny.

— Allons, dit-il, voyons un peu la maison.

Ils continuèrent, en arrachant à chaque pas leurs bottes à la boue, dans un bruit de succion. Une clôture basse en fil de fer barbelé apparut sur leur gauche, sans doute destinée à protéger des porcs la végétation luxuriante qui poussait de l'autre côté.

— C'était une partie des jardins, expliqua Whittaker d'une voix basse, sans regarder Pender. Ils s'étendaient à l'arrière et autour de la maison. Une vraie jungle à présent.

Ils étaient parvenus très près du manoir et Pender fut surpris de sa taille, maintenant qu'il pouvait en contempler toute la façade. Les hautes fenêtres du rez-de-chaussée et la porte cintrée étaient barricadés de tôle ondulée couverte de graffiti imbéciles. Les gravats s'amassaient contre les murs ; d'année en année, la maçonnerie s'effritait, les briques tombaient des étages supérieurs comme pour former un rempart défensif. Au premier et au second, les baies ne lui semblaient plus noires ni menaçantes, parce qu'il voyait le ciel au travers ; la majeure partie de la toiture était effondrée, les cheminées perchées de façon précaire sur les murs intérieurs, sentinelles solennelles dressées sur la carcasse du manoir. Un fronton de pierre grise couronnait la partie centrale de la façade qui faisait saillie, une balustrade courait autour du toit. D'où ils se tenaient, la vaste structure semblait écraser le paysage environnant.

— Etonnant, s'ébahit Pender. L'endroit a dû être grandiose en son temps.

Sans autre commentaire, Whittaker prit le chemin encore plus embourbé qui contournait l'édifice.

— Il y a d'anciennes étables par ici, lança-t-il par dessus son épaule. On les a transformées en porcherie.

Son casque bien serré sous le bras, Pender le suivit prudemment, un pas à la fois, en choisissant les îlots plus fermes au milieu des creux remplis d'eau. Quand il leva les yeux, son compagnon avait tourné le coin d'un mur en saillie sur le côté de la maison, celui de l'étable sans doute. Il le rejoignit devant deux constructions jumelles dont il scrutait l'intérieur plongé dans l'obscurité. Leur sol était jonché d'une épaisse couche de paille ; en regardant mieux, Pender devina les silhouettes roses et rebondies qui y étaient à demi enfouies. L'odeur faillit le faire suffoquer. C'était à se demander comment même un animal pouvait vivre dans une telle pestilence.

— Les voilà, dit Whittaker, ils dorment comme des bébés.

— Charmante vie !

— Ma foi, si l'on aime la boue... Mais qu'y a-t-il ?

Luke s'était avancé jusqu'au seuil. Il fit signe à son compagnon d'approcher. Whittaker tendit le cou.

— Je ne vois rien...

— Regarde mieux. Tiens, celui-là, le deuxième.

Whittaker eut un haut-le-corps.

— On dirait... on dirait du sang.

— Regarde les autres. Ils ne bougent pas, ils ne respirent pas. Chut ! Ecoute — il n'y a pas un bruit.

Consterné, Whittaker secoua lentement la tête.

— Ils sont morts.

Pender entra, les sens en alerte, cherchant des yeux les formes noires dans la litière. Il s'agenouilla, écarta la paille pour dégager l'un des cochons. L'animal avait le cou ouvert, la tête pratiquement détachée du corps. De ses pattes ne restaient plus que des moignons et son abdomen était perforé de grands trous par où l'on avait extirpé ses organes internes, sans doute pour les dévorer. Pender comprit que l'effroyable puanteur provenait

des chairs décomposées. Les porcs étaient morts depuis longtemps.

Whittaker avait découvert un autre corps en décomposition. Comme leurs yeux s'habituaient à la pénombre, les deux hommes constatèrent que tout autour de l'étable, c'était le même carnage. Certains corps étaient méconnaissables, toute leur partie inférieure ayant disparu.

— Les rats ont dû les attaquer la nuit, pendant leur sommeil, dit Pender. Ils n'avaient aucune chance, pas même celle de s'échapper à l'air libre.

— Mais, ils ne sont qu'à moitié dévorés. Certains n'ont pas...

— Ils nourrissent probablement les rats depuis. Leur réserve personnelle, en somme. Répugnant. Bon, je crois que nous ferions mieux de sortir d'ici.

Le regard rivé à un point du local, Whittaker souffla :

— Pender, j'en vois un qui respire. Il vit encore.

— Voyons, c'est impossible.

Pourtant, un peu plus loin un corps remuait légèrement.

— Il n'y a plus rien à faire, Vic. Allons-nous-en.

— Attends, attends. Nous pouvons au moins mettre un terme à ses souffrances. Passe-moi le pistolet.

— Non. Le bruit pourrait réveiller d'autres bêtes qui se cachent peut-être par ici. Laisse tomber.

— Je t'en prie, insista Whittaker, je ne peux pas le laisser comme ça.

A contrecœur, Pender tira le browning de son étui et le lui tendit.

— Enfonce-le dans le cou pour assourdir le son. Et fais vite.

Il regarda avec anxiété son compagnon enlever son gant et passer l'index dans la gâchette. Le mystère, c'était que ce porc ait pu survivre aussi longtemps.

— Pender, viens voir !

En trois enjambées, il rejoignit Whittaker accroupi près du corps sanglant. Il n'avait qu'une envie, partir au plus vite. L'animal avait l'abdomen éventré.

— Il est mort, dit Pender. Aucun être ne peut survivre à une blessure pareille.

— Non regarde, les poumons se soulèvent. Il respire.

Pender se pencha. Effectivement, la poitrine ondulait, si le reste du corps gardait la rigidité cadavérique. Et tout à coup, il comprit : le mouvement provenait de la tête noire effilée qui se frayait un chemin dans l'estomac du cochon.

Ce fut foudroyant : le rat jaillit de l'ouverture, bondit sur Whittaker qui poussa un hurlement en tombant à la renverse dans la paille. Pender aussi perdit l'équilibre sous le coup de la surprise ; l'espace d'un instant il resta pétrifié d'horreur, incapable de rien d'autre que de contempler fixement la lutte. Mais il se redressa vite ; à genoux, en donnant toute sa voix pour se faire entendre malgré les hurlements de Whittaker, il cria :

— Le revolver ! Sers-toi, du revolver.

Malheureusement, l'arme n'était plus dans la main de l'éducateur ; il l'avait lâchée lors du choc, jetée quelque part dans la paille. Pender chercha rapidement, en vain le revolver avait disparu.

Whittaker avait une main prisonnière de la gueule du rat, les doigts crispés sur sa mâchoire inférieure, et le sang coulait de son poignet où s'enfonçaient les dents aiguës. Les griffes lui labouraient frénétiquement la poitrine, menaçant à tout instant de déchirer le tissu de sa combinaison.

Pender se ramassa sur lui-même et bondit ; l'une de ses mains empoigna le rat géant à la base du cou, l'autre sous la mâchoire. D'un puissant effort, il le tira en arrière en essayant de lui casser le cou, mais le mouvement de torsion du mutant annula l'effet de levier. Les mâchoires du rat se desserrèrent un instant, et Whittaker en profita pour dégager sa main raidie par la douleur.

A tout prix, éloigner les dents et les griffes mortelles. Pender maintint à bout de bras, de toute sa force, la créature qui se débattait tant et si bien qu'elle lui fit perdre l'équilibre ; il roula sur le sol fangeux en écrasant le rat sous son propre poids, lui agrippa désespérément le cou et lui enfonça la tête dans la boue pour tenter de l'étouffer. Les soubresauts furieux du rat firent gicler la terre molle dans toutes les directions. Pender se

rendit compte qu'il n'aurait pas l'énergie de le maintenir très longtemps.

— Trouve le pistolet ! hurla-t-il à Whittaker effondré dans la paille, gémissant de douleur. Tue-moi cette bestiole infernale !

Whittaker se mit à chercher en se traînant à quatre pattes, sans succès.

— Il n'y est pas ! Je ne trouve rien ! cria-t-il.

Et la boue rendait glissantes les mains gantées de Pender... Peu à peu, il le sentait, la créature reprenait l'avantage, poussant des hanches, relevant la tête. S'il pouvait l'étrangler... Il comprima, le cou de toutes ses forces. Whittaker arrivait en titubant dans la boue. Dans sa main intacte, il tenait quelque chose.

— Sors-lui la tête, Pender ! Tiens la bien, je frappe !

Il abattit sur le crâne étroit la brique qu'il avait trouvée. Le rat glapit mais continua à se débattre, manquant échapper à la prise de Pender.

— Frappe, tonna ce dernier, frappe.

La brique entra de nouveau en action, mais la lutte du mutant se fit encore plus frénétique.

— Encore ! Encore !

Pender n'était pas loin de hurler à présent. Le coup tomba.

— Encore !

Le rat se raidit un petit moment.

— Encore !

Cette fois, on entendit les os craquer. Pourtant l'animal bougeait encore.

Pender sauta sur ses pieds, et du même élan jeta le rat contre la poutre qui supportait le toit de l'étable. Il sentit se rompre le cou de la créature et put enfin lâcher le corps agité des convulsions de l'agonie. Il s'écroula alors sur un genou, complètement hors d'haleine. Il était recouvert de boue de la tête aux pieds, mais il n'en avait cure. Whittaker s'assit à ses côtés, courbé en deux, tenant sa main blessée.

— Comment vas-tu, mon vieux ? S'inquiéta Pender.

— Je ne peux plus... bouger... les doigts. Je crois que les tendons... plus de tendons.

Dans son visage creusé par la souffrance, les larmes coulaient sur sa barbe.

Pender se releva en titubant, posa la main sur son épaule.

— Allons viens, je vais t'aider. Partons en vitesse. Qui sait combien de ses congénères se promènent par ici ?

Mus par la peur, les deux hommes sortirent tant bien que mal de l'étable en oubliant leurs casques. Accrochés l'un à l'autre pour ne pas glisser dans la boue, ils tournèrent le coin et gagnèrent le chemin qui les ramènerait à leur voiture, de l'autre côté du champ. Comme ils passaient devant le manoir, Pender qui soutenait son compagnon blessé embrassa du regard le champ en pente douce, le boqueteau de forme circulaire planté au milieu... et s'immobilisa.

Il lui semblait... Il lui semblait voir ses arbres frémir de quelque vie cachée. Les branches remuaient, les feuilles s'agitaient comme sous l'effet d'un tourbillon de vent, et tombaient.

Un froid intense s'empara de lui lorsqu'il vit les centaines de formes noires se déverser du boqueteau et s'élancer telle une marée vers la montée.

18

— Cours ! Dépêche-toi ! cria Pender à son compagnon pétrifié.

La horde progressait. Whittaker avança en trébuchant sur le chemin en direction de la voiture, mais Pender lui attrapa le bras et prestement lui fit exécuter un demi-tour.

— Pas par là, vers la maison ! Impossible d'atteindre la voiture, ils nous couperaient la route !

Il le poussa vers l'ancienne demeure avec un dernier regard pour la masse noire qui barrait le champ. Ils arrivèrent bientôt aux amas de briques et de gravats qui s'étaient accumulés contre la façade, et en entreprirent l'escalade. Dans sa hâte, Pender glissa et roula jusqu'en bas, heureusement protégé par son épaisse combinaison. Il recommença à grimper, à quatre pattes cette fois. En haut, Whittaker pesait contre la plaque de fer qui obstruait l'une des grandes fenêtres du rez-de-chaussée. Pender vint à la rescouasse en poussant de l'épaule un coin de la tôle ondulée.

Il se retourna : les formes noires se précipitaient sous la clôture de fil de fer qui entourait le champ leur fourrure disparaissait un instant dans l'herbe, avant de filer à toute allure sur la voie plus large qui aboutissait à la façade. Il ramassa une brique, visa le rat de tête qui esquiva le projectile.

Et l'esplanade devant la façade parut entièrement noire, l'air fut rempli de cris suraigus. Pender s'acharnait à coups de botte contre la barrière de métal lorsque le premier rat atteignit le bas de la pente.

Whittaker le vit, parvint à soulever un bloc de maçonnerie gisant parmi les gravats et le jeta sur le rat qui amorçait l'escalade. L'animal fut tué sur le coup, écrasé par le bloc ; mais ses congénères abordaient la pente.

La tôle ondulée commençait à bouger ; Pender redoubla d'efforts. Elle céda en haut, dans un grincement métallique. Il

glissa le bras dans l'ouverture, créant une brèche triangulaire suffisante pour leur permettre de passer.

— Entre là-dedans ! cria-t-il à son compagnon en le tirant rudement.

Whittaker obéit sans hésiter et se faufila péniblement dans le passage. Pender se retourna à temps pour envoyer rouler sur les autres, d'un formidable coup de pied, un rat qui n'était plus qu'à quelques centimètres. Vite, il s'introduisit à son tour dans l'ouverture ; et, alors qu'il lui restait à passer une jambe, des dents lui mordirent le mollet.

Whittaker s'efforçait déjà de repousser la plaque de métal. Haletant de douleur, Pender tira sa jambe à lui, en entraînant le rat dont les épaules restèrent coincées dans l'intervalle étroit entre le mur et la lame de métal. Whittaker parvint à fermer la brèche en haut et y appuya son épaule ; Pender réussit à poser le pied par terre et le rat se trouva alors pris par le cou, étranglé par la tôle coupante. Le pantalon se déchira sous la tension et soudain la jambe fut libre. Se retournant, Pender asséna un lourd coup de botte sur le crâne du rongeur qui tirait désespérément la tête en arrière, alors que le métal lui entrait maintenant dans la gorge. Dans un délire de haine, Pender s'acharna sur la tête tremblante ; les yeux devenus vitreux, elle s'affaissa enfin. Le rat était-il mort ? Pender n'en était pas persuadé.

Par le mince entrebâillement qui subsistait au-dessus du corps du rat, il vit les autres qui grimpait sur son dos et cherchaient le moyen d'entrer. Il se joignit à Whittaker, adossé comme lui à la barricade. Les rats sautaient contre la tôle, grattaient avec leurs griffes. Ils grimaçaient à chacun des coups qui ébranlaient la plaque.

Comment s'échapper ? Pender étudia ce qui les entourait. La plupart des murs intérieurs s'étaient effondrés. On voyait même à travers l'arrière de la maison, dont les fenêtres étaient pareillement barricadées. Gagner ces fenêtres, s'enfuir par ce côté ? Avant qu'ils aient pu s'ouvrir un passage, la vermine, les aurait rattrapés et submergés. Y avait-il moyen d'atteindre les étages supérieurs ? Le bleu paisible du ciel qu'on voyait d'en bas disait assez le dérisoire de la question ; car il n'y avait plus

d'étages supérieurs, plus de planchers, plus d'escaliers. Cependant... oui, il y avait peut-être un moyen. Dangereux, mais c'était leur unique chance. De toute façon, avec ce que vit Pender, ils n'avaient plus le choix.

Non loin de l'endroit où ils se trouvaient, à travers le mur à moitié écroulé de l'entrée, il voyait un corps noir perché, au sommet d'une barricade de métal. C'était à l'entrée principale, où existait un espace incurve entre l'arche du portail et la plaque de tôle ondulée. La tête pointue s'agitait, le museau reniflait.

— Ça va mal, s'écria Pender, ils ont trouvé une autre entrée.

Whittaker suivit son regard et retint sa respiration. Pender alors lui montra un pan de mur resté debout.

— Si nous parvenons à l'escalader, nous aurons une chance ! clama-t-il pour couvrir le tapage mené par les rats. Regarde, à l'étage au-dessus, il reste justement un petit coin de plancher. Si nous pouvons grimper jusque là, nous serons en mesure de les retenir en attendant les secours.

— Les secours ? Quels secours ?

— Au Centre, ils connaissent notre position. Ils enverront quelqu'un s'ils ne nous voient pas revenir.

— Mais cela prendra des heures, malheureux ! Nous ne tiendrons jamais aussi longtemps !

— C'est notre seul espoir ! Alors vas-y, grimpe !

Au-dessus de la porte, la brèche était vide : le rat avait sauté, il se promenait parmi les débris. Deux nouvelles ombres apparaissent dans l'ouverture, et s'évanouirent à la vue.

— Ils ont, réussi à entrer, Whittaker ! Vas-y, nom de Dieu, ou je te laisse les retenir tout seul !

Whittaker partit en courant, évita un large trou au centre du parquet pourri, sauta par-dessus les débris. Le sang coulait de sa main blessée. Il commença une ascension difficile, car certaines briques s'éboulaient quand il les touchait. Il se hissait comme il pouvait, avec les mains, les pieds, les genoux. La cassure du mur était irrégulière, la pente parfois raide, parfois plus facile. Pender attendit que son compagnon ait atteint une bonne hauteur : s'il s'élançait trop tôt, l'éducateur bloquerait sa progression. L'apparition de trois rats galopant parmi les décombres de la pièce voisine le décida : c'était maintenant ou

jamais. Il bondit de la barricade et fonça vers l'escalier improvisé ; derrière lui, le fracas du métal lui confirma l'irruption des rats.

Il franchit d'un saut le trou noir béant qui s'ouvrait au centre de la pièce, et les planches pourries craquèrent, céderent sous son pied... Emporté par son élan, heureusement, il ne tomba pas dans la cave, en dessous. Il se remit debout et reprit, sa course, priant de ne pas trébucher en route sur quelque détritus. Les mutants lancés à sa rencontre sautaient certains obstacles, contournaient les plus volumineux. Derrière lui, les rats continuaient d'entrer en masse ; la brèche de la barricade ne cessait de s'agrandir.

Il atteignit le mur écroulé avec un très petit instant d'avance sur le rat qui accourait vers lui. Il sauta sur le premier point d'appui qu'il trouva et grimpa, jetant à mesure les briques descellées sur ses poursuivants qu'il espérait ainsi décourager. Le rat de tête l'avait suivi ; il bondit sur son dos, prêt à plonger sur son cou exposé. D'une torsion qui manqua le faire chuter de son perchoir précaire, Pender lui asséna un violent coup de coude dans le flanc le mutant n'avait pas une prise très assurée, le coup l'envoya rouler dans les gravats.

Pender reprit son ascension. Levant les yeux, il vit que Whittaker avait atteint l'étage supérieur. Il était assis à califourchon sur une partie plane du mur, et brandissait par dessus sa tête un bloc de maçonnerie qu'il s'apprêtait à abattre. Et il fixait Pender de ses yeux exorbités.

Durant quelques mortelles secondes, Pender crut que la jalousie due à leur rivalité amoureuse avait eu raison de l'éducateur, qu'il allait lui lancer le projectile à la face. Les bras de Whittaker se détendirent, l'objet vola... et, passant par-dessus la tête de Pender, atterrit sur le dos d'un rat grimpeur.

Arrivé en haut du mur, Pender contempla la masse grouillante des rats. L'un d'eux était sur ses talons ; il s'en débarrassa d'un coup de pied. Le rongeur en entraîna un autre dans sa chute. Seul un rat à la fois pouvait escalader le mur, ce qui était plutôt rassurant ; et les parties plus escarpées rendaient leur avance difficile. En bas, le sol vibrait de créatures noires ; celles qui étaient parvenues près du mur se dressaient

sur leur arrière-train, sautaient, puis retombaient si leurs griffes n'avaient pas trouvé prise. Ce lieu vide, telle une immense caverne, renvoyait l'écho de leurs cris stridents, multipliait le bruit. Pender vit qu'un autre groupe avait trouvé une seconde entrée sur l'arrière de la maison et se joignait à la multitude. La demeure en ruines semblait familière à toutes ces créatures.

En tout cas, il était heureux que ses plafonds soient aussi hauts, heureux de se trouver le plus loin possible des dents et des griffes redoutables.

— Mais d'où viennent-ils, Pender ? lui cria Whittaker. Ils devraient être morts !

— Apparemment, ils n'étaient pas tous dans les égouts, répondit Pender en décochant un coup à un museau qui s'avancait. Tâchons de gagner cette saillie, là. Il devrait y avoir, assez de place pour nous deux.

L'éducateur se leva lentement. Pour atteindre l'angle du plafond qui subsistait, il fallait enjamber le vide. Il s'y appuya d'abord d'un pied pour éprouver la résistance du sol, puis, rassuré, quitta son perchoir instable. Pender le suivit prestement.

— Est-ce assez solide pour nous deux ? demanda-t-il avant de franchir le pas.

— A mon avis, oui.

L'espace était restreint sur cette petite plate-forme. Les deux hommes se collèrent le dos au mur.

— D'ici, je peux atteindre avec ma botte n'importe quel rat qui se risque en haut du mur, dit Pender. De toute façon, il leur serait difficile de sauter, vu l'angle.

Comme pour démontrer le bien-fondé de cette affirmation, un rat se mit en position de sauter sur la plate-forme. Ce qui est aisément à un homme ne l'est pas à un animal de moindre taille : le rat alla s'écraser au sol. Il roula sur lui-même et se remit sur pied, un peu étourdi seulement.

— Nous sommes en sécurité ici, dit Pender.

— Mais pour combien de temps ? Que se passera-t-il quand il fera noir ?

— D'ici là, le Centre aura envoyé une équipe à notre recherche. Tout ira bien, tu verras, conclut Pender qui aurait

aimé ressentir la confiance qu'il affichait. Comment va ta main ? demanda-t-il pour changer de sujet.

Il fronça les sourcils à la vue de la plaie de son compagnon.

— Je ne peux toujours pas la remuer. Ça fait mal, tu n'as pas idée.

Justement, Pender redoutait que son compagnon ne s'évanouisse de douleur. Avec la vermine qui attendait en dessous, une chute serait fatale. Le sentiment de son impuissance l'accabla.

— Tâche de tenir bon, mon vieux. On sait où nous sommes, on va venir.

— Combien peuvent-ils être, tu crois ? demanda Whittaker, qui serrait les dents.

— Deux cents peut-être. Il n'en arrive plus, je pense qu'il n'y en a pas d'autres.

— Ils sont assez pour nous tuer, non ? lança Whittaker sur un ton où perçait l'hystérie.

— Calme-toi, Vic. Ici, nous sommes hors de leur atteinte.

Il se trompait, et s'en aperçut alors même qu'il parlait.

Quelques créatures noires s'étaient détachées de la masse et escaladaient d'autres pans de murs. Pender observa leur manège, horrifié. Il devinait leur intention : gagner le deuxième étage en un point situé juste au dessus de la plate-forme où son compagnon et lui s'étaient juchés tant bien que mal, puis se laisser glisser le long du mur pour les atteindre. Il nota avec étonnement que l'un des rats avait le crâne zébré d'une marque blanche ; se pouvait-il qu'il s'agisse du rat aperçu dans la forêt deux semaines auparavant, à la tête du groupe qui les avait assaillis ? Voilà qui expliquait peut-être la raison pour laquelle ceux-là étaient encore en vie : ils n'avaient pas regagné les égouts, mais s'étaient enfuis dans la forêt.

— Vic, ils escaladent les murs autour de nous.

Il s'était efforcé de garder la voix calme ; Whittaker cessa subitement de trembler, pour se figer, comme en état de choc.

— Aide-moi, il faut les déloger avant qu'ils n'arrivent au-dessus de nous, décida Pender. Bombardons-les de tout ce qui se détachera des murs.

Whittaker avait les yeux fermés, le visage tourné vers la paroi.

— Et si nous... grimpons encore, Luke ?

— Par où ? Le mur est lisse jusqu'en haut. Non, faisons comme j'ai dit, c'est la seule solution.

Whittaker obéit comme un automate ; mais lorsqu'il vit la multitude grouillante au-dessous d'eux, et les formes noires qui rampaient sur les murs, il se remit à trembler spasmodiquement. Et voici qu'une portion du plafond s'effondra sous ses pieds il se pressa contre le mur en poussant un cri. La chute du plâtras avait mis le comble à l'excitation de la vermine, dont les cris devinrent suraigus.

Pender descella une brique du mur qu'ils avaient escaladé et visa le rat balafré qui progressait patiemment en face. Par un effet de la chance plus que du jugement, le projectile toucha l'animal à l'épaule ; après une belle culbute, il détala et Pender le perdit de vue dans l'ombre.

Whittaker et lui renouvelèrent l'opération sans parvenir à abattre plus de quelques rats. Il fallait aussi, de plus en plus souvent, que Pender repousse à coups de pied les museaux pointus qui apparaissaient en haut du mur voisin.

— Ça va mal, Pender ! Nous ne les arrêterons pas !

Il avait raison, dut s'avouer Pender. Les rats étaient trop nombreux, et les projectiles devenaient difficiles à trouver. Ils avaient utilisé tout ce qui était utilisable.

— Il va falloir grimper, annonça-t-il.

— Grimper ? Mais tu disais que c'était impossible Les murs sont trop lisses !

— Il faut essayer ! Nous creuserons des prises de mains au fur et à mesure que nous monterons. Les murs doivent être ramollis par l'humidité.

Whittaker le regarda comme s'il était fou.

— Creuser le mur ? Avec les ongles ? Tu rêves !

— Nous n'avons pas le choix, bon Dieu ! Nous ne pouvons pas rester ici. Ecoute, je vais passer devant ; avec ta main, tu ne pourras pas faire grand-chose. Reste juste derrière moi, j'essaierai de t'aider.

Il se hissa sur le pan de mur qu'ils avaient quitté et en continua l'ascension, s'assurant de chaque prise, soulagé, que Whittaker suive son exemple. A la limite du mur il, se redressa et, mains posées à plat sur la surface lisse, creusa un petit trou du bout du pied. Puis recommença un peu plus haut avec la boucle de son ceinturon vide. La première couche s'effritait comme de la poudre, mais la brique était beaucoup plus résistante. Les chances de réussite étaient très minces, sans doute. S'il parvenait à pratiquer suffisamment de trous dans le mur pour y poser les mains et les pieds, peut-être pourraient-ils...

Non, ils ne pourraient pas. Au sommet du mur une tête pointue était apparue, qui se penchait par-dessus la crête, le nez frémissant. Ses mâchoires s'ouvrirent démesurément sur un sifflement féroce, révélant d'énormes incisives jaunes. Et d'autres formes noires la rejoignaient, de plus en plus nombreuses au sommet du mur.

Whittaker agrippa la jambe de son compagnon.

— Qu'y a-t-il, Luke ? Pourquoi t'es-tu arrêté ?

Il vit alors les silhouettes noires en haut du mur, et se mit à hurler. L'instant d'après, les rats se coulaient par-dessus le bord en y enfonçant leurs griffes puissantes, puis se laissaient aller à la vitesse qui les entraînait vers ces deux têtes effarées.

19

Comment il réussit à se protéger le visage de son bras replié avant que le premier rat ne s'abatte sur lui, Pender n'aurait su le dire ; mais le choc le fit basculer de son perchoir, et tomber, tomber... Il lui sembla qu'il se passait un temps infini avant que ne survienne l'impact, comme si son corps flottait au ralenti. Tous les muscles tendus, il attendit un choc qu'il ressentit à peine, car la masse grouillante des rats amortit sa chute ; et le plancher pourri céda, dans un craquement impressionnant. Ils étaient tombés tête la première dans la cave, pêle-mêle avec les rats qui glapissaient.

Le souffle coupé, Pender ne vit d'abord qu'un tourbillon de poussière et de formes noires bondissantes. Les rats pleuvaient sur lui, les griffes lui cinglaient le visage et les mains. Mais ils étaient trop effarouchés pour attaquer. Ils se bousculaient dans la plus grande confusion, grondaient et se montraient les griffes, tentaient, affolés, d'escalader les murs de la cave, apparemment peu désireux d'y demeurer.

Pender essuya le sable de ses yeux. Le soleil qui inondait la maison à travers le toit absent éclairait le sous-sol de rayons poussiéreux par le trou béant qu'avait créé leur chute. La moitié du plancher au moins s'était effondrée, et les rats continuaient de tomber.

— Pender !

C'était Whittaker. Il se traînait sur le ventre parmi les gravats, en proie à une terreur aveuglé qui le poussait à avancer, et pourtant aucun rat ne s'accrochait à lui.

Pender étendit le bras pour l'atteindre, mais l'effort était trop grand, le souffle lui manquait ; il voulut l'appeler, et de sa gorge ne sortirent que des halètements. Whittaker s'éloignait de lui, tout à sa hantise d'éviter les rats qui continuaient de tomber du plafond. L'un d'eux atterrit sur son dos où il s'aplatit en enfonçant ses griffes, ce qui décupla l'affolement de l'éducateur.

La cave s'emplit de ses hurlements stridents, qui dominaient les cris suraigus de la vermine. Il avançait obstinément à quatre pattes, au prix d'une peine infinie, il avançait vers la zone d'ombre qui s'étendait au-delà du cercle éclairé par les rayons du soleil.

Pender réussit à se soulever sur un coude, mais ne parvint pas davantage à appeler son compagnon. Il régnait en ce lieu une odeur infecte, une pestilence épouvantable qui rendait plus malaisée encore sa respiration. En s'abattant sur lui, un rat le rejeta parmi les débris ; et il l'écarta d'un geste frénétique. Le rat détala non sans lui mordre la main au passage ; par bonheur, Pender avait gardé ses gants. Il se mit péniblement à genoux et se hissa sur ses pieds, heureux de s'extraire de cette merde fourrure. Whittaker était debout à quelques mètres, dans la pénombre. Des rats couraient autour de ses chevilles, mais aucun n'était perché sur son clos. Il était parfaitement immobile, pétrifié semblait-il comme sous le coup d'un choc ; et il fixait un point situé à l'angle de la cave.

Abruptement, comme à un signal, toute agitation cessa dans la pièce. Seule la poussière tourbillonnait et tombait par coulées du plancher effondré. Durant une fraction de seconde, Pender sentit ses oreilles tinter étrangement – mais le silence subit après ce grand tumulte ne lui jouait-il pas des tours ? Il constata alors qu'autour de lui tous les rats s'étaient aplatis au sol, palpitants, les yeux fixes, légèrement exorbités, les oreilles dressées pour saisir un son que lui ne pouvait pas entendre. Quelque chose de blanc accrocha son regard. Quelque chose qui gisait dans la poussière, tout près.

Un rayon de soleil éclaira des orbites vides, un trou béant. Pris de faiblesse, Pender se sentit vaciller. C'était un crâne humain. Et plus loin un autre, et un autre encore, des dizaines de crânes humains. Pender fit appel à toute sa volonté pour ne pas s'évanouir ; ce n'était pas le moment de tomber, au beau milieu de la vermine prosternée. Il distingua aussi d'autres types d'ossements humains, mais il y avait essentiellement des crânes, certains fracassés, la plupart simplement ouverts. Il commença alors à reculer très lentement, en prenant soin d'enjamber les rats, anxieux de ne pas déclencher à nouveau

leur fureur par un geste malheureux. Il finirait bien par rencontrer un mur, par trouver une voie de sortie. Il aurait voulu appeler son compagnon, mais il avait trop peur. S'il découvrait un moyen de sortir, il le lui indiquerait sans perdre de temps.

Un cri féroce le cloua sur place : il venait de marcher sur la patte d'un rat. Qu'allait-il se passer ? Il ne se passa rien de notable : le rat se déplaça à peine et se recoucha. Rien d'autre ne bougea.

Son dos frotta bientôt contre une surface rugueuse : le mur de la cave. Il promena vite son regard de droite à gauche, à la recherche d'une sortie, et découvrit un escalier, ou ce qu'il en restait. Hélas, il était condamné, fermé, en haut par des planches et des gravats. Il fallait trouver autre chose.

La cave, beaucoup plus vaste qu'il ne l'avait cru au premier abord, occupait toute la surface de la maison. Comme il scrutait l'ombre, vers le fond, il vit des silhouettes remuer, plus claires que le reste, celles d'animaux de plus grande taille que les rats qui l'entouraient.

La voix épouvantée de Whittaker ramena son attention à lui. Il reculait comme un automate, le regard fixe, horrifié, en émettant de petits cris plaintifs. Comme il passait dans la lumière, il trébucha sur un rat prosterné qui décampa. Le temps de retrouver son équilibre, il poussa un hurlement qui grimpait dans l'aigu : une forme noire surgie de l'ombre se jetait sur lui. Un animal énorme, plus gros que les autres rats, estima Pender. Un deuxième rat aussi gigantesque le rejoignit.

Whittaker bascula sur le dos, maintenant à bout de bras le premier rat, éloignant l'autre à coups de pieds. Sans doute la panique lui donna-t-elle un regain de vigueur, car miraculeusement, sa main valide tira si violemment la tête noire en arrière qu'elle lui rompit le cou. Rejetant le corps pantelant, il martela de son poing le rat occupé à percer un trou dans sa combinaison, au niveau de l'estomac. Un troisième rat noir de même taille bondit alors au visage découvert de Whittaker. Et ce fut pour tous les autres, sembla-t-il, le signal de la ruée.

Impuissant, horrifié, Pender vit disparaître son compagnon sous une mer de corps, noirs frétillants. Très vite, le sang

étrangla dans sa gorge les cris de Whittaker qui devinrent d'affreux gargouillis. Que faire, que faire ? Il n'y tenait plus. Il fallait y aller, même si cela signifiait sa propre mort. Comment rester là tranquillement pendant que Whittaker se faisait tuer d'une façon aussi atroce ? L'explosion de sang qui jaillit de dessous la masse ondulante arrêta Pender. C'était déjà trop tard. Les rats enfiévrés par l'odeur du sang frais se déchaînaient, se piétinant, se griffant, se mordant dans leur rage d'accéder au festin. Quelque chose d'inimaginable se produisit alors une forme s'éleva lentement de la meute, une figure ensanglantée, si mutilée qu'elle n'avait presque plus rien d'humain ; le visage entièrement ravagé, les yeux blancs dans un magma rouge, exhibait ses dents que ne protégeaient plus ni lèvres ni barbe, pitoyable bouche grande ouverte sur un cri absent. De sa gorge, le sang clair giclait sur la vermine. La combinaison de haute protection était en lambeaux, les rats se bousculaient pour planter leurs incisives dans la poitrine, dans les bras. Un corps noir s'élança, l'un des plus grands rats ; il sauta à la gorge du malheureux qui tomba tout d'une pièce en arrière, comme une statue de pierre. La foule pressée des rats le recouvrit aussitôt. Pender ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, il ne vit plus qu'une main qui s'agitait convulsivement au-dessus des rats qui faisaient ripaille – une main à laquelle manquaient les doigts. Whittaker était mort, il n'en fallait pas douter. C'était l'action de grignoter les tendons du coude qui provoquait cet effet macabre.

Une violente nausée plia Pender en deux, et il vomit. Le temps qu'il se redresse en s'essuyant les yeux avec sa manche, un étrange changement s'était produit. Les deux plus grands rats écartaient les autres du cadavre mutilé, avec force grondements, sifflements et coups et griffes. Les rats de moindre taille refluaient craintivement, malgré leur écrasante supériorité en nombre. Beaucoup emportaient le morceau de chair qu'ils venaient d'arracher du cadavre. Un individu plus hardi que les autres revint sur ses pas pour une dernière bouchée. Mal lui en prit : le plus grand rat se précipita et lui planta ses incisives dans la gorge. L'imprudent expira dans un cri d'agonie, la trachée sectionnée. D'une secousse, le justicier se

dégagea de sa victime puis fit face aux autres ; ils décampèrent en se bousculant, tête basse, dos arrondi, arrière-train tremblant. Ce fut alors qu'apparurent les créatures. Enormes, gigantesques, elles s'avançaient lourdement vers la lumière.

Pender fut repris de nausée devant une vision si incroyable qu'il en vint à douter du témoignage de ses sens. Sortaient-elles d'un cauchemar, ces créatures, ou bien de l'Enfer ? Monstres difformes, dont le corps obèse d'un rose grisâtre était pratiquement dépourvu de poils, à l'exception de quelques soies blanches piquées ça et là. Une tête effilée et une épaisse queue écailleuse les apprenaient à l'espèce dont ils dérivaient, mais là s'arrêtait la ressemblance. Le corps boursouflé que leurs pattes, supportaient à peine laissait apparaître un réseau de veines bleues qui battaient. Certains avaient l'échine déformée par une bosse volumineuse, d'autres de véritables défenses recourbées, incisives hypertrophiées par le manque d'exercice. Quelques-uns présentaient des membres atrophiés parfois munis de griffes qui pendaient, inutilisables, en divers points de leur anatomie.

Brusquement, Pender comprit. Les, créatures obscènes enfermées dans cette cave représentaient la forme extrême de la mutation qui avait affecté l'espèce. Elles étaient de même nature que l'être qu'avait décrit Stephen Howard, elles descendaient de la créature massacrée dans la maison du canal ! Il avait sous les yeux les monstres qui régnait sur la multitude des rats noirs, mutants ordinaires qui chassaient pour leurs maîtres.

Et ceci était leur repaire, l'endroit où ils cachaient au monde leur hideuse chair dénaturée, parce qu'il ressemblait au nid souterrain que leurs précurseurs avaient fui jadis.

Le jour où il avait aperçu, près du manoir en ruines, ce que Denison avait pris pour un porc, il avait vu en fait l'une de ces créatures ! Les cochons étaient déjà morts, tués par les rats pour servir de réserve, et relativement conservés par le froid. Et on avait négligé d'explorer la maison parce qu'on avait confondu de loin ces bêtes avec les porcs, que le voisinage des rats aurait immanquablement destinés au massacre ! Comment cela avait-il commencé ? Les rats chasseurs, les plus nombreux, vivaient dans les égouts en se nourrissant de ce qu'ils trouvaient, et

tuaient de petits animaux qu'ils venaient offrir à leurs maîtres. Oui, mais ensuite ? La soif de sang frais, l'appétit de chair tiède avait dû provoquer la tuerie des pourceaux qu'ils avaient eu l'astuce et la prudence d'épargner jusque là. Et l'homme, pourquoi s'étaient-ils attaqués à l'homme ? Désir de chair humaine devenu trop impérieux, volonté de vengeance contre leur ennemi mortel ? Etait-ce leur nombre qui les y avait soudain décidés ? Autant de questions qui demandaient réponse.

Le silence qui s'était établi dans la cave ramena Pender à l'affreuse réalité. La masse des rats se tenait immobile, tremblante, tandis que les monstres rosâtres faisaient cercle autour du corps de Whittaker dont le sang s'échappait à gros bouillons, dans une lourde odeur douceâtre. Et l'on entendit des halètements, des raclements. Cela venait du recoin sombre que Whittaker avait fui si précipitamment quelques minutes auparavant.

La bête émergea de l'ombre en pleine lumière. Deux de ses yeux clignèrent, éblouis, les deux autres restèrent blancs et atones.

Pender sentit ses genoux commencer à fléchir, son dos glisser contre le mur ; il s'y assura des deux mains.

La créature avançait difficilement. Ses deux têtes se balançait ; l'une était dotée de très longues défenses jaillissant de la mâchoire supérieure, et maintenant la bouche ouverte en permanence ; l'autre, aveugle, avait des incisives normales qu'un rictus féroce découvrait.

Un double râle montait de ses deux gorges. Ses deux nez reniflaient avec délices l'odeur du sang frais. Les autres mutants s'effacèrent pour lui laisser la place. Au-dessus de la dépouille, les deux têtes s'agitèrent, les narines dilatées respirant à grand bruit. L'un des grands rats s'approcha en rampant, dans une attitude de soumission. Ce qui se passa alors mit Pender au bord de l'évanouissement.

Le rat noir géant contourna la tête sans vie du malheureux éducateur, ouvrit grandes les mâchoires sur ses dents coupantes comme des rasoirs. Le craquement ignoble de la boîte crânienne

qui éclatait résonna dans la cave. Paralysé d'épouvante, Pender ne pouvait même pas détourner les yeux.

Il y eut encore d'autres bruits abominables, et le rat enfin releva la tête, le museau poissé d'une matière rouge gluante. Quelque chose de sombre palpait dans le trou béant qu'il avait pratiqué. La créature y plongea sa tête aveugle, fouilla profondément avant d'extraire avec les dents la substance moelleuse, gorgée de vaisseaux ; du crâne vide suinta un liquide visqueux mêlé de sang. Le monstre déposa son précieux butin sur le sol, et ses deux bouches attaquèrent ensemble ce morceau de roi, déchirant et mastiquant avec entrain.

Les jambes de Pender se dérobèrent pour de bon, et il s'affaissa sur le sol. Son tour viendrait ensuite, il le savait.

20

Le plafond. Le plafond crevé. Il fallait absolument l'atteindre, mais comment, comment ? En s'efforçant de faire abstraction des bruits de succion atroces qui provenaient du centre de la pièce, Pender jeta un regard désespéré autour de lui. Là, sur sa gauche, il y avait bien un objet carré, volumineux, auquel il n'avait pas pris garde parce qu'il cherchait un escalier. Il était rouillé : sans doute un ancien réservoir d'eau ou quelque chose de ce genre. Peu importait, du reste ; s'il parvenait à le bouger, il pourrait peut-être s'en servir comme d'une plate-forme pour atteindre le trou du plafond. La question était comment déplacer l'objet – en admettant que ce soit possible – sans éveiller l'attention des rats ?

Pendant que la créature dominante se penchait sur sa gâterie personnelle, les autres mutants monstrueux se repaissaient du corps de Whittaker. Et les rats noirs s'agitaient : leur faim de chair humaine n'était pas assouvie. Ils avançaient petit à petit, mais l'attitude des deux plus grands rats prêts à bondir les dissuadait de s'aventurer plus loin. Pender comprit que ces deux là, avec celui que Whittaker avait tué, étaient probablement les gardes du mutant dominant. Ils avaient attaqué son compagnon parce qu'il avait, bien involontairement, approché leur roi. Bousculant les créatures rosâtres, un rat noir se précipita vers le cadavre, imité par l'un de ses semblables ; les gardes aussitôt fondirent sur eux et les repoussèrent.

Quelque chose alors fendit l'air, si vite que Pender ne le vit pas passer. Un rat noir s'était jeté à la gorge de l'un des gardes. Il s'ensuivit un furieux corps à corps ; le mutant à deux têtes interrompit même son festin pour tourner vers les combattants son corps obèse, avec une sorte de miaulement aigu. Mais les adversaires se déchiraient avec une rage que rien ne pouvait plus arrêter. Leur frénésie les emporta jusque dans un coin

d'ombre, où le combat s'acheva sur un cri strident suivi d'un grand silence. Et le vainqueur réapparut à la lumière, les mâchoires rouges, la fourrure éraflée et souillée de terre. Pender reconnut la longue cicatrice balafrant le crâne pointu. Subitement, la cave entière entra en éruption. Tous les rats convergèrent vers le groupe qui entourait le cadavre humain. Les mutants chauves furent vite noyés sous la marée. Pender vit le dernier des gardes rebondir au-dessus de la mêlée, trois rats plus petits accrochés à lui de toutes leurs dents mortelles. Les monstres ventrus, écrasés, sans défense, incapables même de bouger, poussaient des cris d'enfants. Leurs corps fragiles éclatèrent dans des torrents de liquide presque noir.

Personne n'avait encore osé s'en prendre au mutant dominant. Mais le rat balafré émergea de la masse et marcha sur lui. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, ils s'observèrent fixement un instant. Les deux têtes du mutant allaient et venaient sur un rythme accéléré. Le rat noir sauta à la gorge de la tête aveugle, en évitant les redoutables incisives ; l'autre tête était inoffensive, malgré ses défenses impressionnantes. Il mordit profondément ; et les deux têtes poussèrent un même hurlement d'agonie et de terreur.

D'autres rats vinrent à la rescouasse pour mettre en pièces le corps obèse et nu qui semblait rétrécir, comme un ballon crevé. Il s'affaissait, le sang ruisselant de ses veines ouvertes. Ses piailllements se faisaient de plus en plus pitoyables ; bientôt sa tête aveugle roula sur le côté, le cou presque tranché par le rat noir. L'autre tête tenta bien de se soulever, de s'écartier, en vain : après lui avoir arraché un œil, le rat noir s'attaqua à sa gorge.

Les gémissements d'agonie du monstre n'inspirèrent à Pender aucune pitié. Le rat noir lui fouillait la gorge ; l'œil qui lui restait devint vitreux ; la tête se mit à trembler, et tomba enfin sur le sol. Le monstre déchu était mort, exécuté par ses sujets qu'il ne pouvait plus dominer, traîtres à leur roi à cause de leur goût immoderé du sang. Ils l'avaient servi, lui avaient apporté sa nourriture, avaient protégé son repaire ; mais le désir les avait vaincus, un désir si impérieux que rien ne pourrait plus

le contraindre. La rage qui les habitait irait jusqu'à les jeter sur le corps obscène de leur roi, pour le dévorer.

Le sol de la cave n'était plus qu'une masse grouillante absorbée dans sa tâche. S'il voulait saisir sa seule chance de survie, Pender devait agir immédiatement. Il se mit debout, s'appuya un instant au mur avant de commencer sa progression dans l'ombre, centimètre par centimètre, le plus silencieusement possible. Arrivé face au réservoir, il se permit de respirer. Jusque-là, tout allait bien ; la vermine ne lui prêtait pas attention, trop accaparée par sa propre activité. Il fallait maintenant s'éloigner du mur, en évitant soigneusement de heurter des débris. Le but atteint, sa tête s'affaissa sur la surface rugueuse ; il était épuisé, hors d'haleine, et s'efforça pourtant de maîtriser sa respiration qui pouvait rappeler sa présence aux rats. Le réservoir lui arrivait à la poitrine – serait-ce assez haut pour lui permettre d'accéder au plafond ? Il donna une poussée à l'objet : il ne bougea pas. Pourvu, pourvu qu'il ne soit pas fixé au sol ! Il poussa encore, plus fort cette fois ; l'objet s'ébranla dans un grincement soudain qui lui fit serrer les dents d'appréhension.

Il s'aplatit derrière le réservoir en retenant sa respiration. Il s'attendait à l'irruption de la vermine, mais rien ne se produisit. Les bruits de mastication mêlés de petits cris de ravissement continuaient. Il se releva donc et recommença à pousser. Un bruit de roulement assez important accompagnait la progression du réservoir, mais il ne s'arrêta pas pour autant : il avait décidé que la vitesse était maintenant sa seule alliée. Il cessa de pousser dès que la cuve se trouva sous la lisière de l'ouverture ; en allant plus loin, il craignait d'empêter sur la zone infestée de rats. Là-haut, on voyait le ciel très bleu à travers les ruines de la maison. Pender éprouva le sentiment du condamné qui jette un dernier regard au monde extérieur.

Il se hissa sur la plate-forme improvisée. Le métal rouillé s'enfonça sous son poids, avec un craquement qui le fit tressaillir : tiendrait-il ? Apparemment, oui. Se redressant alors de toute sa hauteur, bras tendus vers le bord du trou, il chercha quelque chose à quoi se raccrocher, quelque chose dont dépendait sa vie...

Il réussit à agripper une poutre cassée. En s'en servant comme d'un levier, il sauta, cherchant à lancer l'autre bras par-dessus le plancher. Suspendu dans l'espace par un coude en guise de crochet, il balança les jambes pour l'élan, assura enfin l'autre bras ; et il s'éleva péniblement à la force des biceps qui tremblaient sous l'épreuve, et son visage cramoisi émergea de la trouée, et...

Et le plafond pourri céda, déversant dans la cave une montagne de gravats.

Pender roula d'abord sur le réservoir, qui amortit sa chute, avant d'échouer au milieu de la vermine. Les rats commencèrent par s'éparpiller sous le coup de la surprise, ce qui lui donna un instant de répit. Sans perdre de temps à examiner ses blessures, il se releva en titubant, trébucha et se sauva à quatre pattes, mû par l'instinct qui le poussait vers l'escalier. Le fait qu'il soit bloqué en haut ne comptait pas alors ; il menait à l'étage supérieur, c'était tout ce qui importait. Il devina la course effrénée dans son dos, se baissa vivement le rat culbuta par-dessus sa tête, mais lui fit perdre l'équilibre. Il hurla en sentant la vermine le submerger, les griffes labourer le tissu de sa combinaison. Des dents lui lacéraient la face ; il tourna brusquement la tête, et un morceau de sa joue s'arracha. Au moins, se protéger le visage de ses mains gantées... Ce faisant, il décocha un grand coup de poing à un rat qui l'observait d'un œil mauvais, mâchoires ouvertes, prêtes à mordre. Le rat détala, immédiatement remplacé par un autre rat.

Un cri étranglé échappa à Pender : des dents s'étaient plantées dans son front. Il fit un effort désespéré pour se retourner, protéger son visage, ses yeux. Peine perdue : ils étaient trop lourds pour lui, ils le clouaient au sol. Il se débattit à coups de pieds malgré les rats accrochés à ses jambes, croisa les bras sur son visage, se contorsionna pour les empêcher de s'agripper trop fermement. Les dents qui le pinçaient cruellement lui causaient une douleur atroce ; il lui semblait que chaque centimètre carré de sa peau était pris dans un étau. Le tissu de sa combinaison commençait à se déchirer. Bientôt, ce serait la fin : quelques minutes de souffrance crucifiante, et le bienheureux oubli. Ses sens commençaient à flotter, à plonger

doucement dans une spirale descendante où la douleur n'existant plus, ni la terreur. Ses yeux se fermaient sur la vision du ciel bleu entre ses avant-bras pressés sur son visage ; il voulait le voir encore, ce ciel qui était le monde d'en-haut, il le contemplait avec la volonté désespérée d'échapper à l'enfer, en bas. Ses paupières étaient presque closes, et il partit à la dérive. Tout devint noir.

Alors éclata un bruit assourdissant.

La conscience revint à Pender dans un sursaut. Ses yeux s'ouvrirent tout grands ; là-haut, une énorme masse sombre obstruait le ciel. Que se passait-il ? Le tonnerre des vrombissements l'aurait renseigné si son esprit n'avait été aussi confus, bercé encore de la somnolence où il s'enfonçait. Le poids de la vermine ne l'accabliait plus : les rats avaient filé se réfugier dans les recoins les plus obscurs, avec des cris aigus de panique. Le sable provenant du plafond effondré tourbillonnait en se mêlant à la poussière de la cave, véritable chaudron de particules volantes.

Suffoquant sous l'épaisse poussière qui lui emplissait la bouche, Pender fut secoué d'une toux caverneuse qui le contraignit à s'asseoir, les épaules soulevées dans l'effort de respirer. Il se couvrit les yeux qu'il essuya de sa main gantée. Des rats couraient sans but autour de lui, semblant avoir oublié sa présence, complètement égarés. Il y avait donc un espoir encore ? Ses sens commençaient à émerger de leur engourdissement. Il jeta un regard oblique vers le haut, en ouvrant à peine les paupières. Le ciel paraissait presque totalement obstrué par une énorme masse sombre. Il pensa à une libellule géante. C'était des pales qui produisaient ce bruit de tonnerre, en même temps qu'elles créaient un tourbillon, une immense colonne d'air en mouvement. Un hélicoptère survolait la maison, tout simplement. Mais il semblait si proche que Pender eut l'impression absurde qu'en étendant le bras, il pourrait le toucher.

Il tenta de se relever, geste qui lui arracha un cri de douleur. Quelque chose lui collait les paupières, une sorte de croûte où se mêlaient sang et poussière. Après s'être essuyé, il s'obligea à se lever. Aplatis au sol dans le nuage de poussière, les

rats l'épiaient. Il se mit à courir au mépris de ses blessures, malgré la souffrance. L'escalier, il fallait atteindre l'escalier. Il avança en titubant à l'aveuglette, délogeant sur son passage les rats tapis un peu partout, heurta finalement le mur qu'il suivit à tâtons. L'escalier, enfin. Il se hissa sur les premières marches, écarta à coups de pieds les rats dont certains s'enhardissaient à lui mordre les jambes, comme s'ils s'étaient brusquement souvenus qu'il était leur ennemi. Sous peu, ils le submergeraient de nouveau, Pender le savait ; il se précipita sur les gravats qui bloquaient la sortie et entreprit de creuser comme un forcené, dans cet amas de terre, de briques et de bois.

Le tout s'écroula d'un seul coup. Il se protégea la tête comme il put sous la pluie de débris et se releva encore pour se frayer un passage jusqu'au rez-de-chaussée. Couvert de sang, aveuglé de poussière, il émergea du plâtras tel un monstre effrayant des entrailles de la terre, en rampant. Il eut peine à se mettre debout sur ses jambes chancelantes. Les murs intérieurs ébranlés par la tornade commençaient à s'effriter.

Pender continua sans se soucier des briques qui tombaient. Ses mouvements étaient désespérément lents, mais sa volonté était tendue dans un seul but quitter cet endroit sombre et maléfique. L'équipage de l'hélicoptère était-il informé de sa présence ici ? Il n'en savait rien, et peu lui importait : il voulait sortir, seulement sortir. Il atteignit la pièce où son compagnon et lui s'étaient d'abord réfugiés, se dirigea vers l'ouverture qu'ils avaient forcée. Escalader le tas de débris, se glisser dans la brèche du panneau de tôle... Un coup d'œil en arrière lui apprit que le grand rat noir était sur ses talons, et il retint un cri de désespoir. Avait-il pris le même chemin que lui, ou un autre ? Manifestement, les rats avaient leur propre accès dans la cave, un trou qu'il n'avait pas su repérer dans l'obscurité.

Pender sauta. Enfin l'air pur, le soleil, comme c'était beau ! Il roula au bas du monticule, se releva immédiatement et courut en traînant les pieds. Tenir, ne pas tomber... En bas du champ il vit le van vert bouteille foncer sur le chemin à sa rencontre. Le van du Centre ! Il arrivait à l'endroit le plus embourbé, dérapait, et.... Aie ! Il heurtait un piquet de clôture, s'arrêtait net. Les

roues soulevaient des gerbes de boue tandis que le chauffeur tentait de dégager le véhicule.

A bout de souffle, faisant appel à ses dernières forces, Pender continua à courir. Il vérifia d'un coup d'œil que les rats passaient par la brèche de la fenêtre, qu'ils dévalaient le tas de plâtras, qu'ils se lançaient à sa poursuite. Une ultime décharge d'adrénaline le jeta en avant. Encore un effort, encore... Il n'arriverait jamais au camion, il était trop loin, beaucoup trop loin. D'ailleurs, son corps s'affaissait, ses genoux fléchissaient. Il en aurait sangloté de frustration.

Brusquement, un grand appel d'air, un énorme vrombissement. Il se retourna pour voir l'hélicoptère plonger sur ses poursuivants qui s'aplatirent au sol avant de s'éparpiller. Une rafale de balles jaillit alors de l'appareil, faisant gicler des fontaines de sang quand elles touchaient leur cible.

Pender grogna de plaisir à cette vue délectable. Le van s'était désembourbé et venait vers lui à toute allure. Il voulut se lever, trébucha et tomba sur les genoux, une main au sol.

— Luke !

La voix de Jenny. Le camion s'arrêtait dans une embardée, la portière s'ouvrit à la volée... et soudain Jenny fut là, qui le prenait aux épaules, le relevait, le suppliait d'avancer. Elle avait la voix étranglée d'émotion, et des larmes coulaient sur ses joues tandis qu'elle l'entraînait vers le camion. Couvert de sang et de boue, les vêtements en lambeaux, il avait à peine l'air humain. Elle avait eu très peur en voyant la silhouette dépenaillée qui avait grand mal à marcher était-ce Pender ? Ou Whittaker ? Elle ne l'avait reconnue qu'en arrêtant le van.

— Luke, il faut que tu marches ! Essaie, je t'en prie !

Pender s'y contraignit. Jenny l'aida à s'installer sur le siège du passager et gagna la place du conducteur, très vite, parce que plusieurs rats arrivaient droit sur elle. Elle claqua la portière au moment précis où un rat bondissait. Sa tête heurta lourdement le métal et il retomba en arrière. Il y eut encore d'autres chocs sourds : les rats ne renonçaient pas.

— Luke, Luke, dans quel état t'ont-ils mis ? Gémît la jeune fille en prenant le visage déchiré entre ses mains.

— Ils étaient dans la maison... articula-t-il dans un souffle. Dans... la cave. C'est leur... repaire. C'est là qu'ils... se tenaient... tout le temps...

A cet instant le pare-brise éclata. Jenny hurla. Un rat avait passé les épaules dans l'ouverture. Sa tête était à quelques centimètres de Pender. Avec un cri de rage, celui-ci lui envoya un violent coup de poing qui l'atteignit en plein front, et l'animal retomba sur le sol, assommé.

— Allons-nous-en d'ici, Jenny ! cria Pender.

Le camion exécuta un demi-tour serré en écrasant quelques rats sous ses roues. Jetant un coup d'œil par la fenêtre, Pender vit le grand rat à l'étrange cicatrice couché dans la boue, les mâchoires grandes ouvertes sur de longues dents jaunes, les yeux fixés sur lui, avec une expression de fureur. Ce fut très fugitif, car le camion s'engageait sur le chemin. Il dérapa un peu dans le passage boueux avant de prendre de la vitesse.

A grand-peine, Pender se tourna sur son siège pour observer la scène par la vitre arrière. L'hélicoptère volait bas en déchargeant ses rafales meurtrières. Les rats qui n'étaient pas morts ou grièvement blessés battaient précipitamment en retraite pour se mettre à l'abri – dans la maison.

— Il faut les achever tout de suite ! S'exclama-t-il. Tout de suite, avant qu'ils ne puissent se perdre dans la forêt !

— On y a pensé ! Regarde ce qui vient, Luke !

Par la vitre brisée, l'air cinglait le visage à vif de Pender. Il eut néanmoins le plaisir de voir approcher un convoi militaire.

— Jenny, peux-tu m'expliquer pourquoi...

— Denison a découvert les cerfs massacrés dans leur réserve. Il a envoyé un message radio au Centre. J'étais présente lors de son appel.

Ils étaient parvenus à l'extrémité du champ. Presque sans ralentir, Jenny manœuvra adroitement pour franchir les barrières en évitant l'Audi de Pender.

— Je savais où vous étiez, Vic et toi, poursuivit-elle, et je suis venue. Je n'ai pas pu attendre que les choses s'organisent. Je sentais qu'il se passait quelque chose, voilà.

— Heureusement que tu étais là, Jenny, soupira-t-il, perdu dans la contemplation de son profil.

— Quand je suis partie, ils dirigeaient l'hélicoptère sur la dernière position que tu avais signalée. Oh, Luke, je suis si heureuse d'être venue directement !

Pender voulut poser sa main sur son épaule, et n'y parvint pas. A cause des cahots du camion, ou parce que sa main tremblait trop fort ?

Le véhicule s'arrêta si brusquement que Pender fut projeté en avant. Sans le bras tendu de Jenny, il aurait heurté le tableau de bord.

— Mais pourquoi... ? Commença-t-il.

Elle ouvrit sa portière et le capitaine Baines apparut, l'air anxieux.

— Bon Dieu, mon pauvre vieux ! s'écria-t-il devant le visage qui n'était plus qu'un masque rouge barbouillé de noir, dont un morceau de joue pendait.

Pender se pencha vers lui.

— Il faut détruire la maison, Baines, dit-il d'une voix pressante. Le... les derniers rats y sont. Dans la cave. Vous n'aurez qu'à les prendre au piège.

— Luke, interrompit Jenny, où est Vic ? Il n'est plus dans la maison ?

Pender ne répondit pas tout de suite, il regarda Jenny.

— Si, Jenny, il est dans la maison. Mais il est mort. Pauvre Vic, il n'avait aucune chance.

— A votre avis, combien de rats vivent ici ? Questionna Baines.

— Je ne sais pas, deux cents peut-être, hésita Pender.

Et, baissant la voix :

— Le mutant y est aussi — enfin, ce qu'il en reste. La créature que nous avons cherchée dans les égouts.

— La... Ah ! Ainsi, c'était donc bien ici leur cachette.

— Leur repaire, oui. Le gros de la troupe se cachait dans les égouts, le reste ici. Pas de temps à perdre Baines, il faut leur donner le coup de grâce !

L'officier tourna les talons sans ajouter un mot. Quelques secondes plus tard, le convoi s'ébranlait en direction de la maison.

Jenny passa en première.

— Je te conduis à l'hôpital, Luke. Tu en as drôlement besoin.

Cette fois, il réussit à poser sa main sur celle de Jenny.

— Attends un instant. Je veux les voir détruire la maison. Je veux la voir complètement démolie. Alors ce sera fini, bien fini, Jenny. Plus de rats, plus de haine. Rien que nous deux.

Avec un sourire infiniment triste, elle lui effleura le visage du bout des doigts, ôta délicatement la poussière tombée sur ses cils. Puis elle hocha la tête lentement, pour dire oui.

Ils regardèrent les chars marteler les murs de l'ancien manoir jusqu'à ce qu'ils s'écroulent, dans un grondement qui était peut-être de triomphe. Puis les mortiers entrèrent en action, pilonnant les débris, ne laissant plus que poussière et gravats. Des soldats armés de lance-flammes et de mitrailleuses se tenaient à distance respectueuse, prêts à foudroyer tout animal qui tenterait de s'échapper. Ils n'eurent pas à intervenir. Nul ne pouvait échapper à cette destruction.

Quand les fusils se turent, que la fumée fut dissipée, la poussière retombée, le calme s'installa sur la forêt. Le van vert démarra et descendit lentement la longue allée qui traversait le bois de pins.

La brise se leva. Il sembla à Pender que même les arbres poussaient un doux soupir de soulagement.

EPILOGUE

La pluie du ciel nocturne revêtait la forêt d'un grand manteau luisant. Un homme accroupi dans le sous-bois surveillait la route qui bordait cette partie de la forêt. Il frissonnait dans son survêtement bleu. Voici bien longtemps qu'il n'était pas revenu – depuis le jour où il avait découvert les restes de deux corps après être tombé dans un trou. On disait la forêt nettoyée à présent, tout danger écarté. Mais peu de gens le croyaient, peu acceptaient de courir le risque. Ici, il n'avait rien à craindre, ce n'était plus vraiment la forêt, mais seulement sa lisière. Au-delà de la route qui marquait la limite de la forêt d'Epping, les faubourgs de Londres s'étendaient sur des kilomètres. Malgré tout, l'homme était nerveux : il jetait sans cesse par-dessus son épaule des coups d'œil inquiets vers l'obscurité du sous-bois.

Il n'avait pas pu résister plus longtemps au besoin pressant qui le tenaillait. La semaine dernière, sa mère – celle-là, ce qu'il aurait aimé la donner en pâture aux rats – n'avait pas cessé un seul instant de le harceler, pas même pour reprendre souffle. De quoi le rendre fou. Tout ça parce qu'il avait refusé de se rendre à l'école. Elle ne comprenait pas qu'il ne pouvait pas y aller : dans cet état, il ne répondait pas de ses actes. Tout irait mieux dans quelques heures. Pour un temps, en tout cas. Une goutte de pluie s'écrasa sur son front, glissa le long du nez où elle resta accrochée. Il tendit l'oreille : était-ce un bruit de pas ?

Derrière lui, dans l'ombre du sous-bois, quatre paires de petits yeux noirs obliques l'épiaient. L'humidité plaquait sur des corps maigres une fourrure soyeuse. Corps décharnés, comme s'ils n'avaient pas mangé correctement depuis des jours. Les nez pointus remuaient : ils reniflaient une proie.

L'une des créatures se mit à ramper vers l'homme, incisives découvertes, arrière-train dressé, frémissant.

Une autre s'élança à sa poursuite pour lui couper la route. Le bruit des pas grandissait.

Les rats se fondirent dans la nuit. Ils n'allèrent pas loin cependant, car ils n'osaient plus s'aventurer dans cette forêt qu'ils avaient appris à haïr. Le terrain s'élevait. S'aplatir dans l'herbe, se dissimuler le mieux possible, rester invisibles, c'était leur unique chance de survivre. L'un ouvrait la voie, les trois autres suivaient de près, dociles toujours. Le groupe atteignit le sommet de la colline ; au-delà, c'était l'éblouissement de millions de lumières dorées ou argentées, à perte de vue. La ville. Le rat de tête la contempla longuement. La pluie qui le mouillait rendait très visible la longue cicatrice de son crâne.

Après avoir émis un sifflement rauque, il se remit en route vers les lumières, vers la ville. Les autres le suivirent.

Table

PROLOGUE	4
1	5
2	17
3	27
4	40
5	54
 L'ATTAQUE	 66
6	71
7	91
8	99
9	109
10	115
11	129
12	144
 LE REPAIRE.....	 150
13	153
14	163
15	172
16	182
17	198
18	210
19	218
20	225
 Epilogue.....	 235